RICHARD CHIZMAR

LA PLUME MAGIQUE DE GWENDY

Après
« La Boîte à boutons de Gwendy »





RICHARD CHIZMAR

La Plume magique de Gwendy

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHEL PAGEL



LE LIVRE DE POCHE

Pour Kara, Billy et Noah,
la Magie dans ma vie

AVANT-PROPOS

Comment Gwendy échappa au néant

Stephen King

Écrire des histoires est en grande partie un jeu. Il arrive que le travail s'en mêle quand on en arrive aux choses sérieuses, mais tout commence le plus souvent par un simple jeu d'imagination. On lance un « Et si… », puis on s'assied à son bureau pour voir où ça mène. L'exercice demande de la délicatesse, l'esprit ouvert et l'espoir au cœur.

Il y a quatre ou cinq ans – mes souvenirs sont flous, mais je travaillais encore sur la trilogie de Bill Hodges –, j'ai commencé à explorer l'idée d'une Pandore moderne. Pandore était, on s'en souvient, une jeune fille qui entrait en possession d'une boîte magique ; quand sa curiosité (la malédiction de l'humanité) la poussait à l'ouvrir, tous les maux du monde s'en échappaient. Que se passerait-il, me demandais-je, si une jeune fille moderne obtenait une telle boîte, offerte non par Zeus mais par un mystérieux inconnu ?

Emballé par le sujet, je me suis assis pour écrire une histoire intitulée « Gwendy et la boîte à boutons ». Si on me demandait d'où est sorti ce nom de Gwendy, je ne m'en souviendrais pas plus que du moment exact où j'ai rédigé les vingt ou trente pages d'origine. Peut-être ai-je songé à Wendy Darling, la petite amie de Peter Pan, ou à Gwyneth Paltrow, à moins que le nom n'ait simplement surgi dans ma tête (comme celui du John Rainbird de *Charlie*). Quoi qu'il en soit, j'ai visualisé une boîte munie d'un bouton

coloré pour chaque grande masse terrestre du globe, bouton sur lequel il suffit d'appuyer pour que se produise une catastrophe sur le continent correspondant. J'ai ajouté un bouton noir qui détruirait tout et – pour que le détenteur de la boîte ne s'ennuie pas – de petites manettes latérales délivrant des friandises addictives.

Il est aussi possible que j'aie pensé à ma nouvelle préférée de Fredric Brown, « L'Arme[1] ». Dans ce texte, un scientifique s'employant à créer une superbombe reçoit en pleine nuit un inconnu qui l'implore de cesser. Il a par ailleurs un fils que nous dirions aujourd'hui « handicapé mental ». Après avoir renvoyé son visiteur, il voit l'enfant jouer avec un revolver chargé, et la dernière ligne du récit est : « Seul un fou donnerait une arme chargée à un simple d'esprit. »

La boîte à boutons de Gwendy représente l'arme chargée en question et, si la jeune fille est loin d'être idiote, ce n'est tout de même qu'une gamine. Que fera-t-elle de cet objet, me demandais-je. Combien de temps lui faudra-t-il pour devenir dépendante des friandises fournies par le coffret ? Combien avant que sa curiosité ne la pousse à appuyer sur un des boutons pour voir ce qui arrive ? (Jonestown, en l'occurrence.) Enfin, risque-t-elle de devenir obsédée par le bouton noir qui détruit tout ? L'histoire peut-elle se terminer au moment où Gwendy – après une très mauvaise journée, par exemple – appuie sur ce bouton et provoque l'Apocalypse ? Est-ce si fantaisiste en un monde qui détient assez de puissance de feu nucléaire pour détruire toute vie à sa surface pendant des milliers d'années ? Et où, que cela nous plaise ou non, certains des individus susceptibles d'utiliser ces armes ne sont pas entièrement sains d'esprit ?

L'histoire s'est d'abord bien déroulée, puis j'ai commencé à perdre mon élan. Cela m'arrive peu, mais tout de même une fois de temps en temps. Je dois avoir dans mes cartons une vingtaine de nouvelles inachevées (et au moins deux romans) qui m'ont tout bonnement lâché (ou l'inverse). Je crois que j'en étais au point où Gwendy se demande comment cacher la boîte à ses parents quand tout ça a commencé à me paraître trop compliqué. Pire encore, je ne savais pas ce qui allait arriver ensuite. J'ai donc cessé de travailler sur ce texte et me suis intéressé à autre chose.

Deux ans, voire un peu plus, ont passé. S'il m'arrivait de songer à Gwendy et à sa dangereuse boîte magique, aucune nouvelle idée ne m'est

venue, si bien que la nouvelle est restée dans un coin du bureau de mon ordinateur de travail, tout en bas. Pas effacée mais clairement délaissée.

Et puis un jour, j'ai reçu un email de Rich Chizmar, créateur et rédacteur en chef de *Cemetery Dance,* et auteur de quelques très bonnes nouvelles de fantasy ou d'horreur. Il suggérait – de manière badine, je crois, sans vraiment s'attendre à ce que je le prenne au mot – que nous collaborions à un moment ou un autre, ou bien que je pourrais être intéressé par un *round-robin*, dans lequel plusieurs auteurs se succèdent pour créer un texte de fiction. Cette dernière idée ne m'attirait guère, le résultat d'un tel exercice étant rarement passionnant, mais une collaboration m'intéressait. Je connaissais l'œuvre de Rich, je le savais doué pour présenter les petites villes et la vie des banlieusards moyens. Il est capable de peindre sans effort des barbecues dans des arrière-cours, des gamins à bicyclette, les courses au supermarché, les familles mangeant du pop-corn devant la télé… puis de percer un grand trou dans le tableau avec un élément surnaturel et un parfum d'horreur. Rich écrit des histoires où la brutalité fait soudain irruption dans une vie quotidienne paisible. Je me suis donc dit que, si quelqu'un pouvait terminer l'histoire de Gwendy, c'était bien lui. En outre, je dois l'admettre, j'étais curieux.

En deux mots comme en cent, il a accompli un travail remarquable. J'ai retouché son texte, il a retouché le mien, et nous avons obtenu un petit bijou. Je le remercierai toujours de n'avoir pas laissé Gwendy connaître une mort lente dans l'angle inférieur droit du bureau de mon ordinateur.

Quand il a suggéré que l'histoire se poursuive, j'ai été intéressé mais pas convaincu. De quoi serait-il question ? me suis-je enquis. Rich m'a demandé si Gwendy, désormais adulte, ne pourrait pas être élue à la Chambre des représentants des États-Unis, moment où la boîte à boutons réapparaîtrait dans sa vie… en compagnie de son mystérieux propriétaire, l'homme au petit chapeau noir.

On reconnaît sans peine une idée qui sonne juste, et celle-là était tellement parfaite que j'en ai été jaloux (pas beaucoup, mais un petit peu, oui). Le pouvoir que donnait à Gwendy sa position dans l'appareil politique faisait écho à la boîte à boutons. J'ai donc répondu à Rich que ça me paraissait très bien et qu'il pouvait se mettre au travail. À dire vrai, j'en aurais sans doute dit autant s'il avait suggéré une histoire où, devenue astronaute, Gwendy franchissait une faille spatiotemporelle et arrivait dans

une autre galaxie. Parce que ce personnage lui appartient autant qu'à moi. Probablement davantage car, sans lui, il n'existerait pas du tout.

Dans l'histoire que vous vous apprêtez à lire – et vous avez bien de la chance ! – tout le formidable talent de Rich est mis en œuvre. L'évocation de Castle Rock est excellente, et les gens ordinaires qui habitent la ville ont un accent de vérité. Nous les connaissons, donc nous les apprécions. Tout comme nous apprécions Gwendy. À dire vrai, je suis un peu tombé amoureux d'elle, et suis donc enchanté qu'elle fasse son grand retour.

Stephen KING
17 mai 2019



1. « The Weapon ». Cette nouvelle a eu de nombreuses éditions françaises, parfois sous le titre « L'Arme absolue ». Dernière en date : *in Lune de miel en enfer*, Gallimard, « Folio SF », 2007. *(N.d.T.)*

1

Le jeudi 16 décembre 1999, Gwendy Peterson se réveille avant le lever du soleil, s'habille chaudement et sort courir.

Naguère, elle boîtait un peu à cause d'une blessure au pied droit, mais six mois de kinésithérapie et des semelles orthopédiques dans ses chaussures de sport New Balance favorites ont réglé ce petit problème. Elle court désormais trois ou quatre fois par semaine, de préférence à l'aube, alors que la ville commence tout juste à ouvrir les yeux.

Il s'est passé bien des choses depuis quinze ans que Gwendy, son diplôme de l'Université Brown en poche, a quitté sa ville natale de Castle Rock, dans le Maine, mais nous avons tout le temps de raconter cette histoire. Pour l'instant, suivons-la tandis qu'elle traverse la ville.

Après s'être dégourdi les jambes sur les marches en béton de la maison qu'elle loue, Gwendy descend la Neuvième Rue à petites foulées. Ses pieds battent un rythme régulier sur la route salée, jusqu'à ce qu'elle croise Pennsylvania Avenue. Elle prend alors un virage à gauche serré pour longer le *Navy Memorial* et la *National Art Gallery*. Même au cœur de l'hiver, les musées sont illuminés, leurs trottoirs de gravier et d'asphalte dégagés à la pelle ; l'argent de nos impôts au travail.

Quand Gwendy atteint le *Mall*, un quartier centré sur un grand parc, elle force l'allure, se sentant le pied léger, la jambe musclée. Sa queue-de-cheval échappée de son bonnet d'hiver frotte à chaque pas sur le dos de son sweat-shirt. Elle court le long du miroir d'eau du *Lincoln Memorial*, regrettant l'absence des familles de canards et d'oiseaux qui nichent là durant les chauds mois d'été, puis vers l'obélisque du *Washington*

Monument. Puisqu'elle ne quitte pas le chemin éclairé, elle décrit un large cercle autour du célèbre édifice avant de se diriger vers le Capitole. Les musées smithsoniens bordent ici les deux côtés du *Mall*, et cette vue lui rappelle sa toute première visite à Washington.

Elle avait dix ans cet été-là. Ses parents et elle avaient passé trois longs jours en nage, à explorer la ville de l'aube au crépuscule. Tous les soirs, ils s'effondraient sur leurs lits d'hôtel et commandaient le dîner dans leur chambre – un luxe jusque-là inconnu de la famille Peterson – parce qu'ils étaient trop épuisés pour se doucher et ressortir. Le dernier matin, son père leur avait fait la surprise d'acheter des billets pour une excursion en cyclo-pousse organisée par la ville. Tous les trois s'étaient entassés à l'arrière du véhicule exigu, et avaient mangé des glaces en riant tandis que leur guide pédalait à travers le *Mall*.

Gwendy n'avait jamais au grand jamais rêvé d'habiter un jour la capitale et d'y travailler. Lui aurait-on demandé il y a seulement dix-huit mois si cela risquait d'arriver, elle aurait répondu par un « non » sonore. *C'est marrant, la vie,* pense-t-elle alors qu'elle franchit une allée de graviers en direction de la Neuvième Rue. La vie est pleine de surprises, oui – et toutes ne sont pas bonnes.

Laissant le *Mall* derrière elle, Gwendy inspire un air glacial et presse encore le pas pour la dernière étape du parcours. Les rues sont à présent vivantes, bourrées de gens qui partent travailler, de SDF émergeant de leurs cartons, et du vacarme des bennes à ordures en pleine tournée. Gwendy aperçoit la guirlande de Noël multicolore qui clignote à sa porte-fenêtre, et part en sprint. Son voisin d'en face lève la main, l'appelle, mais elle ne le voit ni ne l'entend. Tandis que ses jambes puissantes la portent avec une grâce fluide, son esprit est bien éloigné de cette froide matinée de décembre.

2

Même les cheveux mouillés et à peine maquillée, Gwendy est superbe. Alors qu'elle demeure dans un angle de l'ascenseur bondé, elle attire un certain nombre de regards appréciateurs – quelques-uns ouvertement envieux. Si sa vieille copine Olive Kepnes vivait encore (même après toutes ces années, Gwendy pense à elle presque tous les jours), elle lui dirait qu'elle est belle à damner mille saints. Et elle aurait raison.

En pantalon gris tout simple, chemisier en soie blanc et chaussures à talons plats (ce que sa mère appelle des « souliers raisonnables »), Gwendy fait dix ans de moins que ses trente-sept printemps. Elle le contesterait vigoureusement si on le lui disait, mais ses protestations seraient inutiles. C'est la pure vérité.

Avec un tintement, les portes de l'ascenseur coulissent, dévoilant le deuxième étage. Gwendy et deux autres personnes s'extraient de la cabine pour se joindre au petit groupe qui fait la queue à un poste de contrôle. Un garde vigoureux, porteur d'un badge et d'une arme à la ceinture, bloque le passage et scanne les cartes d'identité. Sa jeune collègue, installée derrière lui, fixe un écran vidéo tandis que les visiteurs passent entre les plaques verticales d'un détecteur de métal.

Quand arrive son tour, Gwendy tire une carte plastifiée de son sac et la tend au garde.

« Bonjour, madame la représentante. Vous vous préparez à une journée chargée ? » Ayant scanné le code-barres, il lui rend la carte avec un sourire amical.

« Elles le sont toutes, Harold, répond-elle en lui adressant un clin d'œil. Vous le savez bien. »

Le sourire de l'homme s'élargit, exposant deux incisives couronnées d'or. « Allez, tenez, si vous gardez le secret, j'en ferai autant. »

Comme Gwendy éclate de rire et s'apprête à s'éloigner, elle entend derrière elle : « Et bien le bonjour à votre époux. »

Elle regarde par-dessus son épaule, tout en rajustant son sac fourre-tout sur son épaule. « Je transmettrai. Avec de la chance, il arrivera à la maison à temps pour Noël.

— À la grâce de Dieu », dit Harold en se signant, avant de se tourner vers le visiteur suivant et d'en scanner la carte. « Bonjour, monsieur le représentant. »

3

Le bureau de Gwendy est vaste et bien rangé. Les murs jaune pâle s’ornent d’une carte du Maine encadrée, d’un miroir carré à bord en argent et d’un pendentif de l’université Brown. Des luminaires jettent une lumière chaude sur le bureau d’acajou centré contre le mur du fond. Sur la table reposent une lampe à abat-jour, un téléphone, un agenda, un ordinateur et plusieurs tas de papiers. De l’autre côté de la pièce, un canapé en cuir noir flanque une table basse où s’étale un éventail de magazines. Un nécessaire à café occupe une autre petite table, un peu plus loin. Il y a aussi un meuble classeur à trois tiroirs, dans un angle du fond, ainsi qu’une étagère garnie de livres reliés, bibelots et photos encadrées. L’un des deux plus grands clichés montre une Gwendy bronzée, rayonnante, au bras d’un séduisant barbu lors de la parade du 4 Juillet, à Castle Rock, il y a deux ans ; l’autre une Gwendy bien plus jeune, avec son père et sa mère devant le *Washington Monument*.

Gwendy s’assied à son bureau, le menton posé sur ses mains croisées, contemplant cette dernière photo plutôt que le rapport ouvert devant elle. Au bout d’un moment, elle soupire et referme le dossier, l’écarte.

Elle tape une suite de touches sur le clavier pour ouvrir son compte de courrier électronique. Au milieu des notifications qui emplissent sa boîte de réception par dizaines, elle repère un message de sa mère reçu, c’est marqué, il y a dix minutes. Un double-clic, et un article de journal scanné emplit son écran.

L’Écho de Castle Rock

Jeudi 16 Décembre 1999

TOUJOURS AUCUNE TRACE DES DEUX DISPARUES

Malgré des recherches dans toute la région et des dizaines d'indices apportés par des citoyens soucieux, aucun progrès n'a été effectué en ce qui concerne l'enlèvement des deux jeunes filles du comté de Castle.

La deuxième victime, Carla Hoffman, 15 ans, qui habite Juniper Lane, à Castle Rock, a été enlevée dans sa chambre le soir du mardi 14 décembre. Peu après 18 heures, son frère aîné a traversé la rue pour rendre visite à un camarade de classe. Rentré chez lui moins d'un quart d'heure plus tard, il a découvert la porte de derrière enfoncée et sa sœur disparue.

« Nous travaillons vingt-quatre heures sur vingt-quatre à retrouver ces jeunes filles, affirme le shérif de Castle Rock, Norris Ridgewick. Nous avons fait venir des policiers des villes voisines afin d'organiser de nouvelles recherches. »

Rhonda Tomlinson, 14 ans, de Bridgton, une ville voisine, avait quant à elle disparu alors qu'elle rentrait du lycée l'après-midi du mardi 7 décembre…

Gwendy fronce le sourcil devant son écran. Elle en a vu assez. Fermant l'e-mail, elle entreprend de se détourner – puis hésite. Taper sur le clavier lui permet d'ouvrir le dossier COURRIER ARCHIVÉ, qu'elle parcourt à l'aide de la touche flèche. Après ce qui lui semble être une éternité, elle sélectionne un autre message de sa mère, daté du 19 novembre 1998. L'objet en est : FÉLICITATIONS !

Elle l'ouvre et clique sur un lien. Une petite fenêtre noire s'ouvre au centre du moniteur : *Bonjour, Boston*, y est-il écrit. Une vidéo à basse résolution démarre alors, et la musique d'un générique jaillit bruyamment des haut-parleurs. La jeune femme se hâte de baisser le volume.

Gwendy et Della Cavanaugh, la présentatrice de la populaire émission du matin, sont assises face à face sur des fauteuils en cuir à dossier droit. Toutes les deux ont les jambes croisées et portent des micros-cravates. En haut de l'écran, un titre défile : L'EXPLOIT D'UNE FILLE DE CHEZ NOUS.

Gwendy grimace en entendant sa voix, mais elle ne coupe pas la vidéo. Au contraire, elle remonte le volume et se laisse aller au fond de son

fauteuil pour regarder son interview, se rappelant combien il lui avait paru étrange – et troublant – de raconter sa vie à des milliers d'inconnus.

4

Sortie de Brown au printemps 1984, Gwendy travaille à temps partiel une partie de l'été, à Castle Rock, avant de partir pour l'atelier d'écriture de l'Iowa début septembre. Durant les trois mois suivants, elle se consacre à ses études et rédige quelques chapitres de ce qui deviendra son premier roman, un drame familial sur plusieurs générations situé à Bangor.

Quand s'achève l'atelier d'écriture, elle rentre à Castle Rock pour les vacances, se fait tatouer une petite plume près de la cicatrice de son pied droit (nous reviendrons à cette plume), et entreprend de chercher un emploi à plein temps. Peu après, ayant reçu plusieurs propositions intéressantes, elle choisit une jeune agence de publicité et de relations publiques sise à Portland, une ville de la région.

Fin janvier 1985, Mr. Peterson suit sa fille sur l'autoroute – tirant une remorque emplie de meubles d'occasion et de cartons de vêtements, dont plus de chaussures qu'aucun être humain ne devrait en posséder –, pour l'aider à s'installer dans l'appartement qu'elle a loué au premier étage d'un immeuble du centre-ville.

Gwendy commence à travailler la semaine suivante. Elle révèle très vite des dons naturels pour la publicité et bénéficie de deux promotions en dix-huit mois. Dès lors, elle parcourt la côte est de haut en bas pour rencontrer des clients VIP et figure sur le papier à en-tête de l'entreprise en tant que chargée de clientèle.

Malgré son emploi du temps exigeant, son roman inachevé ne quitte jamais très longtemps ses pensées. Elle y consacre de fréquents rêves éveillés et la moindre parcelle de temps libre qu'elle parvient à s'accorder :

longs trajets en avion, week-ends, rares jours de neige, plus un soir en semaine de temps en temps, quand elle n'a pas trop de travail.

Lors d'un cocktail de Noël au bureau, en décembre 1987, son patron, qui entretient poliment la conversation, la présente à un vieux copain d'université et précise que son employée vedette est certes une chargée de clientèle de première force mais aussi une écrivaine en devenir. Le vieil ami se révélant marié à une agente littéraire, il appelle sa femme et la lui présente à son tour. Soulagée d'avoir une autre amoureuse des livres avec qui parler, l'agente la trouve aussitôt sympathique et, à la fin de la soirée, la convainc de lui envoyer les cinquante premières pages de son manuscrit.

Quand son téléphone sonne un après-midi, à la fin de la deuxième semaine de janvier, Gwendy est stupéfiée d'entendre l'agente s'enquérir des pages en question. Elle explique avoir cru à une proposition polie et n'avoir pas voulu ajouter un livre impubliable supplémentaire à la pile des rebuts. L'agente assure qu'elle n'est jamais polie quand il s'agit de ses lectures et insiste pour que l'envoi ait lieu aussitôt. Un peu plus tard, Gwendy imprime donc ses trois premiers chapitres, les fourre dans une enveloppe FedEx livrée en vingt-quatre heures et les expédie. Deux jours plus tard, l'agente la rappelle et demande à lire le reste du roman.

Il n'y a qu'un seul problème : Gwendy n'a pas fini de l'écrire.

Plutôt que de l'avouer, elle prend sa journée du lendemain, un vendredi – c'est la première fois qu'elle manque le travail –, et passe un long week-end à écrire comme une malade en buvant des litres de Pepsi Light pour venir à bout de la dernière demi-douzaine de chapitres. Pendant sa pause déjeuner du lundi, elle imprime la fin du livre, presque trois cents pages, et les insère dans un carton FedEx.

Quelques jours plus tard, l'agente la rappelle et propose de la représenter. Le reste est, comme on dit, de l'histoire.

En avril 1990, le premier roman d'une Gwendy Peterson de vingt-huit ans, *Un été libellule,* est publié en grand format relié. Il s'attire des critiques dithyrambiques mais les ventes restent modérées. Quelques mois plus tard, il remporte le prestigieux prix Robert Frost, remis chaque année « à une œuvre au mérite littéraire exemplaire » par la Société littéraire de Nouvelle-Angleterre. Cet honneur lui vaut peut-être – et c'est un grand *peut-être* – quelques centaines de ventes supplémentaires, et sa mention fait très joli sur

la couverture de l'édition de poche. En d'autres termes, ça ne rapporte pas un sou.

Voilà qui change avec la publication du deuxième roman de Gwendy, un thriller banlieusard intitulé *Ronde de nuit*, à l'automne suivant. Des critiques enthousiastes et un bouche-à-oreille très efficace font que les ventes décollent au point que le livre s'inscrit quatre semaines de suite dans la liste des best-sellers du *New York Times*, confortablement niché entre de gros succès de Sidney Sheldon, d'Anne Rice et de John Grisham.

L'année suivante, 1993, voit la publication de la troisième œuvre de Gwendy, la plus ambitieuse, *Un baiser dans le noir,* gros thriller de six cents pages dont l'action se déroule à bord d'un paquebot : retour à la liste des best-sellers – cette fois pour six semaines. Peu après, le film tiré de *Ronde de nuit*, avec Nicholas Cage dans le rôle du banlieusard cocu, sort en salles juste à temps pour les fêtes.

À ce point de sa carrière, Gwendy est bien placée pour bondir dans la cour des grands de l'industrie du divertissement : son agente prévoit une offre à six zéros lorsqu'elle mettra son prochain livre aux enchères, et *Un été libellule* comme *Un baiser dans le noir* sont en passe d'être adaptés par de grands studios de cinéma. Elle n'a qu'à garder le cap, comme aime à dire son père.

Au lieu de cela, elle surprend tout le monde par un changement de direction.

Un baiser dans le noir est dédié à un certain Johnathon Riordan. Il y a des années, quand Gwendy a été engagée par l'agence de publicité, c'est Johnathon qui l'a prise sous son aile et lui a appris les ficelles du métier. Alors qu'il aurait pu voir en elle une concurrente directe – notamment du fait de leur tranche d'âge commune : il n'était l'aîné que de trois ans –, il s'est au contraire montré amical et a fini par devenir son plus fidèle allié, au bureau ou en dehors. Quand Gwendy enfermait ses clefs dans sa voiture pour la deuxième fois en deux jours, qui appelait-elle à l'aide ? Johnathon. Quand elle avait besoin d'un bon conseil pour sa vie sentimentale, à qui le demandait-elle ? À Johnathon. Tous les deux, après le boulot, passaient souvent la soirée chez elle, à regarder des comédies romantiques en mangeant des plats à emporter chinois directement dans l'emballage. Quand la jeune femme a vendu son premier roman, Johnathon a été le premier à le savoir et, lors de sa toute première séance de dédicaces en librairie, il se

tenait au premier rang de la file d'attente. Plus le temps passait, plus ils devenaient proches, et plus il incarnait le grand frère dont elle avait toujours eu envie mais qu'elle n'avait jamais eu. Et puis il est tombé malade. Et, neuf mois plus tard, il mourait du sida.

C'est là que la surprise fait son apparition dans le tableau.

Inspirée par la disparition de son meilleur ami, Gwendy démissionne de l'agence de publicité et passe huit mois à rédiger un mémoire consacré à la vie édifiante de jeune homme gay qu'a menée Johnathon et aux tragiques circonstances de son décès. Puisqu'elle n'a pas encore surmonté sa peine, elle s'attaque ensuite sans attendre à la réalisation d'un documentaire sur l'histoire de Johnathon.

Sa famille et ses amis sont surpris sans l'être vraiment. La plupart expliquent sa nouvelle passion par une phrase simple ayant souvent servi : « C'est juste Gwendy qui fait du Gwendy. » Quant à l'agente, bien qu'elle ne le dise jamais ainsi – ce serait un manque de compassion, voire de la cruauté –, elle est profondément déçue. Sa cliente était bien partie pour devenir une star, et voilà qu'elle change de direction pour traiter un sujet aussi controversé et inconvenant que l'épidémie du sida.

Mais Gwendy s'en moque. Quelqu'un d'important lui a dit un jour : « Tu as beaucoup de choses à dire au monde… et le monde écoutera. » Et Gwendy Peterson le croit.

Les Yeux clos : l'histoire de Johnathon sort à l'été 1994. Malgré des critiques positives dans *Publishers Weekly* et *Rolling Stone,* les chaînes de librairies nationales le vendent mal et, fin août, il se retrouve dans les bacs de soldes au fond de la plupart des boutiques.

Le documentaire éponyme, c'est une tout autre histoire. Sorti peu après le livre, le film est projeté dans des salles combles au cours de festivals, et finit par remporter l'Oscar du meilleur documentaire. Cinquante millions de téléspectateurs voient donc une Gwendy en pleurs prononcer son discours d'acceptation. Pour elle, les mois suivants consistent surtout en interviews destinées à des publications nationales et apparitions dans divers talk-shows du matin ou de la fin de soirée. L'agente ne se tient plus de joie : sa cliente est revenue dans la course, plus populaire que jamais.



Gwendy a rencontré Ryan Brown, un photographe professionnel d'Andover, Massachusetts, pendant le tournage du documentaire *Les Yeux clos*. Ils ont noué une amitié décontractée qui, en un rebondissement inattendu pour tous les deux, se change en histoire d'amour.

Lors d'un matin de novembre sans nuages, alors qu'ils sont partis pour une randonnée au bord du Royal, non loin de Castle Rock, Ryan sort un solitaire de son sac à dos, met un genou en terre, et fait sa demande. Gwendy, les joues inondées de larmes et de morve, se retrouve trop émue pour articuler un mot. Ryan, alors, toujours arrangeant, change de genou et réitère : « Je sais que tu adores les surprises, Gwennie. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu passerais le reste de ta vie avec moi ? » Cette fois, elle retrouve sa voix.

Ils se marient l'année suivante, à l'église des parents de la jeune femme, au cœur de Castle Rock. La réception a lieu à l'auberge Castle Inn et, quoique le frère cadet de Ryan se casse la cheville sur la piste de danse après avoir trop bu, tout le monde prend du bon temps. Les pères de la mariée et du marié sont rapprochés par leur goût commun des westerns de Louis L'Amour, tandis que les deux mères passent la journée à pouffer comme des sœurs. La plupart des gens prédisent que, puisque la voilà casée, Gwendy va désormais se concentrer sur l'écriture de nouveaux romans.

Mais Gwendy Peterson adore vraiment les surprises – et elle en a encore une dans sa manche.

Poussée par la colère ardente et la frustration que lui inspire le traitement cruel et discriminatoire dont sont encore victimes bien des sidéens (elle est particulièrement fâchée que le Congrès vienne de voter l'interdiction d'entrée du territoire aux gens séropositifs, alors que plus de deux millions et demi de cas de sida ont déjà été rapportés), elle décide – avec la bénédiction de son mari – de se présenter aux élections.

Disons simplement que son agente n'en est pas ravie.

Gwendy déverse son cœur et son âme dans une campagne de terrain qui ne tarde pas à s'envoler. Des bénévoles se présentent en nombre sans précédent et les premières levées de fonds dépassent toutes les prévisions. Comme l'écrit un commentateur notoirement avare de ses compliments : « Peterson, avec un infini charisme et une énergie inépuisable, n'a pas seulement mobilisé les jeunes et les indécis, elle a réussi à faire bouger

les simples curieux. Dans un état aussi conservateur que le Maine, cela pourrait bien se révéler la clef d'un automne réussi. »

La suite lui donne raison. En novembre 1998, Gwendy Peterson arrache de moins de quatre mille voix le siège du premier district du Maine au Républicain sortant James Leonard. Le mois suivant, quelques jours avant Noël, elle part pour Washington.

Voilà, vous savez désormais comment il se fait que Gwendy se retrouve à onze mois et huit jours d'un mandat de deux ans au Congrès, vendant son programme idéaliste (comme on disait sur Fox News dans le bulletin d'hier soir) à qui veut l'écouter, et souvent surnommée avec une peu subtile dérision la représentante « *People* ».

L'interphone tire Gwendy en sursaut de sa machine à remonter le temps. Enfonçant maladroitement quelques touches, elle fait disparaître la vidéo de son écran et appuie sur le bouton clignotant du téléphone. « Oui ?

— Désolée de vous déranger, mais vous avez une réunion avec la commission Règlements & Archives dans sept minutes.

— Merci, Bea. J'arrive tout de suite. »

Gwendy consulte sa montre, incrédule. *Bon sang, tu viens de perdre trois quarts d'heure de ta matinée à rêvasser. Qu'est-ce qui t'arrive ?* Une question qu'elle se pose souvent, ces temps-ci. S'emparant de deux dossiers en papier kraft au sommet de la pile, elle se hâte de sortir du bureau.

5

Comme c'est souvent le cas dans la région, la réunion précédente s'achève en retard, si bien que Gwendy est largement à l'heure. Une vingtaine de représentants entassés dans le couloir étroit attendent d'investir la salle de conférence C-9, si bien que la jeune femme se poste près de la fontaine à eau fraîche du hall, espérant revoir ses notes en privé. Pas de chance – il y a des jours comme ça.

« On a oublié de faire ses devoirs hier soir, ma jeune amie ? »

La mâchoire crispée, elle lève les yeux du dossier ouvert.

Milton Jackson, depuis beau temps représentant de l'État du Mississippi, a soixante-dix ans, en fait quatre-vingt-dix, et évoque un vautour descendu à tire d'aile de son poteau téléphonique pour se glisser dans un costume *Men's Wearhouse*. En d'autres termes, il n'est pas très beau.

« Bien sûr que non », répond Gwendy en lui offrant son plus beau sourire. Le tout premier jour, elle a compris que Milton est un de ces hommes détestant quiconque porte un regard positif sur l'existence ou s'estime seulement heureux, aussi en rajoute-t-elle à plaisir. « Je fais un peu de rab, c'est tout. Comment allez-vous en cette belle matinée de décembre ? »

Le vieil homme plisse les yeux comme s'il craignait une question piège. « Ah, ça ne va pas mal, grommelle-t-il enfin.

— Fichez-lui la paix, Milt, lance quelqu'un derrière eux. Elle est assez jeune pour être votre petite-fille. »

Gwendy arbore cette fois un sourire authentique pour accueillir son amie. « Je reconnaîtrais cette douce voix n'importe où. Bonjour, Patsy.

— Salut, Gwennie. Ce vieux grincheux t'embête ? » Patsy Follett, à soixante-cinq ans, est aussi craquante que minuscule. Même avec ses boots à talons hauts très stylées, elle mesure à peine un mètre cinquante. Ses cheveux coiffés à la Jeanne d'Arc sont teints en blond platine et son maquillage est, disons, abondant.

« Non, m'dame, on causait stratégie pour la réunion de tout à l'heure. » Gwendy se tourne vers le représentant du Mississippi. « Pas vrai, monsieur Jackson ? »

Le vieil homme ne réagit pas. Il se contente d'observer ses deux collègues derrière ses verres épais, comme des insectes écrasés sur le pare-brise de sa Mercedes toute neuve.

« En parlant de stratégie, reprend Patsy, vous devez encore me rappeler à propos du budget de l'éducation, Milt.

— Ouais, ouais, grommelle-t-il. Je dirai à ma secrétaire de vous proposer une date. »

Comme Gwendy baisse les yeux, elle remarque une feuille de papier toilette collée au talon d'un mocassin de Jackson. Elle la déloge délicatement du bout du pied puis la pousse contre le mur afin que personne d'autre ne marche dessus.

« Vous pourriez aussi décrocher votre téléphone tout seul comme un grand et me rappeler dans la journée », propose Patsy, les sourcils arqués.

Jackson fait la moue et, sans même dire au revoir, se fraie un chemin à coups de coude vers les premiers rangs de la file.

Patsy lâche un sifflement en le regardant partir. « Nom d'une pipe, quand je vois sa sale tronche, ça me coupe l'appétit au petit-déjeuner. Même au déjeuner parfois. »

Gwendy, les yeux écarquillés, tente de retenir un petit rire. « Sois gentille.

— Impossible, ma chère. Je suis d'une humeur de chien. »

Un murmure se propage dans la foule qui commence enfin à avancer, centimètre par centimètre, vers l'entrée de la salle de conférences.

« Et voilà, c'est de nouveau le moment », déclare Patsy.

Gwendy lui fait signe de passer devant elle. « Le moment de quoi ? »

Le petit visage couvert de fard s’éclaire d’un sourire. « De se battre pour la bonne cause, bien sûr. »

Avec un soupir, Gwendy emboîte le pas à son amie.

6

Deux heures plus tard, la porte de la salle de conférences s'ouvre à la volée et trente représentants la franchissent, donnant tous jusqu'au dernier l'impression d'avoir besoin d'une poignée d'aspirines ou, à tout le moins, d'une douche froide.

« Tu as vu la tête du vieux Henderson ? demande Patsy alors que Gwendy et elle arrivent dans le couloir. J'ai cru qu'il allait péter un plomb à la tribune.

— Je n'avais encore jamais vu personne devenir aussi rouge… »

Quelqu'un bouscule violemment la jeune femme par derrière, l'écarte d'une poussée et la dépasse sans s'arrêter. C'est leur ami bavard de tout à l'heure, Milton Jackson.

« Et les bonnes manières, connard ? lance Patsy derrière lui, tandis que sa compagne glisse ses dossiers sous son bras pour se masser l'épaule. Ça va ?

— Oui, très bien. Tu n'aurais pas dû lui crier dessus comme ça.

— Pourquoi ? Il le méritait. » Elle observe Gwendy. « Tu n'es pas très douée pour te mettre en colère, hein ? »

Un haussement d'épaules. « Sans doute pas.

— Tu devrais essayer un jour. Ça fait du bien.

— Parfait. La prochaine fois, je le traiterai de… d'exemple vivant de la raison pour laquelle nos mandats doivent être limités dans le temps.

— Chut, fait Patsy au moment où elles pénètrent dans l'ascenseur. Tu fais partie du club maintenant. »

Gwendy éclate de rire avant d’appuyer sur le bouton de leur étage.

« Du nouveau côté pharmaceutique ? » demande la plus âgée des deux représentantes.

Sa cadette secoue la tête. « Depuis Columbine, tout le monde s’est recyclé dans le contrôle des armes et la santé mentale, dit-elle, baissant la voix. Et comment peut-on en vouloir à qui que ce soit ? J’aimerais juste que nos collègues aient une capacité de concentration supérieure à celle des gamins de maternelle. Il y a trois mois, je disposais presque d’assez de voix. Aujourd’hui, je n’en approche même pas. »

Les portes de l’ascenseur s’ouvrent, les jetant dans un hall en grande partie désert. « Bienvenue dans la broyeuse, mon amie. Ça reviendra. Tout revient toujours.

— Depuis combien de temps fais-tu ça, Patsy ?

— Il y a à présent seize ans que je représente le deuxième district de l’honorable État de Caroline du Sud. »

Gwendy pousse un sifflement. « Mais comment… ? » Elle s’interrompt.

« Comment est-ce que je fais ? »

Elle hoche timidement la tête. Patsy lui pose la main sur l’épaule. « Écoute, mon chou, je sais ce que tu penses. Tu te demandes comment tu t’es mise dans un pétrin pareil. Ça ne fait même pas un an, tu es frustrée, épuisée et tu cherches un moyen de te défiler. »

Gwendy ouvre des yeux gros comme des boules de loto. « Ce n’est pas ce que je… »

Patsy l’interrompt d’un geste de la main. « Crois-moi, on est tous passés par là. C’est temporaire. Tu vas trouver ton rythme. Et, si ce n’est pas le cas, si tu as l’impression de te noyer, passe-moi un coup de fil. On trouvera ensemble un moyen d’arranger ça. »

Gwendy se penche pour serrer son amie dans ses bras. Elle a un peu l’impression d’enlacer un enfant. « Merci, Patsy. Je te jure que tu es un ange.

— Pas du tout. Je suis une vieille maniaque et je me fiche un peu de la plus grande partie de l’humanité, mais tu es différente, Gwennie. Tu as quelque chose de pas ordinaire.

— Je me sens plutôt ordinaire, ces jours-ci, mais merci encore. Merci beaucoup. »

Comme Patsy s’éloigne, Gwendy la rappelle. « C’est vrai, ce que tu dis ? Tu as déjà ressenti ça ? »

La représentante de Caroline du Sud se retourne, les mains sur les hanches. « Mon chou, si on m’avait donné cinq cents chaque fois que je me suis sentie comme toi en ce moment, je n’aurais toujours pas de quoi changer une pièce de vingt-cinq. »

Gwendy éclate de rire. « Ça veut dire quelque chose, ça ? »

Patsy hausse les épaules. « Aucune idée. Mon regretté mari disait ça quand il voulait faire le malin, et ça m’est toujours resté. »

7

Quand elle arrive à la réception de son bureau, Gwendy ne s'est pas sentie aussi bien depuis plusieurs jours. Il lui semble qu'un poids a été soulevé de sa poitrine, qu'elle peut à nouveau respirer.

Une secrétaire aux cheveux gris cesse de taper sur son clavier et lève les yeux de son écran d'ordinateur. « J'ai laissé deux messages sur votre bureau, et le déjeuner sera bientôt là. Sandwichs club à la dinde et chips, ça ira ? »

Si Gwendy visualise parfois (en secret, bien sûr, jamais au grand jamais elle ne dirait une chose pareille) la représentante Patsy Follett en Clochette, le petit ange gardien volant de son enfance, baguette magique en main, elle voit sans conteste en sa secrétaire, Bea Whiteley, la chère Tante Bea du shérif Taylor dans la série culte *The Andy Griffith Show.*

Elles se ressemblent peu physiquement (pour commencer, la Bea de Gwendy est afro-américaine), mais ont une multitude de points communs. D'abord, il y a le nom, bien sûr. Combien connaît-on de Bea, ou même de Beatrice ? Ensuite, il y a les faits indiscutables : Mrs. Whiteley aime venir en aide à son prochain, c'est une cuisinière remarquable, une femme à la foi profonde et au caractère le meilleur, le plus doux que Gwendy ait jamais rencontré. Réunissez toutes ces qualités dans la même personne, qu'obtenez-vous ? Tante Bea, tout simplement.

La secrétaire ramasse un papier au coin de son bureau. « J'ai aussi imprimé votre emploi du temps de demain. » Elle se lève pour le tendre à sa patronne.

Gwendy le parcourt en fronçant le sourcil. « J'ai vraiment l'impression que c'est le dernier jour d'école avant les vacances de Noël.

— Je suis sûre que le dernier jour d'école était bien plus rigolo que ça. » Bea se rassied. « Comment va votre maman ?

— Elle allait très bien hier soir. Six mois depuis la fin de la chimio, et les marqueurs sont dans les valeurs normales. »

Sa secrétaire joint les mains. « Dieu est bon.

— Papa la rend folle, cela dit. Vous connaissez sa dernière ? » Elle continue sans attendre la réponse. « Il veut retirer toutes leurs économies et les enterrer dans le jardin. Il est persuadé que le système informatique de la banque va rendre l'âme au moment du passage à l'an 2000. Maman a hâte qu'il retourne travailler.

— Raison de plus pour que vous rentriez à la maison. Votre avion part demain soir ? » demande Bea.

Gwendy secoue la tête. « J'ai décalé à samedi matin : un ou deux trucs à finir avant de partir. Et vous ? Où allez-vous, avec Tim ?

— On part rendre visite à ma sœur dans le Colorado lundi et, de là, mercredi, on ira voir les enfants. En parlant d'eux… ça vous ennuierait de leur dédicacer un ou deux livres ? Je me ferai un plaisir de les payer. Je n'essaie pas de les avoir gratuitement, ni… »

Gwendy lève la main. « Voulez-vous bien vous taire. J'en serai enchantée, Bea. Ce sera un plaisir.

— Merci, Mrs. Peterson. Je vous suis très reconnaissante. » Et elle en a bien l'air – sans parler d'être soulagée.

« Allez vous détendre et profiter de votre famille.

— Tous sous le même toit pendant une semaine ? Ça devrait être… intéressant.

— Ce sera génial », affirme Gwendy.

Bea lève les yeux au ciel. « Si vous le dites.

— Je le dis. » La jeune femme entre dans son bureau en riant et ferme la porte derrière elle.

8

Gwendy jette les dossiers sur la pile et s'assied à sa table de travail. Alors qu'elle tend déjà la main vers son agenda, elle se fige en plein mouvement.

Une pièce en argent étincelante repose près du clavier de son ordinateur.

La main de Gwendy se met à trembler, son cœur bondit dans sa poitrine et il lui semble soudain que tout l'air de la pièce vient d'être aspiré.

Elle n'a pas besoin de vérifier pour reconnaître un dollar en argent Morgan de 1891. Elle en a déjà vu.

Une voix masculine familière chuchote à son oreille : *« Presque dix grammes d'argent massif. Créé par Mr. George Morgan, qui n'avait que trente ans quand il a gravé le portrait d'Anna Willess Williams, une dame de Philadelphie, pour orner le côté face de sa pièce… »*

Gwendy tourne vivement la tête mais ne voit personne. Elle explore son bureau du regard, attendant le retour de la voix avec l'impression d'avoir vu un fantôme – et c'est peut-être le cas –, mais rien d'autre ne semble avoir été déplacé. Tendant l'autre main, elle laisse courir le bout de l'index à la surface de la pièce de monnaie – fraîche, réelle. Ce n'est pas elle qui l'imagine parce qu'elle souffre d'une dépression induite par le stress.

Du pouce, Gwendy fait glisser la pièce vers elle, le cœur au bord des lèvres, puis se penche pour mieux la regarder. Le dollar est en parfait état, et elle avait raison : c'est un Morgan de 1891. Anna Williams lui sourit et la fixe de ses yeux d'argent qui ne clignent jamais.

Gwendy s'essuie machinalement la main sur la manche de son chemisier. Alors qu'il lui semble s'être tout juste éveillée d'un rêve, elle quitte son

fauteuil et commence à faire les cent pas. Quand elle se cogne le genou au coin arrondi de la table basse, elle s'en rend à peine compte. Un brutal changement de direction la laisse devant la porte du placard, le seul endroit où quelqu'un pourrait se dissimuler. Après avoir bien respiré pour se préparer, elle compte en silence jusqu'à trois… et ouvre la porte en grand.

Elle recule en déséquilibre, les mains protégeant le visage, mais nul ne l'attend à l'intérieur. Seulement une poignée de manteaux et de pulls pendus à des cintres, des souliers habillés et des chaussures de sport en désordre, et une paire d'après-ski toute neuve encore dans sa boîte.

Avec un soupir soulagé, Gwendy ferme la porte et se retourne vers son bureau. La pièce d'argent s'y trouve encore. Luisant sous la lumière du plafonnier, elle lui rend son regard. La jeune femme s'apprête à appeler Bea quand un détail lui attire l'œil. Elle s'approche du classeur d'angle. Un buste en bronze de Joshua Chamberlain, le héros de la Guerre de Sécession issu du Maine, repose sur le meuble – un cadeau de son père.

Illustration

Elle fait coulisser le tiroir du haut, le découvre bourré de dossiers et de papiers divers, le referme, puis agit de même avec celui du milieu : ouverture, inspection rapide, fermeture. Enfin, retenant son souffle, Gwendy pose un genou au sol et ouvre le tiroir du bas.

Et elle est là : la boîte à boutons.

Un acajou superbe, luisant d'un brun si profond que Gwendy aperçoit de minuscules éclats rouges dans le vernis. Le coffret mesure quarante centimètres de long sur trente de large, pour une épaisseur de quinze. Son couvercle est muni d'une série de petits boutons, six rangés par deux et un à chaque bout. Huit en tout. Les paires sont vert clair et vert foncé, jaune et orange, bleu et violet. Un des boutons extrêmes est rouge, l'autre noir. On voit aussi une petite manette de chaque côté de la boîte, et ce qui ressemble à une fente sur le devant, à mi-hauteur.

Un instant, Gwendy oublie où elle se trouve et l'âge qu'elle a, oublie qu'elle connaît un homme doux et bon du nom de Ryan Brown. Elle se retrouve à douze ans, accroupie devant le placard de sa chambre dans la petite ville de Castle Rock, Maine.

Elle est exactement pareille, pense-t-elle. *Elle est exactement pareille parce que c'est la même.* Aucune confusion possible, même après toutes ces années.

Derrière elle, on frappe énergiquement à la porte. Gwendy passe à deux doigts de s'évanouir.

9

« Tout va bien, madame la représentante ? Ça fait un moment que je frappe. »

Gwendy s'efface pour laisser entrer sa secrétaire qui porte un petit plateau chargé du déjeuner à base de sandwichs club. Bea le pose sur le bureau puis se retourne vers sa patronne. Si elle remarque le dollar d'argent près du clavier, elle ne fait aucun commentaire.

« Tout va bien, assure Gwendy. Je suis un peu gênée, c'est tout : je lisais et j'ai dû m'assoupir.

— Vous deviez faire un sacré cauchemar. On aurait cru que vous gémissiez d'angoisse. »

Et tu n'en sais pas la moitié, songe la jeune femme.

« Vous êtes sûre que ça va ? demande Bea. Pardonnez-moi de vous le dire, mais vous avez l'air un peu secouée et vous êtes livide. On dirait que vous avez vu un fantôme.

Encore gagné, pense Gwendy, qui se retient de pouffer. « J'ai couru un peu plus que d'habitude, ce matin, et je n'ai pas bu assez. Je dois être déshydratée, c'est tout. »

Sa secrétaire lui lance un long regard, visiblement peu convaincue. « Je vais chercher une ou deux bouteilles d'eau supplémentaires alors. Je reviens tout de suite. » Elle fait volte-face pour sortir, mais, au « Bea ? » de Gwendy, s'arrête sur le seuil et se retourne.

« Quelqu'un est passé au bureau pendant que j'étais à ma réunion, ce matin ? »

Bea secoua la tête. « Non, madame.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, madame. » Elle explore le bureau du regard. « Il y a un problème ? Vous voulez que j'appelle la sécurité.

— Non, non, assure Gwendy en l'escortant pour de bon à l'extérieur. Mais vous devriez peut-être appeler un docteur, vu que je semble incapable de rester éveillée après déjeuner, ces jours-ci. »

La secrétaire a un nouveau petit sourire, forcé, puis s'éloigne vivement.

Une fois la porte fermée, Gwendy va tout droit au classeur. Elle sait n'avoir que peu de temps. Mettant de nouveau un genou au sol, elle rouvre le tiroir du bas. La boîte à boutons est encore là, étincelante sous l'éclat du plafonnier, et elle n'attend qu'elle.

La jeune femme en approche les deux mains puis hésite, les doigts à quatre ou cinq centimètres de la surface vernie avec soin. Elle sent les poils de ses bras la démanger, entend *quelque chose* chuchoter dans un coin reculé de son cerveau. Enfin, cuirassée, elle sort avec précautions la boîte du tiroir – et, à ce moment, tout lui revient en mémoire…

10

Quand Gwendy était enfant, son père sortait chaque été du grenier la vieille boîte en carton marquée DIAPOS, en général aux alentours du 4 Juillet. Après avoir installé le vieux projecteur sur la table basse du salon, il déroulait l'écran devant la cheminée et éteignait toutes les lumières. Il en faisait toujours tout un plat. La mère de Gwendy préparait du pop-corn et un pichet de citronnade fraîche. Son père commentait les diapos de ce qu'il appelait sa « voix d'Hollywood » et faisait des ombres chinoises pendant l'entracte. Gwendy restait en général assise sur le canapé, entre ses parents, mais d'autres gamins du quartier se joignaient parfois à la compagnie et, dans ces cas-là, elle s'installait avec eux par terre devant l'écran. Certains s'ennuyaient et trouvaient vite une excuse pour s'en aller (« Oups, désolé, m'sieur Peterson, je viens de me rappeler que j'ai promis à ma mère de ranger ma chambre ce soir. ») mais Gwendy, fascinée par les images sur l'écran, encore plus par l'histoire qu'elles contaient, n'était jamais de ceux-là.

Quand ses doigts se referment sur la boîte à boutons pour la première fois depuis quinze ans, il lui semble qu'un diaporama d'images vibrantes, vacillantes – chacune contant sa propre histoire secrète – s'épanouit devant ses yeux. Soudain, c'est :

– 22 août 1974, un inconnu vêtu d'une veste et d'un joli petit chapeau noirs fouille sous un banc du parc de Castle View et rapporte un sac de toile fermé par une cordelette. Il en sort le plus splendide des coffrets d'acajou…

– un matin de début septembre, Gwendy s'habille pour aller à l'école devant le placard de sa chambre. Lorsqu'elle a terminé, elle glisse dans sa

bouche un petit morceau de chocolat et ferme les yeux, extasiée…

– le collège, Gwendy se regarde dans un miroir en pied du gymnase, se rend compte qu'elle n'est pas simplement jolie mais superbe, et elle ne porte plus de lunettes…

– deuxième année de lycée, assise sur le canapé du salon, elle contemple avec horreur l'écran de télé empli d'images de cadavres boursouflés et couverts de mouches…

– tard dans la nuit, avec un calme de cimetière dans toute la maison, Gwendy est assise en tailleur sur son lit, dans le noir, la boîte à boutons sur les genoux, les yeux hermétiquement clos, concentrée, appuyant du pouce sur le bouton rouge puis tendant l'oreille, écoutant l'éboulement par la fenêtre ouverte…

– lors d'une douce soirée de printemps, elle pousse des cris hystériques alors que deux adolescents bousculent sa table de chevet, envoyant voler brosses à cheveux et accessoires de maquillage à travers la chambre, avant de rouler jusque dans le placard ouvert, arrachant de leurs cintres en plastique robes, jupes et pantalons qui s'abattent sur eux en désordre ; puis une main sale au dos tatoué d'une toile d'araignée lève la boîte à boutons et en abat violemment le coin sur le crâne du petit copain de Gwendy…

Elle hoquette et se retrouve à Washington – juste à temps : à quatre pattes, elle se précipite pour vomir dans la corbeille à papier qui jouxte son bureau.

11

Puisqu'il est exorbitant d'entretenir une résidence dans deux États, beaucoup de représentants au Congrès élus pour la première année sont contraints de louer un appartement hors de prix (souvent dans un sous-sol humide et mal ventilé), voire de partager un logement avec plusieurs colocataires. La plupart le font sans se plaindre : leurs longues journées de travail les voient de toute façon rarement chez eux, sinon pour se doucher, dormir et, avec de la chance, prendre de temps en temps un repas sans se presser.

Gwendy Peterson ne souffre pas d'un tel embarras financier – grâce au succès de ses romans et de leurs adaptations au cinéma –, si bien qu'elle habite seule une maison de trois étages, à deux rues du Capitole. Dévorée par la culpabilité du fait de cette situation, elle est cependant toujours prête à offrir une chambre d'amis à qui en a besoin.

Ce soir, néanmoins, assise au milieu de son canapé, les jambes repliées sous elle, picorant une part de crevettes *lo mein* tout en fixant la télévision sans la voir, elle se réjouit d'habiter seule et de ne pas avoir d'invité.

La boîte à boutons, posée près d'elle, a l'air aussi déplacé qu'un jouet d'enfant dans l'environnement aseptisé de la maison. Il a fallu à Gwendy presque tout l'après-midi pour trouver le moyen de la faire sortir de son bureau. Après plusieurs tentatives avortées, elle a fini par la ranger dans la grande boîte en carton de ses après-ski, déposés au fond du placard, qu'elle a glissée sous son bras. Par chance, les postes de contrôle installés dans tout l'immeuble ont été mis en place pour les gens qui arrivent, pas pour ceux qui s'en vont.

Alors que passe à la télévision la bande-annonce bruyante du nouveau film de Tom Hanks, Gwendy ne la remarque pas. Voilà deux heures qu'elle n'a quitté le canapé que pour aller ouvrir la porte quand le livreur a sonné. Des dizaines de questions se succèdent rapidement en elle, et bien d'autres attendent leur tour dans l'ombre.

Deux d'entre elles, surtout, reviennent fréquemment, comme en boucle :

Pourquoi la boîte a-t-elle réapparu ?

Et pourquoi maintenant ?

12

Gwendy n'a jamais parlé à personne de la boîte à boutons. Pas à son mari, pas à ses parents, pas même à Johnathon ni au thérapeute qu'elle a vu deux fois par semaine pendant six mois quand elle avait vingt-cinq ans.

À une époque, la boîte emplissait sa moindre pensée éveillée, l'obsédait par son mystère et le pouvoir qu'elle renfermait, mais c'était il y a toute une vie. À présent, la plupart des souvenirs qu'elle en garde lui évoquent les restes dispersés d'un songe récurrent de son enfance, aux détails égarés depuis beau temps dans l'infini labyrinthe de l'âge adulte. Il y a beaucoup de vérité dans le vieil adage : loin des yeux, loin du cœur.

Gwendy a certes songé au coffret d'acajou depuis quinze ans qu'il a disparu de sa vie, mais – elle n'en a pris conscience qu'au cours des soixante dernières minutes – pas autant qu'elle l'aurait dû, loin de là, compte tenu du rôle immense qu'il a joué durant son adolescence.

À la réflexion, il s'est souvent écoulé des semaines, des mois, durant lesquels elle n'y a pas pensé du tout. Et puis, boum, à la faveur d'un flash d'informations sur une catastrophe mystérieuse mais apparemment naturelle dans un État ou un pays lointain, elle visualisait quelqu'un assis dans une voiture ou à une table de cuisine, le doigt sur un bouton rouge luisant.

Ou bien, sur Internet, un gros titre accrocheur parlant d'un trésor déterré dans un jardin de banlieue la poussait à cliquer sur le lien pour savoir s'il s'agissait de dollars d'argent Morgan de 1891.

Il y avait aussi les moments – heureusement rares – de grande noirceur où elle apercevait quelques images vidéo granuleuses ou entendait à la radio un fragment de discussion concernant le massacre de Jonestown au Guyana.

Dans ces cas-là, son cœur manquait un battement, la faisait souffrir, et elle plongeait dans un profond trou noir de dépression pendant plusieurs jours.

Enfin, il lui arrivait de remarquer un joli petit chapeau melon noir s'agitant comme un bouchon à la surface de l'eau au milieu d'une foule, sur un trottoir bondé, ou bien de jeter un coup d'œil à une terrasse de café et de découvrir le dôme luisant du même chapeau près d'une tasse de café fumant ou d'un verre d'ice-tea givré. Ses pensées filaient alors bien sûr vers l'homme à la veste noire. Plus qu'à tout le reste, elle a pensé à Richard Farris et à son chapeau. C'est toujours le mystérieux Mr. Farris qui affleure la surface de sa conscience. C'est sa voix qu'elle a entendue dans son bureau tout à l'heure, sa voix qu'elle entend à présent, assise sur le canapé, ses jambes nues repliées sous elle. *« Prends soin de la boîte, Gwendy. Elle accorde des dons, mais ce n'est qu'une faible récompense des responsabilités qu'elle impose. Et sois prudente… »*

13

Et ces dons que la boîte dispense si volontiers ?

Bien qu'elle n'ait pas vu l'étroite tablette en bois sortir de la boîte, chargée d'une pièce, Gwendy estime qu'ainsi est arrivé le dollar en argent sur son bureau. Pièce, boîte ; boîte, pièce ; c'est tout à fait logique.

Cela signifie-t-il que tirer l'autre manette – *celle de gauche, près du bouton rouge,* se rappelle-t-elle comme si c'était hier – produirait un petit chocolat ? Peut-être. Peut-être pas. On ne sait jamais, avec la boîte à boutons. Gwendy, il y a quinze ans, la soupçonnait d'avoir beaucoup d'autres atouts dans sa manche, et elle en est encore plus persuadée aujourd'hui.

Elle effleure la petite manette du bout des doigts, songeant aux chocolats en forme d'animaux, jamais deux fois le même, tous d'un exotisme délicat et pas plus gros qu'un nounours en gélatine. Elle se rappelle la première fois qu'elle a posé les yeux sur l'un d'eux – debout près de Richard Farris, devant le banc du parc. C'était un lapin extrêmement détaillé : la fourrure, les oreilles, les mignons petits yeux ! Ensuite, il y a eu un chaton, un écureuil et une girafe. Ses souvenirs deviennent alors flous mais elle se rappelle l'essentiel : quand elle mangeait un chocolat, elle n'avait jamais envie d'en prendre un deuxième ; quand elle en mangeait tous les jours, elle finissait par changer – devenait plus rapide, plus forte, plus intelligente. Plus énergique aussi, et elle semblait toujours gagner à pile ou face ou aux jeux de société. Les chocolats amélioraient en outre la vue et effaçaient l'acné. Ou était-ce la puberté qui avait réglé son compte à ce dernier mal ? Parfois, c'était difficile à dire.

Gwendy, baissant les yeux, constate avec horreur que son doigt s'est écarté de la petite manette pour rejoindre les rangées de boutons colorés. Elle retire sa main comme si elle l'avait plongée jusqu'au poignet dans un essaim de frelons.

Mais il est trop tard – et la voix reprend :

« Vert clair : Asie. Vert foncé : Afrique. Orange : Europe. Jaune : Océanie. Bleu : Amérique du Nord. Violet : Amérique du Sud.

— Et le rouge ? demande Gwendy à haute voix.

— *Ce que tu veux, et tu finiras par le vouloir, le propriétaire de la boîte le veut toujours*. »

Elle secoue la tête, tente de réduire au silence cet interlocuteur invisible, mais il n'en a pas encore terminé.

« Les boutons sont très difficiles à pousser, dit Farris. *Il faut appuyer avec le pouce et y mettre de l'huile de coude. Ce qui est une bonne chose, crois-moi. On n'a pas intérêt à faire une bêtise avec ces trucs-là, oh non ! Surtout pas avec le noir. »*

Le noir… autrefois, elle l'appelait le Bouton du Cancer, un souvenir qui la fait frissonner.

Son téléphone sonne.

Et, pour la deuxième fois de la journée, Gwendy manque de s'évanouir.

14

« Ryan ! Ça me fait vraiment plaisir que tu appelles.

— Il y a des jours… j'essaie de trouver un… mon cœur, dit-il, sa voix disparaissant momentanément sous des explosions de parasites. Ils n'ont que des téléphones pourris, ici. »

« Ici », c'est la petite île de Timor, à la pointe de l'Asie du Sud-Est. Ryan s'y trouve avec une équipe du magazine *Time* depuis la première semaine de décembre, pour couvrir les troubles politiques.

« Tout va bien ? demande Gwendy. Tu ne risques rien ?

— Je pue comme si je vivais… grange depuis quinze jours, mais ça va. »

Gwendy éclate de rire. Des larmes de joie dévalent ses joues. Quittant le canapé, elle se met à faire les cent pas. « Est-ce que tu seras rentré pour Noël ?

— Je ne sais pas, mon cœur, j'espère mais… chauffe très fort, par ici.

— Je comprends. » Elle hoche la tête. « J'espère que tu te trompes, mais je comprends.

— Comment va… re ? demande-t-il, la voix couverte par les parasites.

— Pardon ? Je ne t'ai pas entendu, chéri.

— Comment va ta mère ? »

Gwendy sourit – puis se fige d'un coup.

Elle fixe la vitre pourvue d'un rideau qui occupe la moitié supérieure de la porte de la cuisine en se demandant si elle n'est pas victime de son imagination. Quelques secondes s'écoulent, et elle s'est presque convaincue

d’avoir rêvé, quand une ombre bouge à nouveau. Il y a quelqu’un dehors, sur la terrasse.

« … m’entends ? lance Ryan, ce qui la fait sursauter.

— Oh, elle va bien », assure Gwendy, tout en se faufilant dans la cuisine pour ouvrir un tiroir. « Elle reprend du poids, elle fait tous les contrôles. » Empoignant un couteau à steak, elle le plaque contre sa jambe.

« Il faut que je la persuade de… recette secrète de crêpes quand je… maison.

— Reviens surtout en un seul morceau, tu veux bien ? »

Il éclate de rire, commence une phrase, puis une explosion de parasites à crever les tympans retentit – et le silence s’installe.

« Allô ? Allô ? lance Gwendy, avant d’écarter le téléphone de son oreille pour regarder l’écran. Merde. » Ryan n’est plus là.

Elle pose l’appareil sur le plan de travail et, courbée en deux, s’approche de la porte. Arrivée au bout de la rangée de placards, elle franchit en crabe les soixante derniers centimètres pour se poster juste derrière le battant. Là, avant de perdre courage, elle lâche un hurlement suraigu et bondit sur ses pieds en allumant la lampe extérieure d’une main, écartant de l’autre les rideaux fleuris avec la pointe du couteau.

Quiconque se tenait derrière la porte a disparu. Ne reste plus que son reflet aux yeux écarquillés qui lui rend son regard.

15

La première chose que fait Gwendy après avoir récupéré son téléphone sur le plan de travail de la cuisine (avant même de gagner la porte d'entrée pour s'assurer que le verrou est poussé), c'est vérifier qu'il n'est rien arrivé à la boîte à boutons. Durant un instant terrible, tandis qu'elle passe de la cuisine au salon, le souffle court, elle s'imagine que la silhouette aperçue à la porte de derrière était une diversion : pendant qu'elle lançait sa contre-attaque, un complice entré par effraction de l'autre côté s'était enfui avec le coffret.

Tout son corps se détend de soulagement quand elle voit la boîte à boutons sur le canapé, là où elle l'a laissée.

Peu après, alors qu'elle l'emporte au premier étage, elle se rend compte qu'elle n'a pas envisagé d'en parler à Ryan. Si elle tente tout d'abord de prendre comme excuse la communication coupée, elle sait qu'elle s'illusionne. La boîte à boutons lui est revenue à elle, rien qu'à elle. À personne d'autre.

« Elle est à moi », déclare-t-elle en entrant dans sa chambre.

L'intensité de sa voix la fait frissonner.

16

Gwendy traverse en somnambule le 17 décembre 1999, son dernier jour au bureau avant les trois semaines de pause de fin d'année du Congrès. Elle consacre les quinze premières minutes à persuader Bea qu'elle se sent assez bien pour venir travailler (la veille, quand elle a trouvé sa patronne en train de vomir dans la corbeille à papier, la secrétaire affolée était prête à appeler l'infirmerie ; par chance, Gwendy a fini par l'en décourager en la convainquant qu'elle avait mal digéré son petit-déjeuner et en acceptant de partir avec quarante minutes d'avance) ; et les huit heures et demie restantes à combattre l'envie de filer voir s'il n'est rien arrivé à la boîte à boutons.

Elle a détesté la laisser chez elle, surtout après la frayeur à la porte de la cuisine la veille au soir, mais elle n'a pas eu le choix. Impossible de dire comment les rayons X des points de contrôle réagiraient à la boîte – et, encore plus inquiétant, peut-être, impossible de dire comment la boîte réagirait aux rayons X. Gwendy ne sait pas à quoi ressemblent ses rouages, ni de quoi ils sont faits, mais elle ne prend pas de risque.

Avant de franchir à pied les deux pâtés de maisons qui la séparent du Capitole, elle l'a cachée au fond d'un étroit placard sous l'escalier. Elle a empilé des cartons de livres devant ainsi que sur les côtés, et jeté par-dessus un tas de manteaux d'hiver. Une fois rassurée, elle a fermé la petite porte du placard, verrouillé celles de la maison, et elle est partie travailler. Elle a réussi à ne rentrer chez elle que deux fois pour vérifier que tout allait bien avant d'arriver enfin au bureau.

Sa dernière journée s'écoule dans un bruit de fond flou de voix désincarnées : plusieurs conférences téléphoniques dans la matinée ; deux brèves réunions de comité l'après-midi. Ensuite, Gwendy se rappelle à

peine ce qui s’est dit durant ces séances, sans parler de ce qu’elle a mangé pour déjeuner.

Quand sonnent 17 heures, elle verrouille son bureau et part distribuer des cadeaux de Noël à une poignée de collègues – des bougies parfumées et des sels de bain pour Patsy, un pull en cachemire et un bracelet pour Bea, plus une pile de livres signés pour les enfants de la secrétaire. Après bons vœux et étreintes d’adieux, elle se dirige vers le hall.

17

« Votre sourire va me manquer pendant quelques semaines, madame la représentante.

— Vous allez me manquer aussi », dit Gwendy en s'arrêtant au point de contrôle. Plongeant la main dans son sac, elle en sort une petite boîte enveloppée d'un papier cadeau orné de bonshommes de neige, qu'elle tend à travers la barrière au garde corpulent. « Joyeux Noël, Harold. »

Il en reste bouche bée. Lentement, il ouvre la main pour recevoir le présent. « Vous m'avez… c'est vraiment pour moi ? »

Gwendy hoche la tête en souriant. « Bien sûr. Je n'oublierais jamais mon chef de la sécurité favori. »

Harold la regarde, gêné. « Chef de la… ? » Puis il a un large sourire et ses dents en or lui adressent comme un clin d'œil sous les lampes fluorescentes. « Oh, vous blaguez.

— Ouvrez votre cadeau, gros bêta. »

De gros doigts attaquent le papier cadeau et mettent au jour une petite boîte noire brillante, avec le mot *Bulova* imprimé en lettres d'or sur le couvercle. Le garde l'ouvre et relève les yeux, incrédule. « Vous m'avez acheté une montre ?

— J'ai vu que celle de monsieur Anderson vous plaisait, la semaine dernière, dit Gwendy. Je me suis dit que vous méritiez d'en avoir une aussi. »

Harold ouvre la bouche mais aucun mot n'en sort. Gwendy a la surprise de constater que ses yeux se sont embués et que son menton s'est mis à

trembler. « Je… C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait, dit-il enfin. Merci. »

Pour la première fois de la journée, Gwendy a l'impression que, peut-être, tout ira bien. « De rien, Harold. J'espère que vous passerez un merveilleux Noël en famille. » Elle lui tapote le bras affectueusement et s'apprête à partir.

« Pas si vite », l'arrête le garde en levant la main. Il se penche sous le guichet et exhibe lui aussi un paquet, qu'il tend à Gwendy.

Elle le considère avec surprise puis lit l'étiquette collée sur le cadeau : *Pour madame la représentante Gwendy Peterson ; de la part d'Harold et Beth.* « Merci, dit-elle, sincèrement touchée. Merci à vous deux. » Ouvrant le paquet, elle découvre un épais livre relié à la jaquette orange vif. Elle le retourne pour voir la couverture – et, soudain, le hall tout entier semble faire un bond en hauteur, redescendre, remonter, comme si elle venait de s'installer sur une balançoire à bascule au jardin public.

« Ça va, madame la représentante ? s'inquiète Harold. Vous l'avez déjà ?

— Non, non, répond Gwendy. Je ne l'ai jamais lu mais j'en ai toujours eu envie.

— Oh, tant mieux, s'exclame-t-il, soulagé. Je ne comprends pas grand-chose à ce qui est marqué au dos, mais ma femme l'a lu et elle a adoré. »

La jeune femme se contraint à sourire. « Merci encore, Harold. C'est vraiment une très jolie surprise.

— Merci à vous, madame la représentante. Vous n'auriez pas dû, mais je suis très content que vous l'ayez fait. » Il éclate de rire.

Gwendy glisse le livre dans son sac en cuir et gagne l'ascenseur. À l'intérieur de la cabine, elle jette un nouveau coup d'œil à la couverture pour s'assurer qu'elle n'est pas en train de devenir folle.

Non.

Le roman offert par Harold est *L'Arc-en-ciel de la gravité* – celui-là même que lisait Richard Farris sur le banc de Castle View il y a vingt-cinq ans – le jour où il a donné à Gwendy la boîte à boutons.

18

Gwendy songeait à annuler son dîner entre copines prévu de longue date avant même qu'apparaisse l'exemplaire de *L'Arc-en-ciel de la gravité.* Le cadeau d'Harold, bien intentionné mais pas si agréable, règle la question : elle rentre tout droit chez elle, sort la boîte à boutons de sa cachette, enfile un pantalon de jogging et un pull informe, et passe un coup de téléphone pour se faire livrer à manger.

Tandis que ses amies – deux ex-condisciples de Brown – dégustent un filet mignon accompagné de légumes grillés au célèbre Old Ebbitt Grill de la Quinzième Rue (où il faut réserver sa table plusieurs semaines à l'avance), Gwendy, seule dans sa salle à manger, picore la salade composée la plus minable qu'elle ait jamais vue et une part de pizza.

Elle n'est pas vraiment seule, bien sûr. La boîte à boutons, posée à l'autre bout de la table, la regarde manger à l'instar d'un prétendant silencieux. Quelques minutes plus tôt, la jeune femme a levé les yeux de son assiette et interrogé avec une sincérité absolue : « Bon, d'accord, tu es revenue. Qu'est-ce que je vais faire de toi, moi, maintenant ? » La boîte n'a pas répondu.

Gwendy est pour l'heure concentrée sur le journal télévisé du soir, et elle n'est pas contente. Elle n'arrive toujours pas à croire que Clinton ait été battu par ce crétin. « Le Président des États-Unis est un abruti, merde », dit-elle en fourrant dans sa bouche une feuille de laitue plus brune que verte. « Dis-le-leur, Bernie. »

Le présentateur Bernard Shaw, avec sa moustache et ses cheveux poivre et sel distingués, ne se fait pas prier : « … récapituler la série d'événements

qui nous a amenés dans cette situation potentiellement catastrophique. À l'origine, des photos de satellite espion ont conduit des responsables américains à soupçonner la Corée du Nord de construire un nouvel établissement nucléaire près du centre atomique de Yongbyon – désactivé après l'accord de 1994. En se fondant sur ces clichés, Washington a demandé une inspection du complexe. Pyongyang a contré en exigeant trois cents millions de dollars pour autoriser les États-Unis à visiter le site. En début de semaine, le président Hamlin a répondu avec colère – et, selon bien des gens, manque de respect –, par des commentaires publics destinés au leader nord-coréen, refusant de payer un quelconque droit d'inspection et qualifiant la proposition de "saugrenue et risible". Voilà moins d'une heure, Pyongyang a publié une déclaration écrite où le président Hamlin est traité de "brute sans cervelle", et où il est question de dénoncer l'accord de 1994. Aucune réponse de la Maison Blanche pour le moment, mais un membre du gouvernement qui tient à rester anonyme affirme que…

— Génial, soupire Gwendy en se levant de table pour aller jeter les restes de sa salade à la poubelle. Un concours de bite entre deux mégalos. Ça va me valoir un paquet de coups de fil, ce truc-là… »

19

Gwendy tire la couverture sur sa poitrine et jette un dernier regard à la boîte avant d'éteindre la lampe de chevet. Un peu plus tôt, après s'être brossé les dents et lavé la figure, elle l'a posée sur la coiffeuse, près de son plateau à bijoux et de ses brosses à cheveux. À présent, elle se demande si elle ne devrait pas la rapprocher d'elle. Par sécurité.

Elle tend la main pour rallumer – mais se fige en entendant une porte s'ouvrir, pivoter sur des gonds en grand besoin d'être huilés. C'est celle de son dressing, elle reconnaît le grincement instantanément.

Paralysée, terrorisée, elle voit une silhouette sombre sortir de la petite pièce. Elle voudrait aboyer un avertissement – *Arrêtez, je suis armée ! J'appelle la police !,* n'importe quoi pour gagner un peu de temps –, mais se rend compte qu'elle retient son souffle. Se rappelant soudain la boîte à boutons sur la coiffeuse, elle repousse la couverture épaisse et se propulse à travers le lit.

Mais l'intrus est trop rapide.

Il se jette sur elle, ses bras puissants l'empoignent à la taille, la repoussent. Elle hurle et frappe son agresseur, lui griffant les yeux, arrachant sa cagoule.

Quand elle voit apparaître son visage à la lueur du téléviseur, Gwendy lâche un hoquet.

C'est Frankie Stone – ressuscité tel qu'il était il y a presque vingt ans, le soir où il a tué son petit copain : son ample pantalon de camouflage, ses lunettes noires et son tee-shirt moulant, son sourire stupide, ses cheveux

bruns gras qui laissent des taches sur ses épaules, l'acné qui s'épanouit sur ses joues à l'instar d'une décharge de chevrotines…

Il la retourne, la plaque au matelas, et elle sent son haleine pestilentielle, chargée d'alcool, tandis qu'il siffle : « Donne-moi la boîte, pauvre connasse. Donne-la-moi tout de suite où je te bouffe toute crue… » Puis Frankie Stone écarte les mâchoires en un impossible bâillement, et le monde devient noir quand il referme la bouche pour engloutir Gwendy.

20

Elle se redresse tout droit dans son lit, haletante, serrant contre sa poitrine les draps emmêlés et trempés de sueur. Ses yeux filent vers la porte du dressing à l'autre bout de la chambre – elle est fermée – puis vers sa coiffeuse. La boîte à boutons se trouve exactement là où elle l'a laissée, dardant dans l'obscurité son regard attentif.

21

« Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je range votre sac, madame la représentante ? »

Le copilote s'est présenté il y a quelques minutes, quand elle est montée à bord de l'avion privé de huit places, mais Gwendy a déjà oublié son nom. « Non, c'est bon. J'ai pris mon portable : je m'occuperai sans doute d'un ou deux petits boulots quand on sera en l'air.

— Très bien. On devrait décoller d'ici vingt minutes. » Il lui lance un sourire rassurant – de ces sourires qui disent : *Votre vie est entre mes mains, madame, mais j'ai passé une très bonne nuit et je n'ai pris qu'un tout petit peu de coke ce matin, donc tout va bien* – et il retourne dans le cockpit.

En bâillant, Gwendy regarde par le hublot la piste encombrée. Épuisée – elle n'a pas dormi de la nuit – et de fort mauvaise humeur, elle n'a en fait aucune envie d'allumer son ordinateur pendant ce vol de courte durée. Bien qu'il ne se soit pas écoulé quarante-huit heures depuis le retour de la boîte à boutons dans sa vie, le choc et la curiosité cèdent déjà la place à la colère et au ressentiment. Elle jette un coup d'œil à la petite valise glissée sous le siège devant le sien, et doit combattre l'impulsion de regarder à nouveau la boîte.

Fermant les yeux avec force, elle tente de réduire au silence la voix obsessionnelle qui s'épanche dans un coin de sa tête, puis elle les rouvre d'un coup lorsqu'elle se rend compte qu'elle est en train de s'assoupir. Dormir alors que la boîte se promène n'est peut-être pas une très bonne idée, se dit-elle.

« C’est sans danger ? » demande-t-elle soudain tout haut, sans l’avoir voulu. Elle baisse à nouveau les yeux sur la valise. Le vol dure moins de quatre-vingt-dix minutes. Que pourra-t-il arriver, au pire, si elle fait une petite sieste ? Elle l’ignore et n’a pas envie de l’apprendre. Elle dormira tout son soûl une fois à la maison.

C’est sans danger ? Elle pense au vieux film de Dustin Hoffman, avec le méchant dentiste nazi. *C’est sans danger ?*

En ce qui concerne la boîte à boutons, Gwendy connaît la réponse : rien n’est jamais sans danger. Jamais vraiment.

« On est en deuxième position pour le décollage, madame la représentante, annonce le copilote en sortant la tête du cockpit. On devrait vous déposer à Castle Rock quelques minutes avant midi. »

22

Si Gwendy veut être honnête avec elle-même – et, tandis que le King Air 200 grimpe dans les nuages au-dessus d'un méandre boueux du Potomac, elle y est décidée –, il lui faut admettre que sa mauvaise humeur a une source principale : un souvenir longtemps oublié de sa jeunesse.

Par une journée douce et venteuse du mois d'août, peu avant le début de son année de seconde au lycée, elle venait de courir de bas en haut des Marches des suicidés pour la première fois depuis des mois. Arrivée au sommet, elle s'était reposée sur le banc de Castle View où, plusieurs années auparavant, elle avait rencontré un dénommé Richard Farris. Après s'être étiré un moment les jambes, elle avait laissé aller la tête en arrière et fermé les yeux pour jouir du soleil et de la brise sur son visage.

La question qui s'était épanouie dans son esprit alors qu'elle occupait ce banc lors d'un lointain jour d'été a refait surface ce matin – assez brutalement –, tandis qu'elle s'employait à caler le coffret d'acajou dans sa valise à l'aide de chaussettes roulées et de pull-overs : *À quel point sa vie dépend-elle d'elle-même, et à quel point de la boîte avec ses friandises et ses boutons ?*

Le souvenir – et l'idée centrale qu'il abrite – a failli la faire hurler de rage et jeter la boîte à travers la chambre, comme un tout petit enfant en proie à un caprice.

De quelque point de vue qu'elle se place, Gwendy sait avoir eu ce que la plupart des gens appelleraient beaucoup de chance. Il y a eu la bourse pour s'inscrire à Brown, l'atelier d'écriture dans l'Iowa, le travail à l'agence de publicité, vite récompensé par des promotions, puis bien sûr les livres, le

film et l’Oscar. Et enfin l’élection, que de nombreux experts ont qualifiée de plus grand bouleversement politique de l’histoire du Maine.

Oui, elle a connu des échecs – un client perdu à l’agence, une option cinéma qui ne s’est pas concrétisée, et sa vie amoureuse d’avant Ryan, qu’on pourrait résumer à un désert de déception stérile – mais pas beaucoup, et elle a toujours rebondi avec une aisance que d’autres lui enviaient.

Même à présent, alors qu’elle foudroie du regard la boîte à boutons posée à ses pieds, où elle ne risque rien, Gwendy croit de tout son cœur pouvoir attribuer l’essentiel de son succès à son travail acharné et à son attitude positive, sans parler de sa résistance ni de sa persistance.

Mais est-il possible que ce qu’elle croit vrai… ne le soit pas ?



23

De petits flocons tombent d'un ciel d'ardoise bas quand Gwendy atterrit à l'aérodrome du comté de Castle, sur la Route 39. Rien de bien violent, un simple baiser sur la joue donné par le nord, qui laissera deux ou trois centimètres de neige molle sur routes et jardins à l'heure du dîner.

La jeune femme, avant de prendre l'avion, a demandé par téléphone à Billy Finkelstein, un des deux employés à plein temps du terminal, de charger la batterie de son break Subaru et de le sortir d'un des trois hangars étroits dressés au bord boisé de la Route 39.

Billy n'a pas manqué à sa parole : la voiture attend sur le parking, avec moteur et chauffage qui tournent à plein régime. Gwendy le remercie et lui glisse un pourboire contraire au règlement, non sans saluer d'un signe de tête le directeur de l'aérodrome, Jessie Martin, un vieux copain de bowling de son père. Elle pose sa valise sur le siège du passager, son sac par-dessus.

Pendant le trajet, Gwendy passe deux coups de téléphone rapides, le premier à ses parents pour leur dire qu'elle a bien atterri et viendra dîner ce soir. Sa mère dort sur le canapé, aussi ne vient-elle pas lui parler, mais son père, enchanté, a hâte de la voir.

Le deuxième appel est destiné au téléphone portable de Norris Ridgewick, le shérif du comté de Castle. Obtenant le répondeur, elle laisse un message après le bip : « Bonjour, Norris, ici Gwendy Peterson. Je viens d'arriver en ville, et je me dis qu'on devrait se voir. Rappelez-moi quand vous pouvez. »

Alors qu'elle coupe la communication, Gwendy sent les pneus arrière du Subaru relâcher brièvement leur emprise sur la route. Elle revient

prudemment au milieu de sa file et ralentit. *Il ne te manquerait plus que ça,* se dit-elle. *Percuter un poteau téléphonique et t'assommer, si bien que la boîte à boutons serait découverte par un conducteur de chasse-neige de dix-neuf ans, avec un paquet de tabac Red Man dans la poche arrière de son pantalon et de la morve givrée sur la lèvre.*

24

En 1999, il n’y a que deux chemins pour gagner Castle View : la Route 117 et Pleasant Road. Gwendy engage le Subaru sur Pleasant, qui grimpe en sinuant sur un kilomètre, bordée de maisons individuelles – de style ranch, Cap Cod, ou pavillon colonial, la plupart décorées pour Noël – puis tourne à gauche sur View Drive après le nouveau terrain de jeux de l’American Legion, l’association d’anciens combattants. Encore deux cents mètres, et elle s’engage dans le parking enneigé de la Résidence Castle View. Voilà quelques années, Ryan et elle ont été parmi les premiers à acheter un appartement dans ce complexe tout juste bâti. Malgré leurs déplacements incessants, ils ne l’ont jamais regretté.

Gwendy se gare sur sa place réservée de la première rangée et coupe le moteur. Tandis qu’elle contourne la voiture pour ouvrir la porte du passager et sortir sa valise, elle contemple la suite de collines qui la sépare du précipice bordé d’une balustrade sur le flanc duquel elle courait naguère de bas en haut d’un escalier métallique en zigzag – les Marches des suicidés. Le banc en bois où elle a rencontré l’inconnu au chapeau noir apparaît telle une balafre sombre sur le flanc de colline enneigé.

Gwendy tape un code de sécurité à quatre chiffres, pousse la porte de son immeuble et monte au premier étage. À peine entrée dans l’appartement 19B, elle se débarrasse de sa veste, qu’elle laisse choir par terre, et ouvre sa valise pour en sortir la boîte à boutons. Elle la porte le long du couloir qui mène à la chambre, la dépose sur le lit à la place de son mari et se couche à côté, en chien de fusil. Trente secondes plus tard, elle ronfle.

25

Gwendy ouvre les yeux dans le silence obscur de sa chambre, désorientée par l'absence de jour à la fenêtre, et oublie un instant où elle est. Elle se hâte d'aller uriner aux toilettes puis sent une pointe de panique aiguë dans sa poitrine quand elle se rappelle le dîner avec ses parents.

Après avoir rangé la boîte à boutons dans le coffre-fort ignifugé du bureau qu'elle partage avec Ryan, elle passe cinq minutes à chercher ses clefs. Elle les trouve enfin dans la poche de sa veste, par terre, et court à la porte, décidée à ne pas être en retard.

Conduisant trop vite sur les routes humides, elle est à une rue de chez ses parents quand elle repense à la boîte. « Un coffret dans un coffre », dit-elle à haute voix, avec un rire.

Le coffre-fort, à l'origine, est une idée de son mari. Persuadé qu'ils avaient tous les deux besoin de mettre sous clef leurs objets précieux, il a supervisé l'achat et la pose du SentrySafe quelques mois après leur emménagement. Bien sûr, plusieurs années plus tard, il n'y a toujours rien dedans, sinon une poignée de contrats, de vieux papiers d'assurance, une petite somme d'argent dans une enveloppe et une balle de base-ball dédicacée par Ted Williams à l'intérieur d'un cube en plastique. Et à présent la boîte à boutons.

Je ne peux pas l'emporter partout où je vais, songe Gwendy en s'engageant dans Carbine Street. *Et je ne peux pas non plus la garder à l'appartement, pas une fois que Ryan sera rentré.* Durant ses quatre années à Brown, elle a stocké la boîte à boutons dans un coffre de la banque de Rhode Island et cela a parfaitement convenu. Peut-être fera-t-elle un saut à

la caisse d'épargne de Castle Rock en début de semaine, voir ce qu'on a à lui proposer.

Gwendy repère de loin la maison de ses parents, de style Cap Cod, et sourit. Son père s'est vraiment surpassé cette année. Des guirlandes vert, rouge et bleu bordent les gouttières et forment des spirales verticales sur la balustrade de la véranda. Au milieu de la cour, un énorme Père Noël gonflable qu'illumine une série de spots puissants danse au gré de la brise. À ses pieds, un renne au nez rouge tout aussi gonflable broute la neige.

Il a fait tout ça pour maman, comprend Gwendy en s'engageant dans l'allée pour se garer derrière le 4x4 de son père. Toujours souriante, elle descend et s'avance jusqu'à la porte. La voilà rentrée chez elle.

26

Tandis que Mr. Peterson prépare pour le dîner du poulet aux raviolis, le plat favori de Gwendy, tous les trois se donnent les dernières nouvelles, des deux jeunes filles disparues à la soudaine métamorphose en blonde décolorée de la voisine d'en face, Betty Johnson, en passant par les trois matchs d'affilée perdus par les New England Patriots. Mrs. Peterson, qui n'a pas eu aussi bonne mine depuis des mois, se plaint d'être encore obligée de faire la sieste tous les jours, ainsi que des attentions constantes de son mari, mais avec un sourire reconnaissant et en lui pressant affectueusement l'avant-bras. Elle arbore ce soir une perruque un peu plus sombre et plus longue de cinq centimètres que celle qu'elle portait lors de la dernière visite de Gwendy. Cela la fait paraître en meilleure santé et la rajeunit. Son visage s'illumine quand sa fille l'en informe.

« Des nouvelles de Ryan ? demande-t-elle alors que son mari se lève et passe dans la cuisine pour arrêter la sonnerie de la minuterie du four.

— Pas depuis qu'il m'a appelée avant-hier soir, répond Gwendy.

— Tu crois encore qu'il réussira à revenir pour Noël ? »

Elle secoue la tête. « Je ne sais pas, maman. Tout dépend de ce qui se passe là-bas. Je surveille les infos mais elles n'ont pas encore rapporté grand-chose. »

Mr. Peterson entre dans la salle à manger, porteur d'une assiette de biscuits. « J'ai vu le président Hamlin à la télé, ce soir. Je n'arrive toujours pas à croire que notre Gwendy travaille avec le Commandant en chef. »

Mrs. Peterson sourit à sa fille, les yeux levés au ciel. Elle a déjà entendu ce baratin-là. Souvent. Toutes les deux le connaissent par cœur.

« Tu as causé avec lui, ces derniers temps ? demande le père de Gwendy, enthousiaste.

— On a eu une réunion avec le vice-président et lui la semaine dernière », répond la jeune femme. Le voyant se rengorger, elle tempère : « Crois-moi, ça n'est pas aussi génial que ça en a l'air. »

Comme toujours, elle aimerait exposer à son père la réalité de la situation : le présent Hamlin est un emmerdeur sexiste qui la regarde rarement dans les yeux, se concentrant sur ses jambes si elle est en robe, sur sa poitrine si elle est en pantalon, et elle s'efforce de ne jamais se tenir trop près de lui car il a tendance à lui tripoter les bras et les épaules quand il s'adresse à elle. Elle est tentée d'ajouter que le Commandant en chef est con comme un manche et qu'il a une haleine infecte, mais elle ne dit rien de tout cela. Pas à son père, en tout cas. À sa mère, c'est une autre histoire.

« J'ai bien aimé son intervention sur la Corée du Nord, dit Mr. Peterson. On a besoin d'un chef fort pour régler son compte à ce malade mental.

— En ce moment, il se conduit plus en gamin capricieux qu'en chef. »

Son père lui jette un regard pensif. « Tu ne l'aimes vraiment pas, hein ?

— Ce n'est pas ça… » répond-elle. *Attention, ma fille.* « Je n'aime pas sa politique, c'est tout. Depuis qu'il a pris ses fonctions, il a diminué tous les ans l'aide médicale aux pauvres. Il a réduit les subventions fédérales aux cliniques qui soignent le sida, renforcé la législation anti-gay à tous les niveaux, et mené une action pour réduire le budget artistique des écoles publiques. Je voudrais juste qu'il se préoccupe davantage des gens au lieu d'essayer de remporter tous les débats. »

Mr. Peterson ne répond pas.

Gwendy hausse les épaules. « Qu'est-ce que tu veux que je te dise, papa ? C'est un moldu.

— C'est quoi, un moldu ? » demande-t-il.

Son épouse lui touche le bras. « Dans Harry Potter, chéri.

— Harry comment ? » renvoie-t-il en ouvrant de grands yeux.

Cette fois, elle lui assène une claque sur le bras. « Oh, arrête, gros malin. »

Tous éclatent de rire.

« Vous y avez cru, pendant une minute », conclut-il avec un clin d'œil.

Durant les heures suivantes, Gwendy, détendue, oublie un peu la boîte à boutons. Un bref moment, debout à la fenêtre de la cuisine qui donne sur le jardin, elle voit le grand chêne à la base duquel elle se rappelle avoir naguère caché la boîte, dans un petit creux du tronc épais. Le souvenir disparaît toutefois aussitôt et, quelques secondes plus tard, elle retourne au salon pour regarder *Le Miracle sur la 34e Rue* à la télé et résoudre une grille de mots croisés avec son père.

27

« … a commencé quand les militants anti-indépendantistes ont lancé une attaque sur une foule de civils désarmés. »

Une sincérité grave est plaquée sur le visage du présentateur de la Chaîne 5, alors que le titre FLASH SPÉCIAL : LA CRISE AU TIMOR défile en bas de l'écran. « On rapporte déjà des actes de violence et des effusions de sang dans tout le pays, les pires combats étant centrés sur Dili, la capitale. Les combats ont éclaté après qu'une majorité des électeurs de l'île ont choisi de devenir indépendants, de quitter l'Indonésie. Plus de deux cents victimes civiles sont déjà à déplorer, et on s'attend à ce que ce chiffre augmente. »

Gwendy est assise au pied du lit, vêtue d'une longue chemise de nuit en flanelle, le coffret d'acajou posé sur un oreiller, près d'elle, avec ses rangées jumelles de boutons multicolores qui, à la lumière du téléviseur, évoquent des dents.

Le présentateur promet des nouvelles fraîches du Timor dès qu'elles seront disponibles, puis la Chaîne 5 attaque un flash de publicité.

D'abord, Gwendy ne bouge pas, semble à peine respirer, puis elle se tourne vers la boîte à boutons et déclare d'une étrange voix monocorde : « La curiosité est un vilain défaut. » Du petit doigt, elle tire la manette de droite.

Une étroite tablette de bois sort du coffret. Un dollar d'argent étincelant y est posé. Gwendy s'en empare et, sans le regarder, le pose à côté d'elle sur le lit. La languette se rétracte sans bruit.

« Mais le jeu en vaut la chandelle », récite-t-elle de la même voix étrange, avant de tirer l’autre manette.

La tablette réapparaît, cette fois porteuse d’un petit chocolat en forme de cheval.

Gwendy ramasse la friandise de deux doigts qui ne tremblent pas, la contemple avec émerveillement, puis l’approche de ses narines, ferme les paupières et hume le doux arôme surnaturel. Ses yeux s’ouvrent, paresseux, pour poser sur le cheval un regard de pur désir. Elle humecte ses lèvres, les entrouvre…

… puis court à la salle de bains, des larmes brûlantes dévalant ses joues, et jette le chocolat dans la cuvette des toilettes, avant de tirer la chasse.

28

La première personne que voit Gwendy quand elle arrive à la cafétéria de Castle Rock, le dimanche matin, est le vieux Pilkey, le receveur des postes à la retraite. Hank Pilkey va sur quatre-vingt-dix ans et son œil gauche est en verre depuis un accident de pêche à la mouche. Selon la rumeur, c'est sa seconde épouse, Ruth, qui a causé la blessure après avoir forcé sur la gnôle artisanale, alors qu'ils passaient leur lune de miel en Nouvelle-Écosse. Quand Gwendy était petite, le vieil homme la terrifiait et elle redoutait d'accompagner ses parents au bureau de poste le samedi matin. L'œil de verre luisant ne lui faisait pas peur, il ne la dégoûtait même pas, mais elle craignait d'en arriver à le regarder curieusement, fixement, au point de mettre le receveur mal à l'aise – ou, pire encore, de lui faire honte.

Par chance, des années d'expérience lui ont permis d'apaiser ces craintes : quand elle pousse les portes battantes de la cafétéria – deux affiches AVEZ-VOUS VU CETTE JEUNE FILLE ? sont scotchées sur le verre épais –, quelques minutes avant 10 heures, et que le vieux Pilkey lui lance un sourire édenté avant de sauter de son tabouret devant le long comptoir en formica pour lui ouvrir ses bras à la peau détendue, elle le regarde dans les yeux et lui rend son étreinte avec une affection non feinte.

« Voilà notre héroïne locale », croasse-t-il en l'empoignant aux épaules, de ses doigts osseux, et en la tenant à distance pour bien la regarder.

Gwendy éclate de rire, ce qui la soulage après la longue nuit qu'elle vient de passer. « Comment allez-vous, monsieur Pilkey ?

— Entre bien et moyen, répond le vieil homme en se juchant à nouveau sur son tabouret. Entre bien et moyen.

— Et comment va madame Pilkey ?

— Toujours aussi grincheuse et deux fois plus gentille.

— Une formule qui vous décrit bien tous les deux, dit-elle en lui lançant un clin d'œil. Bon dimanche, monsieur Pilkey.

— À toi aussi, ma jeune amie. Bien des choses à tes parents. »

Gwendy s'approche d'une table libre près de la devanture, non sans saluer d'autres habitants de la ville, dont beaucoup sont habillés pour aller à l'église, et elle s'assied. Comme elle explore la cafétéria du regard, elle estime qu'elle connaît les deux tiers des clients, peut-être plus. Et aussi qu'environ la moitié d'entre eux ont voté pour elle en novembre dernier. Castle Rock est sa ville natale, mais c'est encore – et ce sera probablement toujours – un bastion républicain.

« Il me semblait bien que c'était vous. »

Gwendy lève les yeux, surprise.

« Mon Dieu, Norris, vous m'avez fait peur.

— Pardon, dit le shérif. Toute cette foutue ville est sur les nerfs. » Il désigne le siège inoccupé. « Je peux m'asseoir ?

— Je vous en prie. »

Il joint le geste à la parole en ajustant la gaine de son pistolet sur sa hanche. « J'ai eu votre message. Je comptais vous appeler ce matin, mais je voulais d'abord boire un café. Je me suis couché tard. »

Norris Ridgewick, qui a deux ans de plus que Gwendy, est le shérif du comté de Castle depuis qu'il a remplacé Alan Pangborn fin 1991. Son mètre soixante-cinq à peine dépassé et ses soixante-huit kilos (avec uniforme, chaussures et arme), ne le rendent pas très impressionnant physiquement, mais il compense ce handicap en étant plein de ressource et de bonté. Gwendy a toujours pensé qu'une profonde tristesse l'habitait – sans doute d'avoir perdu son père quand il avait quatorze ans, sa mère dix ans plus tard – et elle l'aime beaucoup.

« Pourquoi tard ? demande-t-elle. Du nouveau pour les disparues ? »

Les yeux du shérif errent dans la cafétéria. Gwendy, suivant son regard, constate que beaucoup d'autres clients ont cessé de manger pour les fixer. « Pas grand-chose, dit-il, baissant la voix. On suit une ou deux pistes pour la petite Tomlinson. Un prof à temps partiel de son école. Un gardien à son

cours de danse. Mais ni l'un ni l'autre ne sont ce que j'appellerais des suspects prometteurs.

— Et la petite Hoffman ? »

Il hausse les épaules puis agite la main pour attirer l'attention d'une serveuse. « C'est encore plus compliqué. On connaît le moment de l'enlèvement à moins de quatorze minutes près, le temps pendant lequel le frère est resté dehors. Durant ces quatorze minutes, quelqu'un a fracassé la vitre de la porte de derrière pour s'introduire dans la maison, arraché Carla Hoffman à sa chambre et disparu sans laisser de traces.

— Sans laisser de traces », répète Gwendy dans un murmure.

Norris acquiesce. « Il n'y a visiblement pas eu lutte. Pas d'empreintes digitales sur la porte ni ailleurs. Il neigeait, ce matin-là, mais les enfants avaient fait une bataille de boules de neige dans le jardin, donc tout était ravagé : aucune chance de repérer des empreintes de pas. Le type a pu venir en voiture, mais aucun voisin n'a rien vu ni entendu.

— Aucune déclaration spontanée ? demande-t-elle. J'ai vu que les Hoffman offraient une récompense.

— Un tas d'appels… mais seulement une poignée méritant qu'on enquête – ce qu'on fait.

— Rien d'autre ? »

Le shérif hausse les épaules. « On s'efforce de trouver un rapport entre les deux filles mais, pour l'instant, sans résultat. Elles n'habitent pas le même quartier, ne fréquentent pas le même lycée, n'ont pas les cheveux de la même couleur, ni la même silhouette, ni les mêmes activités extrascolaires. Rien ne suggère qu'elles aient pu se connaître ou avoir des amis proches en commun. Aucune des deux n'a de petit copain et aucune n'a jamais eu le moindre problème.

— Combien y a-t-il de chances que les deux disparitions ne soient pas liées ?

— Pas beaucoup.

— Et votre instinct, il vous dit quoi ?

— Que j'ai besoin d'un café. » Norris cherche à nouveau la serveuse du regard.

Gwendy lui lance un regard irrité.

« Quoi ? lâche-t-il. Vous croyez à toutes ces conneries d'instinct ?

— Oui », répond-elle.

Il prend une inspiration profonde, la relâche, puis jette un œil dans la rue par la vitrine de la cafétéria avant de regarder à nouveau Gwendy dans les yeux. « Il s'est passé un tas de trucs bizarres à Castle Rock au fil des ans, vous le savez. Le Grand incendie de 91, ce cinglé de Frank Dodd qui a assassiné tous ces gens, le shérif Bannerman et les autres qui ont été tués par le Saint-Bernard enragé… Merde, même les Marches des suicidés. Si vous croyez que c'est un tremblement de terre qui les a démolies, j'ai un pont à vous vendre. »

Gwendy reste impassible, une expression qu'elle maîtrise à la perfection après moins d'un an à Washington.

« J'espère franchement me tromper, continue le shérif avec un long soupir, mais je crois qu'on ne reverra plus jamais ces deux filles. Pas vivantes, en tout cas. »

29

Après le petit déjeuner, Gwendy se rend au Coin des Livres, de l'autre côté de la rue, et achète l'édition du dimanche du *New York Times* ainsi que du *Washington Post.* Grace Featherstone, la propriétaire de la librairie, une femme élégante entre cinquante et soixante ans, la reçoit avec une accolade et plusieurs minutes de doléances colorées relatives au président Hamlin. Gwendy, debout à la caisse, incapable de placer un mot, hoche la tête avec enthousiasme. Quand son interlocutrice reprend enfin son souffle, la jeune femme paie ses journaux ainsi qu'un paquet de pastilles à la menthe. Ressortie, assise dans sa voiture, elle feuillette les quotidiens, cherchant des nouvelles du Timor et, plus important, des *photos* du Timor.

Il y a quelques années, Ryan a été envoyé au Brésil pour couvrir l'invasion – puis la destruction – de plusieurs villages en bord de mer par un seigneur de la drogue local. Il a passé trois semaines dans la jungle avec des guérilleros armés, sans aucune possibilité de donner des nouvelles. Durant cette période, le seul moyen qu'avait Gwendy de le savoir vivant était de chercher son nom accolé aux photos que publiaient les quotidiens et une poignée de sites internet. Depuis, dans les périodes éprouvantes du même type, cette méthode est devenue son filet de sécurité du dernier recours. Voir le nom de Ryan en lettres minuscules près d'un cliché pris par lui suffit à apaiser ses battements de cœur durant un jour ou deux, jusqu'à l'apparition de la photo suivante.

Gwendy épluche les journaux à deux reprises – au point que le bout de ses doigts se retrouve noirci par l'encre, le siège du passager et le tableau de bord envahis par une montagne de feuilles volantes et de prospectus – mais ne trouve aucune photo. Chaque quotidien publie un bref article sur le sujet,

mais enfoui dans les pages intérieures et rabâchant pour l'essentiel de vieilles infos. L'Associated Press vient d'annoncer que des troupes des Nations unies – surtout composées de personnel de la Force de défense australienne – ont été déployées dans le Timor oriental pour rétablir et maintenir la paix. En dehors de cela, on ne sait pas grand-chose.

30

Gwendy consacre presque tout le dimanche après-midi aux achats de Noël avec sa mère. Première étape : le supermarché, où elle achète deux puzzles destinés à son père, tandis que Mrs. Peterson rafle le dernier Walkman Sony sur les étagères afin de l'offrir à Blanche Goff, sa voisine et amie de longue date « pour faire son jogging, le matin, sur la piste du lycée. »

Le téléphone de Gwendy sonne alors qu'elles regagnent le parking : c'est son père qui s'inquiète de savoir comment va sa mère. Elle jette un coup d'œil à l'intéressée, répond que tout va bien et promet de veiller sur elle. Avant qu'elle ne puisse raccrocher, Mrs. Peterson s'empare du téléphone de sa fille et lâche : « Regarde tes matchs de foot et fiche-nous la paix, vieil enquiquineur. » Toutes les deux montent dans le Subaru et jettent leurs sacs sur la banquette arrière en pouffant comme des collégiennes.

En vérité, Gwendy surveille sa mère de près et, pour l'instant, est enchantée de ce qu'elle voit. Mrs. Peterson reste un peu fragile, elle marche sans conteste moins vite qu'avant, mais c'est tout à fait normal après ce qu'elle a traversé. Plus important, au moins pour sa fille, sa gaieté et son sens de l'humour acéré sont de retour, sans parler de son doux sourire – tous éléments qui n'ont fait que de rares apparitions pendant les huit semaines de chimiothérapie.

Après le supermarché, les deux femmes prennent un déjeuner léger à *La Bonne Franquette* puis gagnent le centre commercial de la Route 119. Le complexe, sur deux niveaux, est aussi bruyant et encombré qu'un stade de foot un soir de match – la moitié des adolescents de Castle Rock semblent s'y être donné rendez-vous – mais cela ne les empêche pas de s'amuser.

Elles passent deux heures à cocher les dernières cases sur leurs listes de cadeaux, à manger des cônes de glace en observant les gens sur l'aire de restauration, et à fredonner l'infinie sélection de chants de Noël que diffuse la sono.

Dernière étape de la journée, Gwendy laisse sa mère sur un banc devant *Chez Bart, Articles de Sport*, et entre acheter une tenue de pluie destinée à Ryan pour faire du kayak. C'est le seul cadeau qu'il a demandé avant de partir, et la jeune femme tient à ce qu'il le trouve sous le sapin. Tandis qu'elle fourre le reçu de carte de crédit dans son sac sans regarder devant elle, elle bouscule une autre cliente sur le chemin de la sortie.

« Vraiment désolée, dit-elle, avant de lever les yeux et de voir de qui il s'agit. Oh, mon Dieu, Brigette ! »

La grande femme blonde éclate de rire en ramassant le sac en plastique qu'on vient de lui faire lâcher. « Cette chère Gwendy. Tu n'as pas changé : toujours en train de courir. »

Brigette Desjardin était deux classes au-dessus de Gwendy au lycée de Castle Rock. À l'époque, elles s'entraînaient ensemble à courir en salle et passaient beaucoup de temps l'une chez l'autre.

« On ne s'est pas vues depuis quoi… la parade du 4 juillet ? demande Gwendy en serrant son amie contre elle.

— Tu m'avais bousculée, ce jour-là aussi. »

Gwendy se couvre la bouche d'une main. « Merde, c'est vrai, tu as raison. Je suis confuse. » Elle avait fait lâcher à Brigette un verre de citronnade qui s'était répandue sur sa robe d'été toute neuve. « Je n'étais pas si maladroite que ça, autrefois, mais, depuis quelques années, je crois que je rattrape le temps perdu.

— C'est bon, Gwen, l'absout Brigette en riant. Je connais un moyen de te faire pardonner.

— Dis-moi. »

Elle hausse les sourcils. « Eh bien, tu n'es sans doute pas au courant, mais j'ai été élue présidente de la fédération de parents d'élèves en septembre.

— C'est génial, dit Gwendy avec une admiration sincère. Félicitations.

— Oh, je t’en prie. » Brigette lève les yeux au ciel sans cesser de sourire. « Madame la grande sénatrice…

— Je ne suis pas…

— Quoi qu’il en soit, cette année, je suis chargée des fêtes du Nouvel An – si le temps le permet, on fera ça dehors, dans le parc – et je me demandais… »

Gwendy reste muette. Elle devine ce qui va arriver.

« … si tu ne pourrais pas venir dire quelques mots ? »

Un des principes favoris de sa mère s’infiltre en elle : *Ne choisis pas la solution la plus facile, choisis la bonne.*

« Ce serait seulement pour trois ou quatre minutes, mais je comprendrais que tu ne puisses pas, que tu ne veuilles pas, ou que tu aies déjà des… »

Gwendy pose la main sur l’épaule de sa vieille amie. « Ce sera un plaisir. »

Brigette pousse un couinement aigu et l’entoure de ses bras. « Merci, merci ! Tu n’as pas idée de ce que ça représente pour moi.

— Fais juste attention à ne pas avoir un chocolat chaud à la main quand tu me verras arriver. »

La présidente des parents d’élèves relâche son étreinte en pouffant. « Vendu.

— Je te passe un coup de téléphone la semaine prochaine pour que tu me dises où je dois aller, et à quelle heure, conclut Gwendy.

— Parfait. Encore merci beaucoup. » Brigette commence à s’éloigner puis tourne les talons. « Joyeux Noël à toi et à ta famille.

— Joyeux Noël. Contente de t’avoir vue. »

Gwendy s’engage sur le trottoir noir de monde. À mi-chemin du banc où elle l’a laissée, elle aperçoit Mrs. Peterson et lève la main, comptant l’agiter – mais elle oublie aussitôt cette intention.

Sa mère n’est pas seule.

Une pointe de terreur au cœur, Gwendy commence à fendre la foule en jouant des coudes.

31

« Qui était-ce ? s'écrie Gwendy en scrutant frénétiquement la foule des acheteurs de Noël derrière le banc. À qui est-ce que tu parlais ? »

Mrs. Peterson relève la tête, surprise. « Que… qu'est-ce qui ne va pas ?

— L'homme au chapeau noir à qui tu étais en train de parler… tu le connais ?

— Non. Il dit qu'il rend visite à des amis en ville. Il m'a posé une ou deux questions, et puis il est reparti.

— Quels amis ?

— Je n'ai pas demandé. Qu'est-ce qui se passe, Gwen ? »

La jeune femme, à présent sur la pointe des pieds, scrute toujours la foule. « Quel genre de questions a-t-il posé ?

— Eh bien, attends voir… Il m'a demandé si je me plaisais à Castle Rock. J'ai répondu que j'y ai habité toute ma vie, que c'est chez moi.

— Quoi d'autre ?

— Il voulait que je lui recommande un bon restaurant pour ce soir. Il disait n'avoir pas pris un repas chaud digne de ce nom depuis des semaines et avoir très faim, ce que j'ai trouvé bizarre, vu qu'il était très bien habillé.

— Quoi d'autre.

— C'est tout. Ç'a été très bref.

— À quoi est-ce qu'il ressemblait ? Tu peux le décrire ?

— Il était… » Mrs. Peterson réfléchit un instant. « Grand et mince, à peu près de ton âge. Je crois qu'il avait les yeux bleus. »

Elle se lève et ramasse ses achats sur le banc. « Et maintenant, tu me dis ce qui se passe, ou je commence à m'inquiéter pour toi ? »

Tout en réfléchissant très vite, Gwendy se pare de sa fameuse expression impassible. « Un journaliste me harcèle depuis plusieurs semaines. Il est têtu et pas très sympa. Un instant, j'ai eu peur qu'il m'ait suivie ici depuis Washington.

— Oh, seigneur ! » s'exclame Mrs. Peterson. Sa fille se sent instantanément très mal de lui avoir menti. « Ce monsieur-là avait l'air très gentil, mais on ne peut jamais vraiment savoir, hein ? »

Gwendy hoche vivement la tête. « C'est de plus en plus difficile, c'est sûr. »

32

L'air frais pénètre agréablement ses poumons, et la brûlure dans ses jambes lui donne l'impression de retrouver une vieille copine. Après avoir déposé sa mère, elle n'avait qu'une envie : rentrer à son appartement et se mettre au lit. Son cerveau, toutefois, avait d'autres idées. Surtout après la frayeur qu'elle s'était faite au centre commercial.

Elle descend Pleasant Road qui sinue à flanc de colline, bien éclairée et égayée par des dizaines de mètres de guirlandes clignotantes, jusqu'à rejoindre la Route 117. Là, il fait plus sombre, car seul un lampadaire occasionnel projette des globes de lumière jaune maladive sur le sol, et la jeune femme presse le pas en prenant la direction du vieux pont couvert qui enjambe la Bowie.

Courir est en général pour elle autant un acte de méditation qu'une forme d'exercice. Lors des rares jours où le temps est tellement mauvais qu'elle doit s'entraîner sur le tapis roulant ou le StairMaster de la YMCA, elle écoute souvent de la musique sur son Walkman Sony – en général quelque chose d'entraînant et joyeux comme Britney Spears ou les Backstreet Boys, ce qui lui vaut toujours les moqueries de Ryan – mais, durant ses escapades à l'extérieur, elle préfère la plupart du temps courir en silence. Seule avec ses pensées les plus profondes, les bruits familiers de la ville ou de la campagne, et le claquement de ses chaussures qui frappent l'asphalte en rythme.

Ce soir, elle pense à son mari.

Bien sûr, elle s'inquiète pour lui, craint qu'il ne puisse rentrer pour Noël, mais elle sait que ces inquiétudes-là échappent à son contrôle et sont un peu

égoïstes. Ryan a un travail à accomplir, un travail parfois dangereux mais qu'il adore, et elle encourage cette passion sans condition – comme il encourage la sienne. C'est en partie pour cela qu'ils s'entendent aussi bien. Ils ont beau préférer la simplicité de leur compagnie mutuelle – une promenade en forêt, une partie de rami dans la cuisine, un double-programme en nocturne au drive-in – aux réceptions mondaines en tenue de soirée et aux vernissages à la mode, quand le travail appelle, tous les deux connaissent la musique. Une véritable passion exige presque toujours un sacrifice.

Alors pourquoi une telle angoisse cette fois-ci ? se demande Gwendy comme elle approche du vieux pont. Ce n'est pas comme si c'était leur premier rodéo. Ryan est parti en mission des dizaines de fois depuis qu'ils vivent ensemble.

Un flux régulier de réponses possibles circule en elle tandis qu'elle court : ce sont les fêtes de fin d'année ; sa mère n'est pas tout à fait remise d'une maladie qui a changé sa vie ; la boîte à boutons est de retour dans sa vie et elle n'a aucune idée de ce qu'elle doit en faire.

Illustration

Gwendy médite encore un peu la question puis coche toutes les cases ci-dessus et force encore l'allure, concentrée sur la route.

Le lampadaire fixé à l'extérieur du pont couvert est éteint : il a sûrement servi de cible d'entraînement à un habitant de Castle Rock qui s'ennuyait et possédait une .22 long rifle. L'entrée se dresse à l'image d'une bouche sombre et affamée, mais Gwendy ne ralentit pas : elle plonge au cœur du tunnel d'un noir de jais. L'écho de ses pas rapides résonne autour d'elle et lui rappelle, comme lorsqu'elle était petite, le vieux conte du troll maléfique qui vit sous le pont.

Ce n'est qu'une histoire, se dit-elle en balançant les bras. *Rien ne va jaillir pour t'empoigner. Rien ne va bondir du haut des poutres et…*

Elle n'est plus qu'à quelques mètres de la sortie lorsqu'elle entend un bruit derrière elle, dans le noir : un grattement furtif, comme en produiraient des griffes traînant sur le goudron. Un doigt d'angoisse lui chatouille la colonne vertébrale sur toute sa hauteur. Bien qu'elle ne veuille pas se

retourner, elle ne peut s'en empêcher. Deux yeux rapprochés d'un rouge de braise, qui ne clignent jamais, l'observent du fond de l'obscurité. Gwendy sent ses jambes fléchir mais, par un effort de volonté, les force à poursuivre leur course, tandis que s'échappe d'elle un souffle rapide et saccadé. Quand elle tourne à nouveau la tête, elle a franchi le pont et se retrouve sous les étoiles sur la Route 117.

Sans doute un abruti de raton laveur, c'est tout, pense-t-elle en contournant un nid-de-poule. Tout en inspirant de l'air frais au fond de ses poumons, elle continue de courir, un peu plus vite à présent – et ne regarde pas en arrière.

33

Ayant terminé tous ses achats de Noël et rédigé l’essentiel de sa correspondance professionnelle, Gwendy s’installe le lundi et le mardi avant Noël dans une routine presque scandaleusement paresseuse. Pour elle, du moins.

Le lundi matin, elle fait la grasse matinée (s’étant forcée à ne pas régler le réveil la veille au soir, elle s’éveille presque une heure et demie après ses 6 heures habituelles,), et reste au lit jusqu’à midi, regardant films et émissions d’actualité sur le câble. Après un bain moussant long et voluptueux, elle se prépare un déjeuner léger puis s’étend sur la causeuse, dans la véranda, où elle s’emploie tour à tour à regarder par la baie vitrée en rêvassant et à lire le dernier thriller de Ridley Pearson jusqu’à ce que l’après-midi soit bien avancée. Une fois entamée l’inévitable glissade vers l’horizon du soleil de décembre, elle marque sa page, laisse l’épais livre de poche sur une table basse, et monte se changer, avant d’empoigner ses clefs pour aller dîner chez ses parents.

Mrs. Peterson, après quasiment trois mois à se faire servir dans sa propre maison, est enfin assez robuste pour se remettre à cuisiner. Sous l’œil vigilant de son mari, elle prépare et sert une cassolette fumante de bœuf Stroganoff et une corbeille en forme d’arbre de Noël emplie de petits pains maison. Tout cela est délicieux, et la satisfaction de la cuisinière si évidente, si émouvante, que ses sourires font perler les larmes aux yeux de son époux.

Après dîner, Gwendy et Mr. Peterson l’envoient au salon pendant qu’ils débarrassent et font la vaisselle, puis ils la rejoignent pour regarder *Un Cantique de Noël* à la télé et entamer un nouveau puzzle.

Quelques minutes avant 9 heures, Gwendy souhaite bonne nuit à ses parents et rentre chez elle. Elle envisage d'aller courir mais choisit de s'abstenir et tape la combinaison à trois chiffres du coffre.

La boîte à boutons, au pied du lit, lui tient compagnie tandis qu'elle passe sa chemise de nuit et se brosse les dents. Elle se surprend à lui parler de plus en plus souvent, comme lorsqu'elle était adolescente. La boîte ne répond pas, bien sûr, mais Gwendy est presque sûre qu'elle écoute – et observe. Avant de la ranger pour la nuit, elle s'assoit au bord du lit, la pose sur ses genoux, et tire sur la manette voisine du bouton rouge. La petite tablette apparaît, chargée d'un singe en chocolat. Gwendy en admire les détails ouvragés, puis le porte doucement à ses narines et hume. Ses paupières battent, se ferment… Quand elle les rouvre, elle se lève et marche d'un pas décidé jusqu'à la salle de bains, où elle jette le chocolat dans les toilettes avant de tirer la chasse. Au contraire de la dernière fois, pas de panique, pas de larmes. « Tu vois ? dit-elle en rentrant dans la chambre. C'est moi qui commande. Pas toi. » Puis elle remet la boîte dans le coffre-fort et s'endort.

Le mardi voit plus ou moins une reprise des activités de la veille, et, par moments, Gwendy ne peut s'empêcher de songer à des scènes d'*Un jour sans fin*, le film idiot que Ryan aime tant.

Elle attaque sa journée par un nouveau réveil tardif et une nouvelle séance de paresse au lit dans la matinée, puis elle prend un bain, termine le roman de Pearson après le déjeuner, et dévore les quatre premiers chapitres du nouveau John Grisham.

Quoique pas tellement d'humeur à faire la fête, elle se force à sortir le sapin artificiel et les boîtes de décorations entreposés au-dessus du faux plafond. Elle installe l'arbre au coin du salon et pend la guirlande de l'année dernière sur la porte d'entrée. Quand le crépuscule descend sur Castle Rock, elle monte se changer avant de se rendre chez ses parents pour une autre dose de cuisine maternelle. Lasagnes et salade sont au menu ce soir, et Gwendy en dévore deux parts généreuses. Après manger, comme la veille, son père et elle lavent la vaisselle puis retrouvent Mrs. Peterson au salon. Le film de la soirée est *Noël blanc.* Quand il s'achève, Mr. Peterson choque sa femme et sa fille en retroussant ses jambes de pantalon pour imiter de son mieux Bing Crosby dans l'intégralité du numéro « Sisters ». Mrs. Peterson n'en croit pas ses yeux : elle s'écroule sur le canapé, prise

d’un fou rire qui s’achève en quinte de toux, si bien que son mari file chercher un verre d’eau à la cuisine. Ayant bu une longue gorgée, elle hoquette, lâche un rot monumental, et tous les trois éclatent à nouveau d’un rire délirant. Peu après, la soirée s’achève et Gwendy rentre chez elle avec des flocons de neige qui dansent à la lumière des feux de sa voiture, prenant tout son temps pour traverser la ville. Elle pénètre dans son appartement à 21 h 30 précises, manquant de faire tomber la pile de boîtes Tupperware que lui a données sa mère. Il y reste assez de lasagnes, de bœuf Stroganoff et de cheesecake pour la nourrir jusqu’au Nouvel An. Alors qu’elle s’efforce d’ouvrir le réfrigérateur, son téléphone sonne. Gwendy jette un coup d’œil au comptoir où elle l’a laissé, près de ses clefs, puis rend son attention au réfrigérateur. Elle fait glisser la plus grande boîte sur l’étagère du haut, près de briques de lait et de jus d’orange à moitié vides. Comme elle dégage une seconde étagère, le portable sonne à nouveau, mais elle l’ignore et range l’une après l’autre les deux dernières boîtes. Il sonne pour la troisième fois alors qu’elle referme la porte du réfrigérateur, et elle a soudain l’impression qu’un éclair s’abat des nues pour lui injecter de force un peu de raison.

Gwendy bondit sur le téléphone, faisant tomber ses clefs par terre.

« Allô ? Allô ? »

D’abord elle n’entend rien – puis une explosion de parasites.

« Allô ? répète-t-elle, submergée par la déception. Il y a quelqu’un à…

— Salut, mon bébé… j’étais sur le point de raccrocher. »

Tous ses muscles se détendent, et elle doit s’appuyer contre la table pour ne pas tomber. « Ryan… dit-elle, mais ce n’est qu’un chuchotement.

— Tu es là, Gwen ?

— Je suis là, Ryan. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse d’entendre ta voix. » Des larmes jaillissent, dévalent son visage.

« Écoute, je ne sais pas combien de temps la ligne va tenir. On n’a pas réussi à envoyer nos papiers au magazine ni à aucun quotidien… hier… des incendies partout.

— Tu vas bien, Ryan ? Tu n’es pas en danger ?

— Ça va. Je voulais te dire… je prends soin de moi et fais de mon mieux… rentrer à la maison.

— Tu me manques tellement, dit-elle, incapable de masquer l’émotion dans sa voix.

— Tu me manques aussi, mon bébé… sais pas quand je pourrai rappeler, mais je continuerai d’essayer… pour Noël.

— La ligne est mauvaise. »

Des explosions de parasites saccadées s’emparent de la ligne. Gwendy écarte le téléphone le temps que leur intensité décroisse. Au milieu du vacarme, elle entend la voix faible de son mari : « … t’aime. »

Elle presse à nouveau le portable contre son oreille. « Allô ? Tu es encore là ? Fais attention à toi, Ryan, je t’en prie ! » Elle crie presque, à présent.

La ligne crépite puis devient muette. Gwendy serre l’appareil contre son oreille, écoutant, espérant un mot de plus – n’importe quoi – mais qui ne vient pas.

« Je t’aime encore plus, moi », chuchote-t-elle enfin, avant de raccrocher.

34

Quarante-huit heures de paresse (elle essaie de se dire qu'elle n'a pas vraiment été paresseuse, qu'elle n'a fait que se détendre, décompresser, mais elle n'y croit pas), Gwendy n'en peut tolérer davantage : le mercredi, elle s'éveille à l'aube et va courir.

Il tombe une neige granuleuse, en partie fondue, et les routes brillent de verglas, mais elle avance sans hésiter, le capuchon du sweat-shirt serré étroitement autour du visage. Courir à Castle Rock lui apporte en général un grand réconfort. Elle suit à petites foulées son parcours habituel : descendre Main Street en évitant les trottoirs non dégagés, dépasser le parc, la bibliothèque, le magasin Western Auto, contourner l'hôpital par le chemin le plus long puis partir vers les faubourgs en longeant le siège des Chevaliers de Colomb avant de revenir vers View Drive, l'ancre dans la normalité de son monde, lui donne l'impression d'avoir des racines. Elle a voyagé dans tout le pays pour son travail – d'abord en tant que cadre publicitaire, puis autrice/réalisatrice, et finalement représentante au Congrès – mais il n'y a qu'un seul Castle Rock, Maine. Tout comme l'a répondu sa mère à l'inconnu au chapeau noir, c'est chez elle.

Mais quelque chose, aujourd'hui, lui paraît anormal.

Ce matin, il lui semble être une visiteuse traversant un paysage étranger et inaccueillant. Elle a l'esprit en vrac, distrait, les jambes molles et lourdes.

D'abord, elle attribue cette sensation à la fin abrupte de son coup de téléphone inachevé avec Ryan, la veille au soir. Après avoir raccroché, elle a pleuré d'inquiétude jusqu'à s'endormir.

Quand elle passe devant le bureau du shérif en retraversant la ville, toutefois, elle réalise que la cause est tout autre. Pour la première fois, elle prend la mesure de l'anxiété liée à la tâche difficile qui l'attend dans la matinée.

35

Sa première impression de Caroline Hoffman est celle d’une femme habituée à obtenir ce qu’elle veut.

Quand Gwendy entre au poste de police à 9 h 50 (avec dix minutes d’avance pour la réunion), elle espère que les Hoffman ne soient pas encore arrivés, afin d’avoir le temps de discuter de l’enquête avec le shérif Ridgewick.

Cependant, tous les trois l’attendent déjà dans la salle de conférences. Puisque Sheila Brigham, la réceptionniste de longue date du shérif de Castle Rock, brille par son absence, c’est l’adjoint George Footman qui escorte Gwendy à l’intérieur avant de fermer la porte derrière elle.

Ridgewick est assis à une longue table étroite, près d’une chaise libre. Mr. et Mrs. Hoffman sont installés en face, séparés par une deuxième chaise inoccupée. Ils forment un couple intéressant. Frank Hoffman est un homme de faible stature, portant lunettes, et vêtu d’un costume brun froissé qui a connu de meilleurs jours. Il a des cernes noirs sous les yeux et son nez mince a été brisé plus d’une fois. Caroline Hoffman mesure huit ou dix centimètres de plus que son mari, et elle a les épaules larges, le torse épais : elle pourrait être bûcheronne, cela se voit parfois dans la région. Elle porte un jean et un sweat-shirt Harley Davidson gris aux manches retroussées. Une ancre de marine tatouée orne un de ses avant-bras charnus.

« Désolée de vous avoir fait attendre », déclare Gwendy en s’asseyant près du shérif. Elle pose son sac en cuir devant elle, sur la table, mais l’en retire pour le mettre par terre dès qu’elle se rend compte qu’il dégouline de

neige fondue. De la manche de son pull, elle essuie la petite flaque qu'il a laissée.

« Bonjour, madame la représentante, dit le shérif Ridgewick.

— Est-ce qu'on peut commencer maintenant ? interroge Mrs. Hoffman en le couvant d'un regard furieux.

— Bien sûr. »

Gwendy se penche pour tendre la main à Mr. Hoffman puis à sa femme. « Bonjour, je suis Gwendy Peterson. Navrée de vous rencontrer tous les deux en de pareilles circonstances.

— Bonjour, répond le mari d'une voix étonnamment profonde.

— Qui vous êtes, on est au courant, lâche Mrs. Hoffman en s'essuyant la main sur son pantalon, comme si elle avait touché quelque chose de répugnant. La question, c'est : en quoi allez-vous nous être utile.

— Je ferai tout mon possible pour aider à retrouver votre fille, Mrs. Hoffman, assure Gwendy. Si le shérif Ridgewick a besoin de…

— Elle s'appelle Carla, l'interrompt la grosse femme, dont les yeux s'étrécissent à nouveau. Vous pourriez l'appeler par son nom, c'est bien le moins.

— Bien sûr. Je ferai tout mon possible pour aider à retrouver Carla. Si le shérif a besoin de personnel, je veillerai à ce qu'il l'obtienne. S'il a besoin de matériel ou de véhicules, j'y veillerai aussi. Quoi qu'il faille. »

Mrs. Hoffman se tourne vers Norris Ridgewick. « Ce dont il a besoin, le shérif, c'est de quelqu'un qui lui apprenne à faire son travail correctement.

— Attendez une seconde, Mrs. Hoffman… » se hérisse Gwendy.

Le shérif lui pose la main sur l'avant-bras pour l'interrompre, avant de s'adresser au couple éploré. « Je sais que vous avez besoin de réponses. Je sais que les progrès de l'enquête ne vous satisfont pas.

— Progrès… raille Mrs. Hoffman.

— Mais je vous assure que mes hommes et moi travaillons vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur le moindre indice. Nul ne prendra de repos avant qu'on ne sache ce qui est arrivé à votre fille.

— On est inquiets, c'est tout, intervient Mr. Hoffman. On est tous les deux malades d'inquiétude.

— Je le comprends, assure Ridgewick. Tout le monde le comprend.

— D'après Jenny Tucker, du salon de coiffure, vos gars ont visité la ferme Henderson hier, reprend Mrs. Hoffman. Vous voulez bien me dire pourquoi ? »

Le shérif lâche un soupir en secouant la tête. « Jenny Tucker est la pire commère de la ville, vous le savez très bien.

— Ce n'est pas pour ça que ce qu'elle dit est faux.

— Pas forcément. Mais en l'occurrence ça l'est. Si je ne m'abuse, personne n'est allé chez Henderson.

— Pourquoi ? insiste son interlocutrice. À ce que je sais, il a fait un séjour à Shawshank quand il était plus jeune.

— Bon sang, Mrs. Hoffman, la moitié des ouvriers du comté de Castle sont des gens rudes qui ont fait de la prison à un moment ou un autre. On ne peut pas fouiller chez tout le monde.

— Dites-nous ça, repartit-elle en inclinant la tête de côté, ce qui lui donne l'air d'un coq en colère. Et faites-nous une réponse directe pour une fois. Qu'est-ce que vous savez ? Après toute une semaine à tourner en rond, qu'est-ce que vous savez ? »

Ridgewick lâche un profond soupir. « On a déjà parlé de ça. Je ne peux rien vous dire de plus. Afin de protéger l'intégrité de l'enquête… »

Le poing massif de Mrs. Hoffman fait sursauter tout le monde en s'abattant sur la table. « C'est des conneries !

— Caroline, dit Mr. Hoffman, on devrait peut-être… »

Mrs. Hoffman se tourne vers son mari, les yeux brûlants. Les grosses veines de sa gorge semblent prêtes à exploser. « Ils ne savent rien du tout, Frank. C'est ce que je te disais. Ils ne savent rien de rien, nom de Dieu. »

Gwendy a écouté tout cela avec un intérêt détaché, comme assise au premier rang du public dans le studio où on enregistre un talk-show – mais quelque chose se réveille alors en elle. Levant la main dans l'intention d'orienter la discussion, elle lance : « Et si on prenait tous une minute pour revoir ça depuis le début ? »

Mrs. Hoffman la foudroie du regard et se lève brutalement, renversant sa chaise. « Et si vous conserviez vos fadaises pour ceux qui ont été assez cons pour vous élire, hein ? » Elle éloigne la chaise d'un coup de pied ; de la

salive jaillit aux coins de sa bouche. « Vous arrivez avec vos beaux habits, vos bottes à cinq cents dollars, et vous croyez nous impressionner comme si on était des demeurés ! » Ouvrant la porte à la volée, elle sort d'un pas furieux.

Gwendy la regarde partir bouche bée. « Je ne voulais pas… J'essayais juste de… »

Mr. Hoffman se lève à son tour. « Madame la représentante, shérif, je vous demande d'excuser ma femme. Elle est bouleversée.

— Pas de problème, répond Ridgewick en l'escortant jusqu'à la porte. Nous comprenons.

— Je vous présente mes excuses si ce que j'ai dit a aggravé le problème, dit Gwendy.

— Il ne peut pas tellement s'aggraver, le problème, soupire Mr. Hoffman en secouant la tête, avant de fixer Gwendy. « Vous avez des enfants, madame la représentante ? »

Elle tente d'avaler la boule gonflée dans sa gorge. « Non. »

Il baisse les yeux, hoche la tête, mais n'ajoute rien. Se contente de sortir en traînant les pieds.

Norris Ridgewick attend qu'il ait disparu pour se retourner vers Gwendy. « Ça s'est bien passé. »

Elle explore la salle de conférences du regard, ne sachant trop que faire. Tout s'est déroulé si vite qu'elle a la tête qui tourne. « Je les ai achetées au supermarché, ces bottes », lâche-t-elle enfin.

36

Gwendy traîne à l'appartement tout le reste de l'après-midi, regardant les infos sur le câble en buvant trop de café. Quand elle a quitté le bureau du shérif, quelques heures plus tôt, elle se sentait à parts égales déprimée et incompétente, comme si elle avait déçu toutes les personnes présentes. De toute évidence, ce sont ses paroles qui ont attisé la colère de Mrs. Hoffman, alors que le shérif gérait très bien le couple avant qu'elle n'ouvre sa grande bouche. Et ce commentaire sarcastique à propos de ses vêtements et de ses bottes… ça l'a ennuyée. Ça n'aurait pas dû, elle le sait, mais ça l'a ennuyée. Depuis son retour à Castle Rock, après toutes ces années d'absence, elle s'est habituée à entendre de temps à autre une remarque désobligeante. C'est inhérent à la fonction. Alors pourquoi s'est-elle laissé affecter ainsi.

« Eh bien, ne reste pas plantée là, lance-t-elle à la boîte à boutons. Trouve la solution et appelle-moi quand tu l'auras. »

Le coffret d'acajou l'ignore. Posé sur la table basse, près d'une tasse de café à moitié vide et d'un programme télé périmé, il répond par un silence obstiné. Gwendy s'empare de la télécommande et monte le volume de la télévision.

Le président Hamlin se tient sur la pelouse de la Maison Blanche, les bras croisés en une attitude de défi, et l'hélicoptère Marine One ronfle en fond sonore. « … et, s'ils continuent de proférer des menaces contre les États-Unis d'Amérique, déclare-t-il en adressant à la caméra son plus beau regard de dur à cuire, nous n'aurons d'autre choix que de combattre la force par la force. Notre grand pays ne reculera pas. »

Gwendy l'observe avec incrédulité. « Oh, merde, il se croit dans un film. »

Son téléphone sonne. Il est trop tôt pour que ce soit de nouveau Ryan, mais elle plonge néanmoins en travers du canapé pour s'en emparer. « Allô ?

— Salut, Gwen. C'est papa.

— Je pensais justement à vous deux, dit-elle en coupant le son de la télévision. Vous voulez que j'apporte quelque chose pour le dîner ? »

Mr. Peterson marque une légère pause avant de répondre : « C'est pour ça que j'appelle. Ça t'ennuierait beaucoup si on annulait, ce soir ?

— Non, bien sûr, dit-elle en se redressant. Tout va bien ?

— Oui, très bien. C'est juste que maman est un peu fatiguée après son rendez-vous chez le docteur cet après-midi. Et moi aussi, à dire vrai.

— Vous voulez que j'aille chercher des plats à emporter chez Pazzano et que je vous les dépose ? Ça me ferait plaisir.

— C'est gentil mais, non, on a tout ce qu'il faut. Je vais réchauffer des lasagnes et on ira se coucher tôt.

— D'accord, mais appelle-moi si vous changez d'avis. Et plein de bises à maman.

— Ce sera fait, ma chérie. Merci d'être une si bonne fille.

— Bonne nuit, papa. »

Gwendy raccroche et regarde le sapin de Noël dressé dans un angle. Une des guirlandes s'est éteinte. « Ouais, une bonne fille, vraiment… j'avais même oublié qu'elle voyait son médecin aujourd'hui. » Elle se lève, fait deux pas puis s'arrête. Soudain, elle a envie de pleurer, et pas de renifler deux ou trois fois, non : elle voudrait se laisser tomber à genoux, enfouir son visage dans ses mains et sangloter jusqu'à perdre connaissance.

Quelque chose se serre dans sa poitrine. Gwendy se laisse à nouveau tomber sur le canapé. *C'est pitoyable,* songe-t-elle en s'essuyant les yeux de ses mains ouvertes. *Tout à fait pitoyable. Peut-être qu'un bain chaud et un verre de vin…*

Puis elle regarde la boîte à boutons.

37

Gwendy ne se rappelle pas quand elle est allée courir à deux reprises le même jour pour la dernière fois. Si elle devait hasarder une réponse, elle dirait que c'était l'été de ses douze ans, celui où Frankie Stone s'était mis à l'appeler Bibendum et où elle avait enfin décidé de perdre du poids. Elle était allée partout en courant, cet été-là : à l'épicerie du coin, acheter des œufs et du pain pour sa mère ; chez Olive, écouter des disques et éplucher le dernier numéro du magazine *Teen* ; et bien sûr tous les matins (même le dimanche), au parc de Castle View par les Marches des suicidés. À la rentrée des classes, en septembre, elle avait perdu presque sept kilos de graisse, et la boîte à boutons était cachée au fond du placard de sa chambre. Sa vie avait changé à jamais.

Ce soir, tandis qu'elle suit à bonne allure la ligne blanche centrale de la Route 117, elle apprécie de sentir son cœur cogner dans sa poitrine. Voilà plusieurs heures que la neige a cessé de tomber, et, bien qu'il soit tard, les chasse-neiges s'emploient à débarrasser les rues transversales. Les artères principales sont curieusement désertes et silencieuses. Au bas de la colline, la jeune femme dépasse un groupe d'hommes portant des casques et des vestes orange marquées TPCR : *Travaux publics de Castle Rock.* L'un d'eux lâche la pelle qu'il manie pour l'applaudir avec enthousiasme. Elle lui sourit, le pouce levé, et continue de courir.

Le petit chocolat délivré par la boîte était en forme de hibou. Gwendy, fascinée, en a contemplé les traits d'une étonnante précision – les lignes brisées des deux ailes, la pointe du bec, les flaques d'ombre noire formant les yeux – avant de le fourrer dans sa bouche et de le laisser fondre sur sa langue.

Elle a connu un instant de satisfaction absolue – de quoi, elle l'ignorait, peut-être de tout – puis un flux stupéfiant de clarté et d'énergie s'est répandu en elle. D'un seul coup, son envie de pleurer l'a quittée et tout son corps lui a paru plus léger, sa vue plus claire, les couleurs de l'appartement plus vives, plus chaudes. Était-ce ainsi lorsqu'elle était adolescente ? Elle ne se le rappelait pas. Elle savait seulement que des ailes venaient de lui pousser et qu'elle pouvait s'envoler pour la lune. Aussitôt, elle a enfilé sa tenue de gym, ses chaussures de course, et elle est sortie.

Non, pas aussitôt, se rappelle-t-elle alors qu'elle dépasse la station Sunoco en direction de Main Street et du centre-ville.

D'abord, il s'est produit autre chose.

Au milieu de toutes ces bonnes sensations, de toutes ces *merveilleuses* sensations, elle s'est surprise à fixer le bouton rouge, du côté gauche de la boîte, puis à tendre lentement le doigt, à le toucher, à en caresser la surface vitreuse, tandis que l'idée de l'enfoncer pour effacer le président Richard Hamlin de la face de la Terre s'insinuait dans son cerveau à l'instar d'une bribe de rêve oublié, juste avant l'éveil.

Holà, ma fille, a chuchoté une petite voix dans sa tête. *Fais gaffe à tes rêves éveillés, parce que la boîte t'entend réfléchir. N'en doute pas, pas une seconde.*

Alors, et alors seulement, elle a prudemment ramené le doigt, et elle est montée enfiler ses vêtements de sport.

38

À l'aube du lendemain, claire et froide, la brise énergique qui souffle de l'est agite la cime des arbres et forme de gros tas de neige contre les pneus des voitures stationnées et les murs des bâtiments. Le tapis blanc givré, sous la lueur crue du soleil matinal, est presque trop brillant pour qu'on le regarde à l'œil nu.

Gwendy s'arrête au bord de l'étroite route de campagne et ôte ses lunettes noires. Une demi-douzaine de voitures des services du shérif sont garées devant le sien en une ligne irrégulière. Entre deux d'entre elles, plusieurs policiers en uniforme gardent la tête baissée, absorbés dans leur conversation. Un pré de huit ou dix hectares, bordé par une forêt profonde, s'étend sur la droite de la route. Des arbres au tronc épais poussent sur la gauche, barrant le passage aux rayons du soleil, si bien que la température tombe là d'au moins cinq degrés.

Le shérif Ridgewick, ayant reconnu le véhicule de Gwendy, s'écarte de ses compagnons. Comme il vient vers elle, elle descend de voiture et le rejoint à mi-chemin.

« Merci d'être venue si vite, dit-il. J'ai pensé que vous aimeriez être là.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle en remontant la fermeture de son épais blouson. Vous avez retrouvé les filles ?

— Non. » Il se tourne vers le pré. « Pas encore. Mais on a trouvé le sweat-shirt que portait Carla Hoffman le soir où elle a disparu. »

La jeune femme regarde autour d'elle. « Si loin de la ville ? »

Ridgewick hoche la tête et désigne l'angle nord-est du pré. Suivant son doigt, plissant les yeux, Gwendy distingue deux silhouettes noires à peine visibles devant les arbres. « Un de mes hommes l'a repéré ce matin. Il y avait tellement de vent que le sweat était ballotté à travers le champ. C'est ce qui a attiré son attention. Ça et la couleur.

— La couleur ?

— Le frère aîné de Carla nous a dit qu'elle portait un sweat-shirt Nike rose le soir de son enlèvement. Le policier s'est arrêté quand il a vu une tache rose tourbillonner dans le pré. Au début, il a cru à un sac en plastique. Quand le vent souffle fort, comme aujourd'hui, les arbres se changent en une espèce de soufflerie à travers laquelle passent un tas de saloperies. Des boîtes de conserve vides, des emballages de fast-food, des sacs en plastique ou en papier, tout ce que vous voulez.

— Votre agent mérite une prime pour avoir vérifié.

— Il connaît son boulot, répond le shérif en fixant Gwendy. « Tous mes agents et toutes mes agentes le connaissent.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Le service scientifique est en train d'examiner le sweat-shirt. Footman, mon adjoint, convoque du personnel d'appoint pour mener des recherches dans le coin. Si vous voulez nous aider, vous êtes la bienvenue. Pour peu qu'on le lui permette, la moitié de la ville se porterait sans doute volontaire. »

Gwendy hoche la tête. « Je suis partante. J'ai un chapeau et des gants dans la voiture.

— Sacrée veille de réveillon. » Il pousse un profond soupir. « Bref, il va nous falloir encore une heure pour démarrer. Vous devriez remonter en voiture et mettre le chauffage. » Il désigne les autres policiers. « On a du café et des beignets dans une des bagnoles si vous voulez. »

Gwendy ne relève pas la proposition. Elle scrute le pré enneigé, les sourcils froncés. « Shérif… si votre adjoint a vu le sweat rouler sur la neige, et qu'elle a cessé de tomber hier après-midi, ça veut dire que le vêtement a été laissé là dans les… (elle calcule) seize dernières heures, à peu près.

— Peut-être, répond Ridgewick, à moins qu'il ne soit resté coincé quelque part à couvert et que le vent l'ait délogé après les chutes de neige.

— Oh, fait Gwendy, je n'avais pas pensé à ça.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une maison à moins de cinq kilomètres, et que cette route est surtout empruntée par les chasseurs. Soit on a trouvé le sweat-shirt par accident, soit quelqu'un voulait qu'on le trouve. » Il jette un nouveau coup d'œil aux hommes réunis entre les voitures, puis se retourne vers Gwendy. « Je parie pour la deuxième solution. »

39

Le shérif Ridgewick a raison sur un point : la moitié de Castle Rock se présente pour participer aux recherches. C'est en tout cas ce qu'il semble à Gwendy quand elle prend sa place dans la longue file incurvée, avec des femmes pour la plupart en manteau d'hiver coloré et en bottes, et des hommes revêtus de l'uniforme automnal du mâle adulte en Nouvelle-Angleterre : la tenue de camouflage. Comme ils se déploient sur toute la largeur du pré, Gwendy voit autour d'elle de vieilles personnes auprès de jeunes couples, des jeunes couples auprès d'étudiants et de lycéens. Même compte tenu des circonstances épouvantables, cette vue lui inspire un bref sourire : malgré sa sombre histoire et ses particularités, Castle Rock est une ville où existe encore la solidarité.

Les instructions du shérif sont simples : marcher lentement, côte à côte, en laissant moins de deux mètres entre ses voisins et soi ; si on trouve quelque chose, n'importe quoi, ne pas y toucher, ne pas même trop s'en approcher, et appeler un des policiers qui accourra.

Gwendy, observant le terrain enneigé devant elle, se contraint à de petits pas, malgré la température glaciale qui la pousse à forcer l'allure. Ses joues la brûlent et ses yeux s'emplissent de larmes sous l'effet des rafales de vent incessantes. Pour la première fois ce matin, ses pensées dérivent vers la boîte à boutons. Elle sait que manger ce chocolat a été une erreur, un moment de faiblesse, et elle est déterminée à ce que cela ne se reproduise pas. Oui, hier soir, cela l'a réconfortée – plus que cela, si elle doit être tout à fait honnête. Et, ce matin, quand elle s'est regardée dans le miroir de la salle de bains – se sentant plus reposée et l'âme plus pure que depuis des mois –, quand elle a constaté la disparition des cernes noirs épanouis sous ses yeux

durant les dernières semaines, manger des chocolats magiques ne lui a soudain pas paru si mauvais, finalement.

Puis elle s'est rappelé son doigt effleurant la surface lisse du bouton rouge, la petite voix qui chuchotait dans sa tête – *Fais gaffe à tes rêves éveillés, parce que la boîte t'entend réfléchir –,* et elle a frissonné, tout en faisant de son mieux pour repousser ce souvenir loin, très loin.

« Ma petite Gwendy, dit une voix qui la tire en sursaut de ses pensées. Comment va ta mère ? »

Gwendy, tendant le cou, regarde d'abord à droite puis à gauche, où elle voit une femme d'un certain âge, quelques places plus loin le long de la file, agiter une main gantée.

« Mrs. Verrill ! Je ne vous avais pas vue ! »

La femme lui rend son sourire. « Aucune importance, ma chérie. On a toujours du mal à reconnaître les gens quand ils sont emmitouflés comme ça.

— Maman va beaucoup mieux, merci de vous en inquiéter. Elle a réintégré la cuisine, et elle ne va pas tarder à chasser mon père dehors à coups de pied pour avoir un peu la paix. »

Mrs. Verrill porte la main à sa bouche, retenant un petit rire. « Eh bien, passe-lui le bonjour, et dis-lui que j'aimerais bien venir la voir un de ces jours.

— Je n'y manquerai pas, Mrs. Verrill. Je suis sûre qu'elle sera enchantée de vous voir.

— Merci, ma petite chérie. »

Gwendy, souriante, rend son attention au champ de neige immaculé qui s'étend devant elle. Encore cinquante ou soixante mètres avant d'atteindre le sous-bois. *Et ensuite ?* se demande-t-elle. *On rebrousse chemin ou on continue ?* Elle a dû manquer ces instructions-là quand le shérif Ridgewick…

Ayant l'impression que son voisin de droite la fixe, Gwendy jette un coup d'œil dans sa direction. Elle ne se trompe pas : des yeux bruns l'étudient avec soin. Ceux d'un homme jeune, pas beaucoup plus de vingt ans, vêtu trop légèrement d'une chemise de flanelle sortie du pantalon et coiffé d'une

casquette de base-ball des Buffalo Bills. Soudain, avec un large sourire, il regarde derrière elle. « Je te disais bien que c'était elle, papa.

— Pardon ? » fait-elle, déroutée.

Une voix posée s'élève à sa gauche. « J'aurais pourtant juré qu'elle était trop jeune pour être gouverneure… ou sénatrice. »

Gwendy regarde les deux hommes tour à tour. « Je… je ne suis ni l'une ni l'autre. »

Le plus vieux gratte son menton mal rasé. « Vous êtes quoi, alors ?

— Je suis…

— Elle est représentante au Congrès, intervient le plus jeune, l'air gêné. Je te l'ai déjà dit.

— Je crois que vous m'avez perdue, tous les deux, avoue Gwendy, exaspérée. On se connaît ?

— Non, madame. Je m'appelle Lucas Browne, et lui, c'est mon père.

— Charlie, précise l'autre en s'inclinant légèrement, la main sur le cœur. À Castle Rock depuis trois générations.

— Attendez une seconde. Du coup, vous vous appelez… Charlie Browne ? »

Il s'incline à nouveau. « À votre service. »

Son fils pousse une petite plainte et s'empourpre un peu plus.

Ils sont charmants, en fait, songe Gwendy.

« Bref, je vous ai vue pendant que le shérif causait, reprend Lucas. J'ai filé un coup de coude à papa, et je lui ai dit qui vous étiez. » Il lève le menton pour regarder son père. « Mais il ne m'a pas cru.

— C'est vrai, je l'admets, dit Charlie, les mains levées. Je pensais qu'il fallait être beaucoup plus âgé pour travailler dans les hautes sphères du gouvernement, comme ça.

— Eh bien, je prends ça pour un compliment. Merci », répond Gwendy avec un grand sourire.

Radieux, il bombe le torse. « Mon gamin, là, c'est le malin de la famille. Deux ans d'études à Buffalo… avant d'avoir des petits ennuis. Mais il y retournera un de ces jours et il finira ce qu'il a commencé. Pas vrai, fiston. »

Lucas, qui a soudain visiblement envie d'être ailleurs, n'importe où, hoche la tête. « Ouais, m'sieur. Un de ces jours.

— Eh bien, ravie d'avoir fait votre connaissance, dit Gwendy, soucieuse de conclure la conversation. Il est toujours agréable de…

— Qu'est-ce que c'est que ça ? » lance Lucas en désignant une petite forme noire émergeant du sous-bois devant eux. Un murmure de voix haussées parcourt la file des volontaires. Des bras, çà et là, se tendent. Quelqu'un, à l'extrême gauche de la file, court après l'objet, glisse et s'effondre de tout son long dans la neige. On entend quelques acclamations sarcastiques.

Gwendy pense tout d'abord à un sac en plastique comme celui dont parlait le shérif tout à l'heure. C'est de la bonne taille, de la bonne forme, et c'est entraîné par les courants d'air, vers le haut, vers le bas, cela tourbillonne en décrivant de petits cercles serrés, cela tournoie follement à terre puis s'envole à nouveau.

Soudain, au beau milieu du pré, inexplicablement, l'objet change de direction en plein vol. Prenant un virage serré à droite, il file droit vers Gwendy

… et elle revoit un après-midi d'avril venteux à la luminosité dorée, naguère passée en compagnie d'un garçon qu'elle aimait, à faire voler des cerfs-volants, à lui tenir la main, à croire que leur bonheur durerait toujours et…

à cet instant, elle se rend compte que c'est un chapeau qui vole vers elle au vent violent – un joli petit chapeau noir.

La forme sombre oblique soudain à gauche, s'éloignant à une vitesse terrifiante et, durant un instant d'espoir, Gwendy croit qu'elle s'est trompée, que c'est bien un sac en plastique, finalement – mais le vent se lève alors à nouveau et l'objet change encore de direction, se rapproche, zigzague, effectue des sauts périlleux au-dessus du sol gelé pour atterrir à ses pieds…

… moment auquel Lucas Browne bondit et marche dessus, mettant un terme abrupt à l'odyssée.

« Non mais regardez-moi ça », s'exclame Charlie Browne, les yeux aussi gros que des dollars d'argent de 1891. Il se penche, la main déjà tendue.

« Arrêtez ! crie Gwendy. N'y touchez pas ! »

Il s’interrompt, les yeux levés vers elle. « Pourquoi ?

— Ça…. ça peut être une pièce à conviction.

— Oh, exact », reconnaît-il en se redressant et en se collant une bonne gifle sur le côté de la tête.

Un petit groupe s’est assemblé autour d’eux.

« Qu’est-ce que c’est ?

— Est-ce que c’est ce que je crois ?

— Vous avez vu bouger ce machin-là ? On l’aurait dit télécommandé. »

L’adjoint Footman se fraie un passage à travers les curieux. « Qu’est-ce que vous avez attrapé ?

— Vraiment désolé, monsieur, dit Lucas en soulevant sa botte. C’est le seul moyen que j’ai trouvé de l’arrêter. »

Sans répondre, le policier met un genou en terre dans la neige et examine soigneusement l’objet.

Ce n’est pas un sac en plastique, bien sûr.

C’est un chapeau – un joli petit chapeau noir.

La couleur passée au fil des années, le bord usé et déchiré, le dôme écrasé, percé en son sommet d’une fente irrégulière de huit centimètres de long.

« Ce truc-là est ici depuis une éternité, décrète l’adjoint en se redressant. Il ne nous servira à rien. » Il s’éloigne et la foule commence à se dissiper.

Gwendy ne bouge pas. Elle contemple le chapeau noir en se mordant les lèvres, quasi hypnotisée, sans se rendre compte que Charlie Browne et son fils l’observent. *Est-ce que Farris essaie de m’envoyer un message ? Ou bien est-ce qu’il joue avec moi ? Il rattrape le temps perdu ?*

Quand elle se penche pour mieux regarder le couvre-chef sale, une rafale de vent l’écarte d’elle et l’envoie tourbillonner en direction de la route. Il monte, monte, puis retombe, roule sur plusieurs mètres tel un Frisbee d’enfant, avant de s’envoler à nouveau.

Gwendy, debout au milieu du pré enneigé, les yeux levés vers le ciel, regarde le chapeau noir disparaître entre les arbres de l’autre côté de la route. Quand elle se retourne, la longue chaîne humaine s’est remise en marche sans elle.


Illustration

40

Le cimetière Homeland, le plus grand et le plus joli des trois cimetières de Castle Rock, est fermé par un grand portail en fer forgé muni d'une serrure, dont on ne se sert que deux fois l'an : le soir de la remise des diplômes au lycée et à Halloween. Le shérif George Bannerman y est enterré, de même que Reginald « Pop » Merril, un des habitants de la ville les plus tristement célèbres.

Quand Gwendy franchit en voiture le portail ouvragé, alors que descend le crépuscule, elle ne saurait dire si le cimetière, avec ses coteaux, ses monuments de pierre et ses ombres longues, lui paraît tranquille ou menaçant. Peut-être les deux, songe-t-elle en se garant au bord de l'allée principale avant de descendre du véhicule. Peut-être les deux.

Sachant où elle va, elle avance tout droit dans une neige qui lui monte jusqu'aux genoux, jusqu'à un éparpillement de pierres tombales, en haut d'une pente escarpée que borde un bouquet de pins. La terre nue apparaît là où les branches épaisses ont empêché la neige de s'accumuler. Les cimes se balancent au gré du vent glacé, se chuchotant des secrets.

Gwendy s'arrête devant une petite pierre tombale de la dernière rangée. Les arbres denses bloquent la lumière du jour moribonde, plongent la terre dans l'ombre, mais la jeune femme connaît par cœur l'inscription gravée là :

OLIVE GRACE KEPNES

1962-1979

Notre Ange d'Amour

Gwendy met un genou en terre – il n’y a qu’une dizaine de centimètres de neige à cet endroit – et suit les caractères du bout de ses doigts nus. Comme toujours, elle se dit que quiconque s’est chargé de l’inscription a fait un boulot assez merdique. Quelles étaient les dates de naissance et de décès exactes d’Olive ? Se rappeler ces jours-là était important, ils auraient dû figurer sur la pierre. Par ailleurs, en quoi « Notre ange d’amour » décrit-il la véritable Olive Kepnes ? En rien. Cela ne dit rien du tout qui permette de garder son souvenir vivant. Pourquoi cela ne mentionne-t-il pas qu’Olive avait un rire communicatif et qu’elle était la plus grande spécialiste mondiale de Peter Frampton ? Ni qu’elle s’y connaissait en bonbons de toutes sortes ainsi qu’en mauvais films d’horreur, ceux que la télé diffuse en fin de soirée ? Ni qu’elle voulait devenir vétérinaire ?

Gwendy s’agenouille dans la neige – les pieds engourdis malgré ses bottes étanches, en raison des heures de recherches inutiles en début d’après-midi – et prolonge sa visite à sa vieille amie jusqu’à ce que toutes les flaques d’ombre se rejoignent et n’en forment plus qu’une seule. Ensuite, elle dit au revoir et, dans le noir, regagne lentement sa voiture.

41

Gwendy verrouille ses portières et commence à suivre le trottoir en direction de son immeuble. Elle en est à mi-chemin quand résonnent des pas dans son dos.

La jeune femme regarde par-dessus son épaule, explorant des yeux tout le parking. D'abord, bien qu'elle continue d'entendre les pas précipités, elle ne voit personne. Puis elle le repère : un homme qui se dirige vers elle – et qui disparaît dans l'ombre entre les lampadaires. Trente mètres peut-être les séparent, et il marche vite.

Gwendy court à l'entrée de l'immeuble, tape son code de ses doigts tremblants et tente d'ouvrir la porte – qui ne fait pas mine de bouger.

Elle se retourne à nouveau, désormais affolée. L'homme s'est rapproché. Peut-être quinze mètres. Elle ne peut en être sûre à cent pour cent dans l'obscurité, mais il lui semble porter une cagoule qui dissimule son visage. Exactement comme dans son rêve.

Gwendy tape à nouveau le code, en se concentrant sur chaque touche. Un bourdonnement. Elle pousse la porte, la franchit et la claque derrière elle, avant de monter l'escalier en courant jusqu'au premier étage. Tandis qu'elle cherche ses clefs devant son appartement, elle entend quelqu'un secouer la porte du rez-de-chaussée, chercher à entrer.

Réussissant enfin à faire jouer sa serrure, elle se précipite à l'intérieur, met le verrou et court à la fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors.

Le parking est désert. L'homme n'est pas en vue.

42

« Bonjour, Sheila, lance Gwendy, un peu trop enthousiaste pour l'heure matinale. Je viens voir le shérif Ridgewick. »

Une femme à la maigreur d'épouvantail, aux cheveux rouge vif et aux lunettes assorties lève les yeux du magazine qu'elle est en train de lire. « Bonjour, Gwendy. Désolée de vous avoir ratée l'autre jour. J'ai entendu dire qu'il y avait eu des étincelles. »

Sheila Brigham, dans sa cabine vitrée, gère depuis presque vingt-cinq ans le standard téléphonique du bureau du shérif à Castle Rock. Elle est aussi chargée de recevoir les visiteurs et de faire du café. Sheila a commencé à travailler ici dès sa sortie du *community college*[1], au temps des pantalons à pattes d'éléphant, quand c'était George Bannerman qui patrouillait à Castle Rock. Elle s'est mariée et a élevé ses enfants ici, elle a pris grand soin d'Alan Pangborn durant sa décennie de service, et, au contraire de la plupart des gens, ne s'est pas laissé chasser par l'incendie de 91 – alors qu'elle a passé presque trois semaines à l'hôpital après la catastrophe.

« J'ai peur de n'avoir pas inspiré beaucoup de confiance en nos élus », avoue Gwendy.

Sheila chasse l'argument d'un geste. « Ne vous en faites donc pas pour ça. Carol Hoffman est méchante comme un frelon même dans ses bons jours – et elle n'en a pas beaucoup.

— Je me sens quand même très mal. La pauvre femme. »

La standardiste émet un grognement. « Si vous voulez plaindre quelqu'un, plaignez son mari.

— Ça, ça ne se discute pas. »

Elle reprend son magazine. « Vous pouvez passer derrière, il vous attend.

— Merci. Joyeux Noël. »

Avec un autre grognement, Sheila reporte son attention sur sa lecture.

La porte du bureau du shérif est ouverte, aussi Gwendy entre-t-elle directement. Assis à sa table de travail, Ridgewick est au téléphone. Il lève un doigt, articule sans bruit « une minute », et fait signe à sa visiteuse de s'asseoir. « Je comprends tout à fait, Jayn mais on n'a pas le temps : j'en ai besoin pour hier. » Son visage s'assombrit. « Je m'en fous. Démerde-toi. »

Il raccroche et regarde Gwendy. « Désolé.

— Pas de souci, dit-elle. Bon, c'est quoi, tous ces secrets ? Pourquoi n'avez-vous pas pu me dire ça au téléphone ? »

Le shérif secoue la tête. « Je n'aime pas votre portable. La dernière chose dont on a besoin en ce moment, c'est d'une fuite.

— Vous êtes aussi parano que mon père. Il panique à fond. D'après lui, toute la technologie mondiale va s'effondrer quand l'horloge sonnera minuit la semaine prochaine.

— Vous en parlerez à Tommy Perkins. Il dit qu'il capte une demi-douzaine de conversations de téléphones portables par jour sur sa radio à ondes courtes. »

Gwendy éclate de rire. « Tom Perkins est un vieux dégoûtant sénile. Vous croyez vraiment ce qu'il raconte. »

Le shérif hausse les épaules. « Sans cela, comment aurait-il su que Shelly Piper était enceinte avant tout le reste de la ville ?

— Il a dû s'en occuper lui-même, ce vieux pervers. »

La mâchoire du shérif s'affaisse, tandis que sa bouche forme un O parfait. « Gwendy Peterson…

— Oh, ça va, dit-elle en agitant la main. Et arrêtez de traîner des pieds, Norris. Les nouvelles sont si mauvaises que ça ? »

Le sourire du shérif disparaît. « J'en ai peur, oui.

— Dites-moi. »

Il se lève et va fermer la porte. De retour à sa table de travail, il ouvre un tiroir et en sort une grande enveloppe, qu'il tend à Gwendy. « Jetez un coup

d’œil à ça. »

La jeune femme ouvre le rabat et sort deux photos en couleur glacées. Sur la première, il est difficile d’identifier les trois petits objets blancs, mais la seconde les montre en un gros plan bien plus parlant. « Des dents ? » demande-t-elle en relevant les yeux vers le shérif.

Pour toute réponse, il hoche la tête.

« D’où sortent-elles ?

— On les a trouvées dans la poche du sweat-shirt rose de Carla Hoffman. »

1. En équivalent français, grosso modo bac + 2, DUT ou BTS.

43

Plusieurs heures plus tard, tandis qu'elle se douche et se prépare pour la messe de la veille de Noël avec ses parents, Gwendy pense encore aux trois petites dents.

Le laboratoire les a déjà déclarées typiques d'une jeune fille de l'âge de Carla Hoffman, et le shérif Ridgewick a contacté le dentiste de la disparue pour savoir s'il a des radios dans ses dossiers. Les parents de Carla sont au courant pour le sweat-shirt, mais on ne leur a pas parlé de la découverte macabre qu'en a réservé la poche. « C'est notre premier indice concret, a confié le shérif à Gwendy. Il faut qu'on voie où ça mène avant que la nouvelle ne se répande dans toute la ville. »

La découverte des dents a sorti de l'esprit de Gwendy la rencontre terrifiante d'hier soir, dans le parking, mais le souvenir lui revient à présent, vingt-quatre heures plus tard, alors qu'elle choisit une robe pour aller à l'église.

Tout cela donne une impression de mauvais rêve. L'homme portait une cagoule, elle en est à présent sûre. Toutefois, en cette saison, ça n'a rien de rare. En dehors de cela, elle ne se rappelle pas grand-chose. Des vêtements sombres, peut-être un jean, et des chaussures ou des bottes à talons : elle l'a entendu bien avant de le voir. Autre chose : elle n'a remarqué aucune voiture inconnue dans le parking, donc soit il s'est garé dans les environs et il est venu à pied, soit il habite le quartier.

Mais pourquoi faire une chose pareille ? se demande-t-elle en arrêtant son choix sur une longue robe noire et une paire de bottes de cuir. Cherchait-il seulement à lui faire peur ? Ou était-ce plus que cela ?

D’ailleurs, savait-il seulement à qui il avait affaire ? Peut-être n’était-ce qu’une farce. Ou encore cela n’avait rien à voir avec elle du tout.

Gwendy ne sait pas non plus pourquoi elle a choisi de ne pas en parler au shérif Ridgewick ce matin, bien qu’elle ait à ce sujet une théorie. Tout désigne le hibou en chocolat mangé deux soirs plus tôt. Il est vrai que son absorption lui a aussitôt instillé une sensation de calme énergie et une clarté de vision interne comme externe, mais cela a fait davantage : cela lui a rendu son équilibre dans le monde ; une assurance qui lui faisait cruellement défaut ces derniers mois. Être séparée de Ryan, patauger dans son travail, s’inquiéter pour sa mère, supporter un président avec le QI d’un navet et le tempérament d’un petit chef de cour de récréation… d’un coup, elle s’est de nouveau sentie capable de porter sa part du fardeau, et même davantage. *Tout ça grâce à une espèce de drogue… ou de bonbon miraculeux,* songe-t-elle. Une sensation troublante qui, d’une certaine manière, a encore aggravé ses remords d’avoir mangé le chocolat. Après tout, elle n’est plus l’adolescente désorientée et craintive qu’elle était la première fois que la boîte à boutons est entrée dans sa vie. Elle est désormais adulte, avec des années d’expérience dans l’art de détourner les projectiles que la vie lui décoche en traître.

Elle boucle sa ceinture de sécurité, tout en sortant du parking pour rejoindre ses parents à l’église, quand la question redoutée dresse à nouveau sa vilaine tête : *À quel point sa vie dépend-elle d’elle-même, et à quel point de la boîte avec ses friandises et ses boutons ?*

Jamais encore Gwendy n’a été moins sûre de la réponse.

44

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, les Peterson ont assisté le soir de Noël à la messe de 19 heures à l'église catholique Notre-Dame-des-Eaux-Sereines, avant de se rendre à la réception annuelle des Bradley, à l'autre bout de la ville. Quand elle était petite, Gwendy passait souvent le trajet retour à somnoler, la tête contre la vitre fraîche, à l'arrière de la voiture, et à scruter le ciel nocturne afin d'apercevoir le nez rouge luisant de Rudolph[1].

Le service religieux dure un peu plus d'une heure. Hugh et Blanche Goff, les voisins de longue date des Peterson, arrivent avec quelques minutes de retard. Gwendy se fait un plaisir de s'écarter pour leur laisser une place sur le banc. Mrs. Goff sent la naphtaline et les pastilles à la menthe, mais cela ne dérange pas la jeune femme. Les Goff n'étant jamais parvenus à avoir des enfants, elle est un peu pour eux une fille de substitution.

Gwendy ferme les yeux et se perd dans le sermon du père Lawrence, dont la voix apaisante habite ses souvenirs d'enfance au même titre que les baignades du samedi matin avec Olive Kepnes à la piscine de Castle Rock. Les anecdotes que raconte le prêtre lui sont pour la plupart connues, mais elle juge néanmoins ses paroles et sa diction réconfortantes. Elle voit une joie simple se peindre sur le visage de sa mère qui chante à l'unisson avec la chorale. Un peu plus tard, elle réprime un rire quand Mr. Goff lâche un vent pendant la Sainte Communion – ce qui lui vaut un petit coup de coude dans les côtes de son père.

Lorsque le service s'achève, les Peterson sortent en ordre avec le reste de la congrégation et demeurent sur le parvis de l'église pour saluer amis et voisins. Les effusions les plus chaleureuses sont réservées à la mère de Gwendy, qui revient à l'église pour la première fois depuis plusieurs

semaines, à une exception près : le père Lawrence enlace la jeune femme pour une étreinte vigoureuse au point de la soulever du sol, et, avant de disparaître dans sa sacristie, lui fait promettre de revenir bientôt. Une fois la foule éclaircie, Gwendy accompagne Mr. et Mrs. Goff à leur voiture, sur le parking, puis elle suit ses parents jusqu'à la villa des Bradley, dans Willow Street.

Anita Bradley – comme le chuchotent avec envie depuis trois décennies les commères de Castle Rock – a épousé un vieux riche. Quand son mari Lester, un industriel ayant fait fortune dans l'exploitation forestière, de dix-neuf ans son aîné, eut succombé à une crise cardiaque début 1991, nombre d'autochtones se sont dit qu'une fois les obsèques terminées et les questions de succession réglées, Anita bouclerait ses valises et partirait vivre sur la côte ensoleillée de Floride, voire sur une île. Ils se trompaient : Castle Rock, c'était chez elle, affirmait Anita, et elle n'irait nulle part ailleurs.

Il s'avère que sa résolution a été très bénéfique pour la ville. Depuis neuf ans que son mari est mort, Anita consacre son temps et son argent à une longue liste d'œuvres charitables locales, fait bénéficier gratuitement le club théâtre du lycée de ses talents de couturière, et préside le Conseil d'administration de la bibliothèque municipale. Elle prépare en outre une tarte aux pommes délicieuse qu'elle vend tout l'été à la boulangerie de Nora.

Une Anita souriante et modérément pompette – ses cheveux gris, longs et épais, forment une espèce de tour à trois niveaux défiant la gravité – accueille la famille Peterson avec des accolades délicates et des baisers ayant sur leurs joues la douceur du papier (sans parler de la sécheresse du papier de verre). La maison Bradley s'étend sur deux étages et six cent cinquante mètres carrés en haut d'une colline rocheuse ; toutes ses pièces sont emplies d'antiquités de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle. Gwendy a toujours eu ici la hantise de casser un objet précieux. Prenant les manteaux de ses parents, y ajoutant le sien, elle les laisse dans la bibliothèque, sur un canapé victorien, puis gagne la grande salle haute de plafond et noire de monde, cherchant des visages familiers, décidée à faire une brève apparition avant de rentrer chez elle.

Comme c'est souvent le cas à Castle Rock, toutefois, des visages familiers de son âge se révèlent rares. La plupart de ses copines de lycée ne sont jamais revenues après leurs études. Beaucoup, comme elle, ont trouvé

du travail dans les villes voisines : Portland, Derry ou Bangor. D'autres ont déménagé en de lointains États et ne viennent que rarement rendre visite à leurs parents ou frères et sœurs. Brigette Desjardin, une des rares exceptions à cette règle, semble aussi être la seule à s'être déplacée pour la réception annuelle des Bradley. Gwendy tombe sur elle près de la vasque de punch – cette fois-ci, on ne déplore aucun liquide renversé – et s'offre une conversation brève mais chaleureuse avec elle et son mari Travis, avant qu'une amie de Brigette, de l'association de parents d'élèves, ne les interrompe par une réflexion avinée. Gwendy s'écarte, souriante.

Bien entendu, beaucoup d'autres gens souhaitent s'entretenir avec elle. Si les visages familiers sont rares, les têtes amicales – ou simplement curieuses – ne le sont pas. Il semble que tout le monde ici veuille prendre une photo ou échanger quelques mots avec la célèbre représentante au Congrès, si bien que la jeune femme se retrouve face à un barrage de questions rapides et furieuses :

Où est votre mari ? Où est Ryan ? (« À l'étranger, en mission pour son travail. »)

Comment va votre maman ? (« Beaucoup mieux, merci, elle est ici ce soir, quelque part, à dire vrai je la cherche. »)

Comment est le président Hamlin, en vrai ? (« Mmmm… c'est un sacré numéro. »)

Comment ça se passe, là-bas, à Washington ? (« Oh, ça va plutôt bien, on essaie de se battre tous les jours pour la bonne cause. »)

Mais vous n'avez rien à boire ? Attendez, je vais vous chercher un verre. (Non, merci, vraiment, je suis un peu fatiguée et je ne bois pas beaucoup. »)

Et ces jeunes filles disparues ? (« C'est affreux, ça fait peur, mais je sais que le shérif et ses hommes font tout ce qui est humainement possible pour les trouver. »)

Je vous ai vue faire du jogging, l'autre soir. Ça ne vous fatigue pas, de courir tant que ça ? (« Ma foi, non. Ça me détend… c'est même pour ça que je cours. »)

À quel point doit-on s'inquiéter de ce qui se passe en Corée du Nord ? Vous croyez qu'on va avoir la guerre ? (« Dormez tranquille. Il faudrait beaucoup d'événements tragiques pour que les États-Unis entrent en guerre, et je ne crois pas que ce soit au programme. ») Gwendy n'est pas si sûre de

cette réponse-là, mais tranquilliser ses électeurs fait partie de son travail, estime-t-elle.

Lorsqu'elle repère enfin ses parents, assis dans un angle, au fond de la salle, en train de discuter avec un collègue de son père (qui demande aussi une « photo très rapide », pour laquelle elle se fait un devoir de sourire), il lui semble avoir participé toute la journée à un tourbillon de publicité pour la sortie d'un de ses livres. Elle a en outre un mal de tête carabiné.

Une fois qu'ils sont seuls, elle annonce à ses parents qu'elle est épuisée et leur demande s'ils peuvent terminer la fête sans elle. Sa mère affirme qu'elle doit absolument cesser de travailler autant et lui ordonne de rentrer se coucher. Son père lui lance un regard sarcastique. « On devrait survivre toute une soirée sans ta lumière pour nous guider, fillette, déclare-t-il. Va te reposer. » Gwendy lui assène une petite gifle sur le bras, les embrasse tous les deux, leur dit bonne nuit, et entreprend de gagner la bibliothèque pour récupérer son manteau.

C'est alors que cela se produit.

Une main épaisse jaillit de l'océan humain, empoigne Gwendy par l'épaule et la fait pivoter.

« Oh, oh, oh, regardez donc qui est là. »

Caroline Hoffman se dresse soudain devant elle, les yeux injectés de sang, réduits à de simples fentes. La main qui tient l'épaule de Gwendy commence à serrer. L'autre forme un poing massif.

La jeune femme cherche de l'aide du regard… mais Mr. Hoffman n'est pas en vue, et aucun autre invité ne semble avoir remarqué ce qui se passe. « Mrs. Hoffman, je ne sais pas ce que…

— Vous savez que vous me donnez envie de vomir ?

— Eh bien, j'en suis désolée, mais j'ignore ce… »

La main resserre encore son emprise.

« Lâchez-moi », ordonne Gwendy en la chassant. Elle sent l'haleine de Mrs. Hoffman, chargée d'alcool fort, pas de bière, et n'a vraiment aucune envie de l'agresser. « Écoutez, je sais que vous êtes bouleversée et que vous ne m'aimez pas beaucoup, mais ce n'est ni le moment ni le lieu.

— C'est le moment et le lieu parfaits, au contraire, renvoie son interlocutrice, un vilain rictus aux lèvres.

— Pour quoi ? demande sèchement Gwendy.

— Pour botter votre petit cul de snobinarde. »

La jeune femme recule d'un pas et lève les mains devant elle, choquée de se retrouver en pareille situation.

« Tout va bien ? demande un homme de haute taille que Gwendy n'a encore jamais vu.

— Non, répond-elle, d'une voix tremblante, tout ne va pas bien. Cette dame a trop bu et a besoin qu'on la raccompagne chez elle. Vous pouvez l'aider à trouver quelqu'un ? Peut-être appeler son mari ?

— Avec plaisir. » Il se tourne vers l'intéressée et fait mine de lui prendre le bras, mais elle le repousse avec violence, si bien qu'il bouscule un couple, derrière lui ; l'homme lâche son verre de vin, qui vole en éclats sur le parquet. À présent, tous les yeux sont tournés vers le grand inconnu et Mrs. Hoffman – qui lance : « Qu'est-ce que vous regardez, vous autres ? » Elle a la voix pâteuse ; des couleurs montent à ses joues rebondies. « Bande de frustrés !

— Mon Dieu », s'exclame quelqu'un derrière Gwendy.

La jeune femme tire parti de la distraction générale et passe vivement dans la bibliothèque, où elle récupère son manteau dans la pile massive qui couvre désormais le canapé. Elle l'enfile en essuyant des larmes de colère, puis se met à marcher de long en large. *Comment ose-t-elle poser la main sur moi ? Comment ose-t-elle dire ces choses-là ?* Son pas se fait plus rapide, elle sent la chaleur monter dans tout son corps. *Je voulais juste lui venir en aide, à cette connasse mal embouchée, et elle se conduit comme…*

Un grand bruit retentit à côté.

Des cris d'alarme.

Gwendy se hâte de rentrer dans la grande salle, appréhendant ce qu'elle va y trouver.

Caroline Hoffman gît sur le parquet, inconsciente, les bras levés au-dessus de la tête. Une vilaine coupure sur son front saigne abondamment. Une foule s'est rassemblée autour d'elle.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Gwendy, à personne en particulier.

— Elle est tombée, répond un vieil homme, debout devant elle. Elle s'était un peu calmée, elle allait sortir toute seule, et puis elle a fait volte-

face, elle est tombée et elle s'est cogné la tête contre la table. Je n'avais encore jamais vu ça.

— On aurait dit que quelqu'un la poussait, ajoute une femme. Mais il n'y avait personne à côté d'elle. »

Gwendy se rappelle la bouffée de colère qu'elle vient de ressentir, ainsi qu'un rêve longtemps oublié à propos de Frankie Stone. Elle sort de la maison d'un pas mal assuré, désorientée, sans regarder en arrière.

Avec la tête qui tourne, il lui faut plusieurs minutes pour se rappeler où elle s'est garée. Quand elle trouve enfin sa voiture au bas de la longue allée des Bradley, elle monte au volant et rentre chez elle en silence.

1. Un des rennes du Père Noël, issu d’un conte des années 1930. *(N.d.T.)*

45

Lorsque Gwendy arrive à destination, un quart d'heure plus tard, elle enfile sa chemise de nuit, se lave la figure, se brosse les dents et va directement au lit. Elle n'allume pas la télévision, ne met pas son téléphone portable à charger et, pour la première fois depuis sa réapparition, elle laisse la boîte à boutons enfermée toute la nuit dans le coffre-fort.

46

Gwendy ne va pas non plus regarder la boîte à boutons le lendemain matin. Encore une première pour elle.

L'aube du jour de Noël, sombre et lugubre, voit une couche d'épais nuages étouffants pendue au-dessus de Castle Rock. Le bulletin météo annonce de la neige pour le soir, et les camions de travaux publics municipaux sont déjà en train de répandre du sel tandis que Gwendy descend la Route 117 pour aller chez ses parents. Presque toutes les maisons qu'elle dépasse ont encore leurs décorations de Noël allumées à 10 h 30 du matin. Sans qu'elle sache pourquoi, plutôt que de lui paraître festives et chaleureuses, ces lumières douces et le ciel noir composent à son trajet un décor déprimant.

Gwendy s'attend à passer toute la journée dans l'état d'esprit où elle s'est couchée, mais refuse de le montrer à ses parents. Ils ont assez de soucis sans qu'elle gâche leurs fêtes de fin d'année.

Quand la table du brunch est débarrassée et qu'on échange les présents au salon, elle se retrouve cependant d'humeur étonnamment joyeuse. Passer le matin de Noël dans la maison où elle a grandi lui rend l'impression de vivre en sécurité dans un tout petit monde, même si ce n'est que pour un instant.

Comme tous les ans, Mr. et Mrs. Peterson reprochent à Gwendy d'exagérer, de les couvrir de cadeaux – « On t'avait demandé de ne pas faire ça cette année, ma chérie, on n'a pas eu beaucoup de temps pour faire des achats, nous ! » – mais elle les voit surpris et enchantés de ses choix. Son père, encore en robe de chambre et pyjama, installé dans le fauteuil

relax, les jambes relevées, lit la notice de son nouveau lecteur de DVD. Sa mère essaie veste et bottes LL Bean devant le miroir en pied du couloir. Une pile de puzzles, de chemises et de pulls assortis, un magnétoscope numérique pour que Mrs. Peterson enregistre ses séries, une veste d'hiver LL Bean pour homme et des cartes d'abonnement aux magazines *National Geographic* et *People* sont posés sous le sapin, près des cadeaux encore emballés de Ryan.

Gwendy est aussi ravie de ses propres cadeaux, notamment un superbe journal relié cuir trouvé par sa mère dans une petite boutique de Bangor. Assise sur le canapé du salon, elle se délecte de la texture du papier épais sous ses doigts quand son père lui tend une grande enveloppe rouge.

« Encore un petit cadeau, Gwennie.

— Qu'est-ce que c'est ? interroge-t-elle.

— Une surprise », répond Mrs. Peterson en s'asseyant sur l'accoudoir du fauteuil de son mari.

Gwendy ouvre l'enveloppe et en sort une carte décorée d'un sapin de Noël étincelant. Une petite fille avec des couettes, au pied de l'arbre, lève des yeux émerveillés. Quand la jeune femme déplie la carte, une petite plume blanche s'en échappe pour voleter jusqu'au tapis à ses pieds.

« Est-ce que c'est… » commence-t-elle, les yeux écarquillés, puis elle lit ce que son père a écrit sur le bristol…

Tu as TOUJOURS cru à la magie, Gwendy chérie, et la magie a TOUJOURS cru en toi.

… et les mots lui manquent pour terminer sa phrase.

Elle lève les yeux vers ses parents. Tous les deux restent assis là avec de grands sourires idiots. Des larmes de joie brillent dans les yeux de sa mère.

Gwendy se penche pour ramasser la plume et la contemple avec incrédulité. « Je n'arrive pas à… » Elle la fait tourner entre ses doigts. « Comment avez-vous… *Où* l'avez-vous trouvée ?

— Dans le garage, répond son père, très fier. Je cherchais un écrou de 10 dans un des placards avec lesquels tu aimais tant jouer quand tu étais petite, ceux qui ont tous les petits tiroirs, tu vois ? » La jeune femme, muette, hoche la tête. « Quand j'ai tiré le dernier tiroir de la dernière rangée, je l'ai vue. Moi-même, j'ai eu du mal à y croire.

— Tu as dû la cacher là, il y a quoi ? demande sa mère. Presque trente ans.

— Je ne me rappelle pas », dit Gwendy. Quand elle regarde à nouveau ses parents, c’est elle qui a un grand sourire idiot aux lèvres. « Je n’en reviens pas : vous avez trouvé ma plume magique… »

Illustration

47

Gwendy a dix ans quand sa famille passe une semaine dans le nord de l'État de New York, chez un cousin germain de Mr. Peterson. On est en juillet, et le cousin (Gwendy ne se rappelle plus son nom, ni ceux de sa femme et de leurs trois enfants ; pour autant qu'elle s'en souvienne, ils ne se sont jamais revus, sinon à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement) possède une résidence secondaire au bord d'un lac, si bien que les activités ne manquent pas. Canoë, natation, pêche, plongeon depuis des balançoires faites avec de vieux pneus, et même ski nautique. Il y a aussi à proximité une petite ville où les touristes trouvent un minigolf et un toboggan aquatique.

Gwendy a attendu cette excursion tout l'été. Elle a fait des économies dès la fin de l'année scolaire, mettant de côté les pièces de vingt-cinq cents qu'elle gagne en aidant son père à nettoyer le garage et sa mère à épousseter la maison du sol au plafond. Lorsque, après avoir préparé elle-même sa valise, elle monte sur la banquette arrière pour le trajet de sept heures en voiture, elle a accumulé presque quinze dollars en petite monnaie. Elle compte en conserver la plus grande partie jusqu'aux deux derniers jours des vacances, puis se goinfrer. Bonbons, BD, glaces – peut-être même un transistor de poche avec écouteurs, s'il lui reste assez.

Mais le destin en décide autrement.

Quelques minutes après leur arrivée, Mr. et Mrs. Peterson disparaissent dans le chalet pour une « visite guidée », et Gwendy se retrouve près de la voiture, entourée de gamins du cru, dont les trois enfants du cousin, qui passent tous leurs vacances au bord du lac. Les garçons, torse nu, ont l'air sauvage avec leurs cheveux ébouriffés et leurs yeux brillants d'avoir abusé

des sucreries. Les filles aux longues jambes, pour la plupart plus âgées, restent distantes.

Nerveuse, ne sachant que dire, Gwendy finit par ouvrir sa valise et montrer à ses compagnons son sac de billes bourré de pièces de vingt-cinq cents. La plupart se montrent indifférents, et quelques-uns vont jusqu'à se moquer d'elle. L'un des garçons les plus âgés ne rit pas, toutefois ; il paraît intéressé, voire impressionné. Attendant que les autres gamins s'égaillent dans le jardin en poussant de grands cris, il s'approche de Gwendy.

« Hé, petite, dit-il en vérifiant que nul ne les écoute. J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser.

— Quoi ? » demande-t-elle, plus nerveuse encore seule avec un garçon – un garçon plus âgé qu'elle et très mignon.

Il fouille dans la poche arrière de son short coupé dans un jean. Quand sa main réapparaît, elle tient un petit objet blanc pelucheux.

« Une plume ? » fait Gwendy, désorientée.

Une expression dégoûtée envahit le visage du garçon. « Pas une plume ordinaire. Elle est magique. »

La fillette sent son cœur battre plus fort. « Magique ?

— Exactement. Elle a appartenu à un chef indien qui vivait dans la région. C'était aussi un homme-médecine très puissant. »

Elle avale sa salive. « Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle fait… de la magie. Tu sais, genre te porter chance et te rendre plus malin. Des trucs comme ça.

— Est-ce que je peux la toucher ? demande Gwendy, presque hors d'haleine.

— Bien sûr. Mais j'en ai un peu marre de m'en occuper. Ça fait des années que je l'ai, maintenant. Ça te dirait de m'en débarrasser ?

— Tu veux me la donner ?

— Pas la donner, répond-il. La vendre.

— Combien ? » renvoie Gwendy du tac-au-tac.

Le garçon porte un doigt sale à ses lèvres, réfléchit. « Je crois que dix dollars ce serait assez honnête. »

Les épaules de Gwendy s'affaissent un peu. « Je ne sais pas… ça fait beaucoup d'argent.

— Pas pour une plume magique, non. » Il fait mine de la ranger dans sa poche. « Pas grave, je la vendrai à quelqu'un d'autre, c'est tout.

— Attends, lâche la fillette. Je n'ai pas dit non. »

Il la toise. « Tu n'as pas dit oui non plus. »

Gwendy jette un coup d'œil à son sac de pièces puis regarde à nouveau la plume.

« Tu sais quoi ? reprend le garçon. Tu es toute nouvelle ici, alors je vais te faire une fleur. Qu'est-ce que tu dirais de neuf dollars ? »

Gwendy a l'impression d'avoir gagné le gros lot de la roulette à la fête foraine de Castle Rock, le 4 juillet. « Ça marche », s'exclame-t-elle avant de compter neuf dollars en pièces de 25 cents.

48

Tandis qu'elle rentre chez elle un peu plus tard en cette soirée de Noël, Gwendy réfléchit à ce que lui a dit son père. « On se moquait tous de toi à cause de cette plume, Gwen, mais tu t'en fichais. Tu *croyais.* C'était le plus important, et ça l'est encore : tu as toujours cru. Ton grand cœur t'a menée sur des routes inattendues, mais ta foi t'a toujours guidée – ta foi en toi, en d'autres personnes, dans le monde qui t'entoure. C'est cela que représente ta plume magique. »

49

Malgré l'apparition surprise de la plume magique si longtemps égarée, la bonne humeur de Gwendy ne dure pas, hélas ! Vers 21 heures, elle se retrouve vautrée devant la télévision, et son mari lui manque terriblement. Une douleur sourde s'est infiltrée dans son cœur, et ni la méditation ni la pensée positive pleine de bons sentiments ne la soulagent. Elle fixe son téléphone près d'elle, sur le canapé, en espérant qu'il se mette à sonner, mais il reste silencieux.

Le coffret d'acajou repose sur la table basse, près du livre de Grisham, de la petite plume blanche et d'une tasse de thé brûlant qu'en temps normal Gwendy craindrait de renverser sur lui. Ce soir, elle s'en fiche complètement.

Une fois rentrée chez elle, elle a appelé le shérif pour lui souhaiter un joyeux Noël et prendre des nouvelles de Caroline Hoffman. Ridgewick a décroché à la première sonnerie et lui a assuré que Mrs. Hoffman allait très bien. Quelques points de suture, une commotion – et une gueule de bois carabinée. L'hôpital l'a gardée toute la nuit puis laissée sortir cet après-midi. Son mari l'attendait pour la ramener à la maison.

Ce coup de téléphone a déclenché la chute de l'humeur de Gwendy – elle voyait encore la vilaine plaie sombre sur le front de la femme, les regards vitreux, excités, des invités rassemblés autour d'elle. Ensuite, quand elle est tombée sur le vieux jeu de cartes abîmées que Ryan a oublié d'emporter, elle a attaqué pour de bon la spirale descendante.

Lors de leur deuxième rendez-vous officiel, il y a des années, à Portland, Ryan lui a confié qu'il avait toujours voulu devenir magicien. Gwendy,

charmée de cette pensée, l'a imploré de lui montrer un tour. Après le dîner, et bien des encouragements de la part de la jeune femme, ils se sont arrêtés dans un drugstore et ont acheté un jeu de cartes de marque Bicycle. Une fois qu'ils ont été assis sur un banc, dans le parc, Ryan a exécuté trois ou quatre tours, chacun plus élaboré que le précédent. Gwendy a été impressionnée par son habileté, mais il y avait bien plus que cela. Bien plus profond. Cet émerveillement enfantin était un aspect de son futur époux, une partie de sa personnalité, qu'elle n'avait jamais soupçonné quand ils n'étaient qu'amis. Ce jour-là, pour la première fois, elle a pensé : *Je suis peut-être en train de tomber amoureuse de ce mec.*

Il y a vingt minutes, quand elle s'est penchée pour ramasser son marque-page et a découvert le vieux paquet de cartes posé au milieu d'un nid de poussière sous le canapé, dans un angle, sa première réaction a été de calme gratitude : *Hé, contente de t'avoir trouvé. Ryan t'aurait cherché en rentrant à la maison.*

Puis ces derniers mots ont explosé en elle : *EN RENTRANT À LA MAISON !*

Bon sang, il a oublié ses foutues cartes, a-t-elle songé, l'estomac bouillonnant. *Il ne va jamais nulle part sans elles. Il dit que c'est son porte-bonheur. Qu'elles lui rappellent la maison et qu'elles le protègent des malheurs.*

Gwendy ramasse son roman sur la table basse mais le repose aussitôt, incapable de se concentrer. Elle jette un coup d'œil à l'écran de télévision, tendue, battant du pied. « S'il ne doit pas appeler, qu'il y ait au moins quelque chose aux infos. N'importe quoi. Par pitié. » Elle sait qu'elle parle trop toute seule, mais elle s'en moque. Il n'y a personne pour l'entendre.

Elle tourne la tête et fixe la boîte à boutons. « Qu'est-ce que tu regardes, toi ? »

Se penchant en avant, elle suit du doigt le bord arrondi du coffret d'acajou, restant à bonne distance des boutons. « Tu m'as poussée à blesser cette femme hier soir, n'est-ce pas ? »

Elle sent alors quelque chose, une légère vibration au bout des doigts, aussi ramène-t-elle sa main. Sans réfléchir, elle déclare : « Quoi ? Tu peux m'aider à faire rentrer Ryan ? »

Bien sûr, songe-t-elle, un peu dans le brouillard. *Tu n'as qu'à déterminer grâce aux infos où campent les forces rebelles au Timor et, quand tu connais l'endroit, tu appuies sur le bouton rouge. Une fois qu'ils ont disparu, la rébellion est terminée et Ryan peut rentrer. C'est simple.*

Gwendy secoue la tête. Cligne des yeux. Il lui semble que la pièce oscille légèrement, comme si elle était à bord d'un bateau sur une mer agitée.

Et puis, tant que tu y es, pourquoi ne pas régler aussi son compte à ton branleur de président ?

Pense-t-elle ces choses-là ou les *entend*-elle ? Elle a soudain peine à le dire. « Détruire la Corée du Nord ? » lâche-t-elle d'une voix faible.

Là, il faut être prudent. Si tu joues à ça, il y a de grandes chances que quelqu'un estime l'armée américaine responsable. Quelqu'un comme la Chine, mettons, qui voudra sûrement mener des représailles.

« Alors qu'est-ce que tu proposes ? » Sa voix lui paraît très lointaine.

Je ne propose rien du tout, ma bonne amie, je fournis matière à réflexion, voilà tout. Mais suppose que ton président vienne à disparaître ? Ce n'est pas une si mauvaise idée, ça, hein ? Et dire que seul t'en sépare un bouton rouge.

Gwendy se penche à nouveau, les yeux fixés sur un objet très lointain. « Un meurtre au nom de la paix ? »

On pourrait sans doute employer ce mot-là, hein ? Moi, je préfère en revenir à la bonne vieille question : si tu en avais la possibilité, est-ce que tu remonterais le temps pour assassiner Hitler ?

Gwendy, à deux mains, soulève la boîte à boutons. « Richard Hamlin est un tas de choses, la plupart déplaisantes, mais ce n'est pas Adolf Hitler. »

Pas encore, en tout cas.

Posant la boîte sur ses genoux, elle se laisse aller contre le dossier du canapé. « C'est tentant, mais qu'est-ce qui nous dit que le vice-président fera mieux. Guy est un cinglé notoire. »

Alors pourquoi ne pas dégager tout le lot ? Recommencer à zéro.

Elle fixe les rangées de boutons colorés. « Je ne sais pas… Ça demande beaucoup de réflexion. »

D'accord, alors. Il serait peut-être plus facile de commencer par quelque chose de… moins grande portée. Pourquoi pas cette grosse vache de Caroline Hoffman ? Pourquoi pas un certain représentant malpoli de l'État du Mississippi ?

« Peut-être… » Gwendy tend lentement la main droite…

Et c'est alors que le téléphone sonne.

50

Elle pousse la boîte à boutons de ses genoux au canapé. Empoigne son téléphone. « Allô ? Ryan ? Allô ?

— Désolée, Mrs. Peterson, dit une voix paisible. C'est Bea. Bea Whiteley.

— Bea ? » fait Gwendy, distraite. Il lui semble que le salon qui l'entoure redevient net, mais, même si sa vie en dépendait, elle ne saurait dire quand il s'est brouillé. « Il y a un problème ?

— Tout va bien. Je voulais seulement… D'abord, je tiens à vous présenter mes excuses de vous appeler si tard le jour de Noël. Je n'ai même pas pensé au décalage horaire avant que le téléphone ne commence à sonner.

— Pas besoin d'excuses, Bea. Je suis réveillée.

— On dirait que Ryan n'est pas rentré. »

Gwendy se laisse de nouveau aller dans le canapé. Elle jette un coup d'œil à la boîte à boutons puis se détourne rapidement. « Non, en effet. Mais j'espère avoir de ses nouvelles bientôt.

— Je suis désolée.

— Merci. » Elle entend des rires en fond sonore. « Vos petits-enfants ont l'air de passer un joyeux Noël.

— Ils cavalent comme un troupeau d'animaux sauvages. » La jeune femme éclate de rire. « Mrs. Peterson, je vous appelais pour vous remercier.

— De quoi ?

— Des mots superbes que vous avez écrits sur vos livres pour mes enfants. Personne n'avait encore jamais dit ce genre de choses à mon propos, sauf peut-être dans ma famille. Je tiens à vous dire combien c'est important pour moi.

— Ça m'a fait plaisir. Et j'étais tout à fait sincère.

— Ç'a été une telle surprise, reprend Bea en reniflant. Je vous jure que je n'avais jamais vu ma fille me regarder comme aujourd'hui. Comme si elle était très fière de moi.

— Elle peut être fière, dit Gwendy, souriante. Sa mère est une femme exceptionnelle.

— Eh bien, encore merci beaucoup. Je… » Elle hésite.

« Il y a autre chose ? »

Quand Bea Whiteley reprend la parole, sa voix paraît étrange, hésitante. « Je me demandais… tout va vraiment bien, chez vous, Mrs. Peterson ?

— Très bien, assure Gwendy en se redressant avant de jeter un nouveau regard à la boîte à boutons. Pourquoi ?

— Je me sens très bête de dire ça à haute voix mais… juste avant de vous appeler, je n'arrivais pas à me sortir de l'idée qu'il y avait un problème… que vous aviez des ennuis. »

Un frisson traverse la jeune femme. « Non, ça va. J'étais en train de regarder la télé.

— Bon… parfait. » Bea paraît authentiquement soulagée. « Je vous laisse, alors. Joyeux Noël, Mrs. Peterson, et merci encore.

— Joyeux Noël, Bea. À dans deux semaines. »

51

Gwendy se réveille tôt le lendemain matin, avec ce qui lui fait l'effet d'une légère gueule de bois, bien qu'elle n'ait pas bu une goutte d'alcool la veille au soir. Après avoir descendu une bouteille d'eau, elle effectue une centaine d'abdos et cinquante pompes sur le tapis de la chambre, dans l'espoir de faire circuler le sang, de chasser le mal de tête. Elle a eu un sommeil agité, des rêves oubliés rôdent à la lisière de sa conscience et, même sans les détails, elle sent qu'ils étaient déplaisants, effrayants.

La neige a cessé de tomber peu avant le lever du jour, laissant une couche de vingt à vingt-cinq centimètres dans le comté de Castle et la plus grande partie du Maine occidental. Sur la Chaîne 5, le présentateur de la circulation routière conseille aux voyageurs comptant partir après Noël de prévoir un petit délai dans leur programme. Gwendy appelle ses parents pour les informer qu'elle va venir dégager l'allée et le trottoir devant chez eux, et qu'elle n'acceptera aucune objection. Son père, étonnamment, accepte sans discuter. Il ajoute qu'un café chaud et un reste de cassolette de saucisse aux œufs du brunch d'hier l'attendront sur la table quand elle arrivera.

Gwendy s'habille chaudement, lace ses bottes, puis descend dégager sa voiture. Une fois qu'elle a raclé les vitres et balayé le toit, elle monte dans le Subaru et baisse aussitôt le chauffage : elle est déjà en sueur.

Tandis qu'elle descend la colline, elle remarque un groupe d'enfants qui livrent une bataille de boules de neige dans le Parc de loisirs de Castle View. Elle entend exclamations enthousiastes et cris de joie aigus, même les vitres fermées, et, souriante, tente de se rappeler depuis combien de temps elle n'a pas bombardé quelqu'un avec une boule de neige. Trop longtemps, conclut-elle.

Dix minutes plus tard, elle s'engage dans Carbine Street et repère au loin le gyrophare rouge et jaune d'une ambulance. Sa première inquiétude est pour Mrs. Goff, qui souffre parfois de vertiges et à qui il est arrivé de tomber. Au printemps dernier, elle a passé deux semaines à l'hôpital pour une fracture de la hanche. En arrivant plus près, cependant, Gwendy constate que l'ambulance est garée devant chez ses parents et qu'on est en train d'y hisser quelqu'un sur un brancard. Elle écrase la pédale de frein et s'arrête en dérapant contre le trottoir.

Son père franchit la porte d'entrée de la maison en titubant, tenant d'une main le sac de Mrs. Peterson, de l'autre une veste. Il a le visage livide, crispé.

« Papa ! s'écrie Gwendy en sautant de sa voiture pour aller à sa rencontre sur l'allée enneigée. Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment va maman ? »

Ils tournent tous les deux la tête pour regarder l'ambulance s'éloigner et disparaître en bas de la rue.

« Je ne sais pas, répond Mr. Peterson d'une voix faible. Les crampes ont commencé juste après ton coup de fil. D'abord, elle a cru que c'était d'avoir trop mangé hier soir, et puis la douleur a monté. Elle s'est roulée en boule sur le lit en pleurant. J'allais te téléphoner quand elle s'est mise à vomir du sang. C'est là que j'ai appelé l'ambulance. Je ne savais pas quoi faire d'autre. »

Gwendy prend son père par le bras. « Tu as bien fait. Ils la transportent à l'Hôpital général du comté ? »

Il hoche la tête, les yeux agrandis, prêts à s'emplir de larmes.

« Viens, dit-elle en l'entraînant. Je t'emmène. »

52

À 10 heures du matin, il n'y a qu'une poignée d'autres personnes assises sur les sièges en plastique moulé orange vif devant la salle des urgences. Un vieux monsieur chauve qui souffre de douleurs à la nuque après un accrochage en voiture en début de matinée, un adolescent avec de profondes coupures à la bouche et l'œil droit gonflé, en voie de noircissement, à la suite d'un accident de luge, et un jeune couple asiatique tenant sur les genoux des jumeaux agités aux joues bien roses.

Quand Mr. Peterson voit l'oncologue de sa femme, le docteur Celano, franchir les portes battantes marquées ENTRÉE INTERDITE, il bondit sur ses pieds et s'avance vers lui au milieu de la salle d'attente. Gwendy s'efforce de suivre le mouvement.

« Comment va-t-elle, docteur ? demande-t-il.

— On lui a donné des analgésiques, donc elle est calme et elle se repose. Elle n'a plus vomi depuis l'ambulance.

— Vous savez ce qui ne va pas ? s'enquiert Gwendy.

— Je crains que les marqueurs de sa tumeur ne soient revenus, répond le médecin, solennel.

— Oh, nom de Dieu, lâche Mr. Peterson en s'affaissant contre l'épaule de sa fille.

— Je sais que c'est difficile, mais essayez de ne pas vous inquiéter trop. Les résultats de ses analyses de mercredi viennent d'arriver. Je les ai ouverts quand j'ai entendu l'appel de l'ambulance, et ils montrent une augmentation inconfortable…

— Une augmentation inconfortable ? répète Mr. Peterson. Qu’est-ce que ça signifie ?

— Que le cancer est très probablement revenu. Dans quelle mesure, nous l’ignorons encore. Nous allons la garder aujourd’hui pour des examens.

— Quel genre ? demande Gwendy.

— On lui a déjà refait une prise de sang. Une fois qu’elle sera installée dans une chambre, on programmera des scanners de l’abdomen et de la poitrine.

— Ce soir ? » interroge l’époux de la malade.

Le médecin secoue la tête. « Non, pas un dimanche. On va la laisser se reposer et on la conduira au service de radiologie dans la matinée. »

Mr. Peterson regarde les portes battantes derrière lui. « Est-ce qu’on peut la voir ?

— Bientôt, répond le docteur Celano. On va la monter au premier étage d’un moment à l’autre. Une fois qu’elle sera dans sa chambre, je reviendrai moi-même vous chercher.

— Est-ce qu’elle est au courant ? » demande Gwendy.

Il hoche la tête. « Elle m’a demandé d’être honnête avec elle. Je pense que ses mots exacts ont été : “Ne me dorez pas la pilule. Parlez-moi franchement.”

Mr. Peterson acquiesce, les yeux luisants de larmes. « Ça lui ressemble bien.

— C’est une guerrière, dit le docteur Celano. Alors soyez aussi forts que possible pour elle. Elle va avoir besoin de vous. De vous deux. »

53

Gwendy ouvre la porte de la maison où elle a grandi, la seule où elle ait jamais vraiment vécu – avec un garage, une allée et un jardin –, et entre. L'intérieur est sombre et silencieux, aussi la jeune femme allume-t-elle le plafonnier de l'entrée. Les clefs de voiture de son père gisent sur le plancher, lâchées dans l'affolement sans qu'il s'en rende compte. Gwendy les ramasse et les pose à leur place, sur la table de l'entrée. Dans le salon, elle allume les lampes aux deux bouts du canapé. *C'est mieux,* estime-t-elle. Tout lui paraît en place. On ne devinerait jamais, en regardant autour de soi, quel chaos la matinée a réservé.

Elle monte à l'étage, laissant glisser la main sur la rampe de bois vernis à laquelle pendent quatre chaussettes rouges vides. Arrivée à la moitié du couloir moquetté, elle jette un coup d'œil dans la chambre de ses parents, et c'est alors que le semblant de normalité se voit pulvérisé en un million de pièces déchiquetées. Le drap de lit et les couvertures s'entassent sur le tapis. Un des oreillers et une bonne partie du drap de dessous sont maculés de taches de sang sombres et des morceaux broyés d'un déjeuner en partie digéré. Le pyjama de Mr. Peterson gît en tas à l'entrée du petit dressing. Une odeur aigre règne dans la pièce, évoquant des aliments gâtés d'être restés trop longtemps au soleil.

Gwendy étudie le tableau, debout sur le seuil, puis elle passe résolument à l'action. Le lit ne lui prend pas bien longtemps : arrachant draps, couvertures et taies, elle en fait un ballot avec le pyjama de son père, court au sous-sol en retenant son souffle et jette le tout dans la machine à laver. Retournée à l'étage, elle pulvérise dans la chambre une bombe de

désodorisant trouvée dans la salle de bains, puis prend draps et taies sur l'étagère du haut du placard et refait le lit.

Ayant reculé d'un pas pour examiner son travail, elle se rappelle pourquoi elle est venue ici au départ et fourre dans un petit sac de voyage une tenue de rechange pour son père, une chemise de nuit propre pour sa mère, ainsi que plusieurs paires de chaussettes – elle ne sait pas trop pourquoi elle emporte toutes ces chaussettes, mais estime nécessaire de parer à toute éventualité. Elle passe ensuite dans la salle de bains, rassemble des accessoires de toilette, les ajoute aux vêtements, ferme le sac et sort dans le couloir.

Quelque chose – une sensation, un souvenir, elle n'a pas de certitude – la pousse à s'arrêter devant son ancienne chambre, dans laquelle elle passe la tête. Bien qu'elle soit convertie depuis longtemps en chambre d'amis et salle de couture, Gwendy la voit encore avec une clarté cristalline telle qu'elle était dans son enfance. Sa chère coiffeuse était posée contre ce mur, le bureau auquel elle a écrit ses premières histoires devant la fenêtre. Sa bibliothèque était là, près d'une corbeille à papier Partridge Family, son lit contre le mur du fond, sous son poster préféré de Billy Joel. Elle se penche pour observer le long placard étroit où sa mère entrepose désormais tissu et accessoires de couture. Le placard où, pendant des années, elle a caché la boîte à boutons. Celui où le premier garçon qu'elle ait jamais aimé a connu une mort violente sous ses yeux, la tête changée en bouillie sanglante par ce monstre de Frankie Stone.

Et cette maudite boîte.

« Qu'est-ce que vous voulez de moi ? » demande-t-elle soudain, la voix tendue, dure. Elle entre dans la chambre, pivote lentement sur elle-même. « J'ai fait ce que vous vouliez et je n'étais qu'une gamine, bon sang ! Alors pourquoi est-ce que vous revenez ? » Elle crie, à présent, le visage tordu en un masque de colère. « Montrez-vous donc ! Arrêtez de jouer ! »

Seul lui répond le silence de la maison.

« Pourquoi moi ? » chuchote Gwendy à la chambre vide.

54

Les lundis sont notoirement mouvementés à l'Hôpital général du comté de Castle, et le 27 décembre ne fait pas exception à la règle. Le personnel soignant est en sous-effectif de presque dix pour cent en raison des fêtes, et trois infirmiers du service ont en outre téléphoné pour annoncer qu'ils avaient la grippe – mais la vie continue néanmoins son petit bonhomme de chemin.

Gwendy, assise près du lit de la chambre 233, regarde la poitrine de sa mère se soulever et retomber sur un rythme régulier. La malade dort paisiblement depuis à présent une demi-heure, et c'est la seule raison pour laquelle sa fille se trouve seule avec elle. Vingt minutes plus tôt, Gwendy a enfin réussi à pousser son père dans le couloir pour qu'il descende prendre le petit-déjeuner à la cafétéria. N'ayant pas quitté sa femme depuis qu'on les a réunis hier après-midi, il a hésité à partir, mais elle a insisté.

Le roman de John Grisham repose sur ses genoux, fermé, un coupon de réduction pour des barres de granola en guise de marque-page. La jeune femme écoute les bips intermittents des machines, observe la solution saline qui coule goutte à goutte, et revoit des dizaines de chambres d'hôpital très semblables à celle-ci. La chambre sans fenêtre, au troisième étage de l'Hôpital de la Pitié, où son cher ami Johnathon a rendu le dernier soupir, avec des dizaines de photos et de cartes faites maison portant des vœux de prompt rétablissement fixées au mur au-dessus de sa tête. Tant d'autres chambres au sein de tant d'autres hôpitaux ou cliniques accueillant des sidéens, qu'elle a naguère visités. Tant d'êtres humains courageux, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, unis dans un but élémentaire : la survie.

Depuis cette époque-là, Gwendy déteste les hôpitaux – leurs couleurs, leurs odeurs, leurs bruits –, tout en respectant infiniment ceux qui se battent là pour leur vie, ainsi que les médecins et infirmiers qui les aident dans cette tâche.

« … tu mourras entourée d'amis, vêtue d'une jolie chemise de nuit bordée de fleurs bleues. Le soleil brillera par ta fenêtre et, avant d'expirer, tu regarderas dehors et verras un vol d'oiseaux en partance vers le sud. Une dernière image de la beauté du monde. Tu souffriras un peu. Pas beaucoup. »

C'est Richard Farris qui lui a dit cela un jour, et elle pense que c'est la vérité. Elle ne sait pas quand cela arrivera, ni où, mais cela n'a pas d'importance pour elle. Cela n'en a plus.

« Si quelqu'un mérite des adieux comme ça, c'est bien toi, maman. » Elle baisse les yeux, retenant un sanglot. « Mais je ne suis pas encore prête. Je ne suis pas prête.

— Ne t'en fais pas, Gwennie, je ne suis pas prête non plus, déclare Mrs. Peterson, les yeux encore fermés, la poitrine encore animée de gonflements périodiques.

— Mon Dieu ! » La surprise passe à deux doigts de faire hurler Gwendy, dont le livre tombe par terre. « Je croyais que tu dormais ! »

La malade ouvre à demi les paupières, un sourire paresseux aux lèvres. « Je dormais, oui, et puis je t'ai entendue parler, parler, parler…

— Je suis vraiment désolée, maman. C'est vrai que je fais ça. Je parle toute seule comme une mémère à chats gâteuse.

— Tu es allergique aux chats », dit Mrs. Peterson sur un ton détaché.

Gwendy la considère avec attention. « D'accord, d'accord, et ça, c'est sans doute l'effet de la morphine. »

Sa mère soulève la tête et explore la chambre du regard. « Tu as convaincu ton père de rentrer à la maison ?

— Aucune chance. Mais je l'ai envoyé manger un morceau à la cafétéria. »

Elle hoche faiblement la tête. « Beau travail, ma chérie. Je m'inquiète pour lui.

— Papa, j’en fais mon affaire, assure Gwendy. Toi, occupe-toi juste d’aller mieux.

— C’est entre les mains de Dieu, à présent. Je suis terriblement fatiguée.

— Tu ne peux pas baisser les bras, maman. On ne sait même pas à quel point c’est grave. Si ça se trouve…

— Qui parle de baisser les bras ? Pas question, pas tant que je vous aurai, ton père et toi. J’ai trop de raisons de vivre.

— Oui, acquiesce Gwendy. Et comment.

— Tout ce que je voulais dire, c’est… » Mrs. Peterson cherche les mots justes. « Si je suis censée battre encore cette saleté, si j’ai la moindre chance d’y arriver, alors je la battrai. Je le crois. Aussi dur que soit le combat qui m’attend. Mais… si je ne suis pas censée la battre… si Dieu décide que mon heure est venue, ma foi, tant pis. J’ai eu une vie formidable, avec plus de joies que ne devrait en éprouver une seule personne. Comment pourrais-je me plaindre ? Quoi qu’il en soit, c’est tout ce que je voulais dire… C’est la seule chance qu’on aura de me mettre en terre.

— Maman !

— Quoi ? Tu sais que je ne veux pas être incinérée.

— Tu es impossible, soupire Gwendy en récupérant son sac à dos sur l’appui de la fenêtre. Je t’ai apporté de ces petits jus de fruits que tu aimes tant et des friandises. Et aussi une surprise.

— Chouette, j’adore les surprises. »

Gwendy ouvre son sac à dos. « D’abord tu manges et tu bois. Ensuite, tu auras la surprise.

— Depuis quand es-tu dirigiste comme ça ?

— J’ai eu les meilleurs professeurs, réplique la jeune femme en tirant la langue.

— En parlant de surprises, je ne sais vraiment pas pourquoi je me suis réveillée en pensant à ça, tout à l’heure, mais est-ce que tu te rappelles l’année où on a voulu faire une surprise à ton père pour son anniversaire ? » Elle se redresse et s’adosse aux oreillers, les yeux grands ouverts. Bien réveillée à présent, elle boit une gorgée d’une petite brique de jus de fruit.

« Quand on a décoré le garage avec plein de ballons et de guirlandes ? » demande Gwendy.

Mrs. Peterson pointe le doigt vers elle. « C'est bien ça. Il était parti pêcher tout l'après-midi. On a fait rentrer les invités, et la grande idée, c'était d'appuyer sur le bouton d'ouverture de la porte dès qu'il s'arrêterait dans l'allée. »

Gwendy ricane. « Sauf qu'on ne savait pas qu'il était tombé d'une souche et qu'il s'était étalé dans la boue en regagnant son 4x4. »

Mrs. Peterson hoche la tête. « On avait piqué la télécommande dans sa voiture, donc il n'avait pas le choix : il était obligé d'en descendre. » Elle éclate de rire en même temps que sa fille.

« On était tous cachés dans le noir, se rappelle Gwendy. Quand on a entendu le 4x4 s'arrêter, la portière du conducteur s'ouvrir et se refermer…

— J'ai appuyé sur le bouton, la porte du garage s'est soulevée, et ton père était là… » Mrs. Peterson, hilare, ne peut achever.

« Debout, sa canne à pêche dans une main, sa boîte à appâts dans l'autre, continue Gwendy, et nu comme un ver de la ceinture jusqu'aux pieds, avec ses jambes toutes maigres blafardes et couvertes de boue séchée. » Renvoyant la tête en arrière, elle rit à gorge déployée.

Sa mère se pose la main sur le cœur et effectue un gros effort pour articuler. « Je t'ai couvert les yeux d'une main, j'ai fait signe de l'autre à ton père de remonter en voiture, et puis, en regardant autour de moi, j'ai vu l'expression de cette pauvre Blanche Goff… » Elle pouffe, tout en reniflant. « J'ai cru qu'elle allait me faire une crise cardiaque sur sa chaise de jardin. »

Toutes les deux, alors, rugissent de rire en se tenant les côtes, si bien que ni l'une ni l'autre ne parvient plus à sortir un mot.

55

Quand Mr. Peterson sort de l'ascenseur et entend les rires bruyants, un peu plus loin dans le couloir, ses yeux s'étrécissent de contrariété. *Ceux qui font ce boucan n'ont pas intérêt à réveiller ma femme, sinon ça va se payer cher.*

Il lui faut franchir l'angle du poste des infirmières et voir un groupe de femmes en blanc souriantes assemblé devant la porte grande ouverte de la chambre 233 pour réaliser que ce sont sa fille et son épouse qui produisent le boucan en question.

« Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? » demande-t-il en entrant, perplexe.

Mrs. Peterson et Gwendy lui jettent un unique coup d'œil… et partent d'un nouveau fou rire.

56

Vingt minutes plus tard, un infirmier frappe à la porte – un costaud, avec un sourire chaleureux et un buisson de dreadlocks fourré dans un filet qui craque aux entournures. « Pardon de gâcher la fête, messieurs dames, mais je viens chercher Mrs. Peterson pour l'emmener en radiologie.

— Winston ! s'exclame la mère de Gwendy, dont le visage s'éclaire. Je croyais votre service terminé.

— Non, madame. » Il secoue la tête. « Pas avant que je n'en aie fini avec ma patiente préférée.

— Merci, Winston, dit-elle, visiblement touchée.

— Je serai ici quand tu reviendras », assure Mr. Peterson en pressant la main de sa femme.

Elle lève vers lui ses beaux yeux bleus et lui serre la main en retour. « Je suis prête, dit-elle à l'infirmier.

— Je serai ici aussi, dit Gwendy, qui fait de son mieux pour ne pas pleurer.

— Je sais bien. » Mrs. Peterson sort de sous la couverture son autre main, qui paraît très fine, délicate, et montre une petite plume blanche. « Merci encore de me la prêter, ma chérie. J'en prendrai bien soin. »

Sa fille sourit mais ne se risque pas à articuler un mot de plus.

57

Rentrée chez elle, Gwendy range la boîte à boutons dans le coffre-fort, dont elle referme la lourde porte, guettant le *clic* audible de la serrure. Elle tourne ensuite le bouton une fois, deux fois, trois fois, et agite un bon coup la poignée par acquit de conscience. Elle a presque rejoint sa chambre quand on sonne à la porte d'entrée.

Figée au milieu du couloir, elle retient son souffle, espérant que son visiteur s'en aille, quel qu'il soit.

On sonne à nouveau. Deux coups, cette fois.

Gwendy, encore vêtue comme à l'hôpital, sort son téléphone de la poche de son pull, tape le numéro de police secours et pose le doigt sur le bouton d'appel. Marchant sur la pointe des pieds, elle passe dans l'entrée, prenant garde de ne faire aucun bruit, et elle colle l'œil au judas.

La sonnette retentit à nouveau – et elle retient de justesse un hurlement.

Reculant d'un pas, elle tire le verrou et ouvre la porte en grand.

« Bon sang, shérif. Vous auriez pu téléphoner avant de…

— Une autre fille a disparu. En bas de votre rue.

— Quoi ? Quand ?

— On m'a appelé il y a une heure. » Norris Ridgewick porte la main à sa ceinture pour régler le volume de sa radio. « Le père de la fille m'a dit qu'elle patinait sur l'étang, avec des copains – les plus âgés avaient allumé un feu, et il y avait vingt-cinq ou trente personnes. Un autre parent était censé la tenir à l'œil, mais la dame s'est mise à discuter avec une voisine, et

vous savez comment ça se passe. Personne n'a remarqué que la fille avait disparu avant qu'il ne soit l'heure de rentrer.

— Vos hommes ont inspecté la glace ? demande Gwendy, sachant cette question idiote avant même qu'elle ne quitte sa bouche.

— Oui. Mais elle est formée depuis au moins six semaines. Aucune chance qu'elle ait cédé.

— Alors ? Vous allez fouiller les environs – et à part ça ?

— J'ai des agents qui ratissent les bois et les petites routes du coin. On a aussi mis en place un ou deux barrages routiers, mais, si le type qui l'a enlevée l'a fourrée dans son coffre avant de filer, ils sont loin à l'heure qu'il est. D'autres agents font du porte à porte le long de View Drive pour demander aux gens s'ils ont vu quoi que ce soit de louche dans les derniers jours. »

Le visage de Gwendy s'affaisse. « Entrez donc, shérif. » Elle recule encore d'un pas pour lui céder le passage. « J'ai quelque chose à vous dire, et je crois que ça ne va pas vous plaire. »

58

La journaliste blonde de la Chaîne 5 tient le micro devant la bouche du shérif Ridgewick tandis qu'il s'exprime. Son bonnet pelucheux bleu ciel est assorti à son manteau, et son maquillage parfait malgré le vent mordant et le froid glacial. Le shérif, les yeux humides, les joues rouges, paraît épuisé et accablé.

« … en cours pour Deborah Parker, domiciliée sur View Drive, qui a quatorze ans et est en troisième au lycée de Castle Rock. »

La photo d'une adolescente souriante, les cheveux châtain foncé frisés, un appareil métallique sur les dents, apparaît dans le coin supérieur droit de l'écran de télévision.

« Elle mesure un mètre cinquante-cinq, pèse quarante-sept kilos, est brune et a les yeux marron. On l'a vue pour la dernière fois ce soir vers 19 h 30, alors qu'elle patinait avec des amis à l'étang Fortier. Si vous avez la moindre information sur l'endroit où pourrait se trouver Deborah Parker, si vous avez vu quoi que ce soit d'inhabituel autour de Castle View, veuillez contacter le bureau du shérif de Castle Rock au… »

59

Gwendy n’a encore jamais posé les yeux sur l’homme qui se tient devant le bureau du shérif, mais elle sent sa carte de presse à un kilomètre. Avoir repéré le mini-enregistreur empalmé dans sa main gauche ne nuit pas.

« Madame Peterson, l’interpelle-t-il en se postant sur son passage à l’entrée. Des commentaires sur les jeunes filles disparues, madame la représentante ?

— Et vous êtes ? » interroge-t-elle.

Il sort de sous sa veste la carte plastifiée qu’il porte en pendentif, et la tend aussi loin que le permet le cordon. « Ronald Blum, *Portland Press Herald.*

— Je viens ce matin pour m’informer auprès du shérif Ridgewick, à qui je laisserai le soin des déclarations officielles. » Elle commence à s’éloigner.

« Est-il exact qu’il y a eu d’autres tentatives d’enlèvement de jeunes filles à Castle Rock ? »

Gwendy franchit la porte et la laisse se refermer au nez du journaliste. Il lui crie autre chose qu’elle n’entend pas à travers le verre épais.

Le bureau du shérif est en pleine ébullition ce matin. Une poignée de policiers assis à leur table de travail téléphonent et prennent des notes. Plusieurs autres, réunis devant un panneau d’affichage, examinent une grande carte de Castle Rock. Il y a la queue devant la machine à café et devant la photocopieuse. Ayant repéré Sheila Brigham dans sa cabine, Gwendy se dirige vers elle.

La standardiste expérimentée est en communication, coiffée de ses écouteurs avec micro, et, à en juger par son air agacé, coincée sur la ligne depuis un bon moment. Voyant approcher la jeune femme, elle couvre le micro d'une main. « Passez derrière. C'est le cirque ici, aujourd'hui. »

Gwendy la remercie d'un geste et s'engage dans le petit couloir. Cette fois, la porte du shérif est fermée. Elle frappe trois coups pour se donner de la chance.

« Entrez », lance une voix étouffée.

Quand elle pousse le battant et s'engage dans le bureau, le shérif, debout à la fenêtre, est en train de regarder dehors. « Le journaliste vous a coincée à l'entrée ? »

Elle hoche la tête. « Je n'ai pas eu grand-chose à lui dire.

— Je vous en remercie, dit-il en se retournant vers elle.

— Il voulait savoir s'il y avait eu d'autres tentatives d'enlèvement à Castle Rock dernièrement. J'ai failli tourner de l'œil, mais je ne crois pas qu'il s'en soit aperçu.

— Il partait à la pêche au hasard, c'est tout, déclare le shérif en s'adossant à son bureau.

— Sûrement. Mais c'était assez déstabilisant après ce que je vous ai raconté hier soir.

— Il n'en sait rien du tout. Personne n'en sait encore rien.

— Vous allez le dire aux autres aujourd'hui ? »

Il acquiesce. « La police d'État envoie d'autres inspecteurs ce matin, on monte une force d'intervention. Je dévoilerai votre témoignage pendant le briefing initial.

— Dites-moi si vous avez besoin que je sois là pour affronter le public en personne.

— Ce ne sera pas nécessaire, répond-il sur un ton presque badin. Je vais dire que vous avez d'abord cru à une farce, mais qu'ensuite vous avez réfléchi et réalisé que le type portait une cagoule. Donc vous m'en avez parlé ce matin. Vous n'avez pas vu de véhicule et tout ce que vous pouvez dire de l'homme, c'est qu'il portait des vêtements sombres et des chaussures avec un petit talon. »

Elle le considère avec gratitude. « Merci, Norris.

— Je vous en prie, dit-il, chassant ses remerciements d’un geste. Pas la peine que tout le monde sache à quel point vous êtes obstinée. »

Gwendy éclate de rire. « Là, on croirait entendre ma mère. »

60

Quand Gwendy entre dans la chambre 233, au premier étage de l'Hôpital général du comté de Castle, et voit les larmes qui ruissellent sur les joues de son père et de sa mère, son cœur manque un battement.

Mrs. Peterson, assise au bord du lit, ses jambes nues balançant dans le vide, tient les mains de son mari et lui appuie la tête contre l'épaule. On dirait presque une adolescente. Le docteur Celano, au pied du lit, consulte un dossier médical. Quand il entend s'ouvrir la porte, il se tourne vers Gwendy en souriant de toutes ses dents.

« Pardon d'être en retard, dit la jeune femme, déroutée. J'ai été retenue par une réunion. »

Son père lève vers elle des yeux humides et incertains, mais il arbore lui aussi un large sourire.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle avec l'impression d'arriver dans la Quatrième dimension.

— Oh, ma chérie, c'est un miracle », répond sa mère en lui tendant les bras.

Gwendy s'approche et l'enlace. « Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? » Mrs. Peterson ne fait que la serrer plus fort.

« Répétez-lui ce que vous venez de nous dire », encourage le père de Gwendy en adressant un signe de tête au médecin.

Celano hausse les sourcils. « Tous les scanners sont revenus propres. Aucun signe de tumeur nulle part.

— Hein ? C’est super, alors ? demande Gwendy, craignant les faux espoirs.

— Et comment.

— Mais les résultats des analyses ? »

Le médecin lui agite son dossier médical sous le nez. « Les résultats d’hier matin sont excellents aussi. Les chiffres de votre mère sont largement dans les valeurs normales.

— Comment est-ce possible ? demande la jeune femme, incrédule.

— Je me suis posé la même question, avoue le docteur Celano, donc j’ai aussitôt demandé une nouvelle analyse de sang et je me suis précipité au labo pour avoir les résultats.

— Je me demandais ce qui arrivait, intervient Mrs. Peterson en riant. Ils m’ont tiré trois tubes de plus avant le petit-déjeuner. J’ai dit à mon infirmière qu’elle était en train de se transformer en vampire.

— Les nouvelles analyses sont normales. Encore. » conclut le médecin en refermant le dossier et en le glissant sous son bras.

Gwendy le regarde avec de grands yeux. « Il peut s’agir d’une erreur ?

— Il y a bien eu une erreur, mais pas hier ni aujourd’hui. Je suis sûr que ces résultats-là sont justes. » Il pousse un profond soupir et son sourire disparaît. « Cela dit, je vous assure que je compte aller au fond des choses et trouver ce qui s’est passé lors des premières analyses de Mrs. Peterson le 22. C’est une erreur répréhensible, et je finirai par savoir où elle s’est produite.

— Et le mal au ventre ? Les vomissements ?

— C’est un peu mystérieux, je le crains, répond le médecin. À mon humble avis, elle a mangé quelque chose qui ne lui a pas réussi, et la violence des vomissements a irrité des tissus cicatriciels dus à la chimiothérapie. C’est arrivé à certains de mes patients.

— Bon, mais… qu’est-ce que ça veut dire, tout ça ? interroge Gwendy.

— Ça veut dire qu’elle n’est pas malade ! » s’exclame Mr. Peterson en lui passant un bras autour des épaules pour la secouer. « Ça veut dire qu’on peut la ramener à la maison !

— Aujourd’hui ? » s’enquiert-elle en interrogeant du regard le docteur Celano. Elle n’arrive toujours pas à y croire. « Tout de suite ?

— Dès qu’on a terminé de remplir les papiers de sortie. »

Gwendy fixe un instant le médecin puis se retourne vers ses parents au visage radieux de bonheur. « Je commence à me dire qu’elle est vraiment magique, ta plume », dit son père.

Tous les trois éclatent de rire à nouveau et se serrent avec force.



61

Au cours des quarante-huit heures suivantes, la nouvelle d'une tempête de nord-est – encore à quatre ou cinq jours de là mais accumulant déjà de la puissance à une vitesse monstrueuse – occupe les ondes et les unes des journaux de l'est du Maine. On remarque dans la région très peu d'affolement, même face aux pires déchaînements de la nature, mais cependant une angoisse sous-jacente. Les blizzards entraînent des accidents – sur les routes et même près de chez soi. Il y aura des fractures et des engelures, des voitures dans les fossés et des poteaux électriques abattus. Les anciens resteront coincés chez eux ; incapables de sortir pour gagner l'épicerie ou la pharmacie, ils manqueront des repas et des renouvellements d'ordonnances. La maladie, avec une furtivité insidieuse, s'infiltrera sous leurs portes qui laissent passer les courants d'air et s'installera chez eux. Les jeunes ne s'en sortiront pas beaucoup mieux, car ils perdront joyeusement tout le bon sens qu'ils pouvaient posséder pour foncer la tête la première dans la tempête et bâtir des châteaux forts, livrer des batailles de boules de neige ou dévaler les collines boisées à un train d'enfer sur des luges en plastique bon marché achetées au drugstore. Si les habitants de Castle Rock ont de la chance, personne n'aura besoin du croque-mort, mais, tout de même, les tempêtes du nord-est annoncent rarement du bon.

Cette fois-ci, dans la moitié occidentale de l'État, c'est une tout autre histoire. Le blizzard qui approche est relégué en page 2, voire 3, et seulement discuté en détail lors du flash météo des journaux télévisés. Les trois disparues du comté de Castle se taillent la part du lion des médias locaux depuis les nouvelles du petit matin jusqu'au journal de 23 heures. Parents et amis, camarades de classe, professeurs même sont interviewés,

tous présentant une version légèrement différente de la même sombre histoire : les trois filles sont sympathiques, intelligentes, et n'ont jamais connu aucun problème ; en tout cas, ce ne sont pas des fugueuses. Le shérif Norris Ridgewick et l'inspecteur de la police d'État Frank Thome, sans cesse présents sur les ondes, l'air grave, répondent au besoin d'information passionné du public par l'assurance que leurs services respectifs font tout ce qui est humainement possible pour localiser les disparues. Leur message répétitif et le manque d'originalité de son expression poussent un journaliste local à écrire que les deux hommes « lisent le même scénario peu inspiré. »

Malgré l'absence de cadavre ou d'un quelconque indice concluant, les journaux de Portland commencent déjà à parler de « tueur en série » et ont réimprimé pas moins de trois articles consacrés à l'odyssée de l'« Étrangleur de Castle Rock », Frank Dodd, au début des années 1970.

À Castle Rock même, si la presse ne mentionne pas Dodd le croque-mitaine, on entend beaucoup de murmures à son sujet au fond des bars, restaurants et magasins ; dans une aussi petite ville, il y a toujours quelqu'un pour murmurer. Le numéro de *L'Écho* daté du 30 décembre 1999 présente de grandes photos des trois filles sur la première moitié de la une. Juste en dessous, un gros titre encadré déclare : AUCUN INDICE TROUVÉ LORS DE LA CHASSE À L'HOMME – LA POLICE PIÉTINE.

Gwendy Peterson jette un seul coup d'œil au journal avant de le jeter sans le lire sur la table de la salle à manger de ses parents. « Allez, les traînards ! lance-t-elle vers l'étage. On va être en retard ! »

Son père et elle ont passé les deux derniers jours à prendre soin de Mrs. Peterson – du moins est-ce ce qu'ils répondraient si on leur posait la question. L'intéressée, elle, chanterait une tout autre chanson ; sans hésitation ni filtre, elle dirait qu'ils ont passé deux jours à la rendre chèvre.

Malgré les assurances du médecin – à l'hôpital puis au téléphone hier après-midi –, Mr. Peterson a insisté pour que sa femme passe la fin de la semaine sur le canapé du salon, sous une pile de couvertures, afin de se remettre.

« Me remettre de quoi ? a rétorqué son épouse. J'ai mangé un truc qui n'est pas passé et j'ai vomi. Aucune importance. Fin de l'histoire. »

Pour une fois, Gwendy a pris le parti de son père, si bien que leurs allers-retours au canapé, pour s'assurer que la convalescente était bien à son aise et ne s'ennuyait pas, ont tracé un chemin dans la moquette. Par la même occasion, ils ont aussi usé sa patience. Après deux jours passés à lire une demi-douzaine de magazines de la première à la dernière page, à regarder la télévision des heures durant, à tricoter et à assembler un nouveau puzzle jusqu'à en arriver à voir double, elle a enfin craqué peu après le déjeuner, jeté sur son mari la télécommande de la télé et déclaré : « Arrêtez de me traiter comme un bébé, nom d'un chien ! Je me sens très bien ! »

Et il semble que ce soit le cas. Seulement une courte sieste hier, encore rien aujourd'hui… Elle a repris des couleurs, et son appétit est redevenu normal – de même que son caractère. Il y a peu, elle a même suggéré sans subtilité excessive (en clair : exigé) que Gwendy et Mr. Peterson l'emmènent dîner ce soir, et pas dans n'importe quel restaurant. Elle a demandé à sa fille d'appeler son bistro italien favori, Chez Giovanni, à Windham, et de réserver une table pour trois (autour de laquelle ils arriveront en retard s'ils ne quittent pas la maison dans les minutes qui viennent).

Gwendy se retourne en entendant des pas et n'en croit pas ses yeux. « Ah, dis donc ! s'exclame-t-elle en se levant de table. Tu es belle à damner mille saints, maman.

— *Un million* de saints », corrige Mr. Peterson, souriant, en descendant l'escalier derrière son épouse.

Mrs. Peterson porte une robe bleu nuit sous un long pull gris. Pour la première fois depuis des mois, elle a mis du rouge à lèvres et de l'ombre à paupières. Des boucles en or pendent à ses oreilles. Une rangée de perles orne sa gorge.

« Merci, répond-elle d'un air pincé. Si vous continuez à me flatter, tous les deux, j'envisagerai de vous pardonner.

— En ce cas, ton carrosse t'attend », dit Mr. Peterson, le bras tendu vers la porte d'entrée.

62

Il faut quarante-cinq minutes pour aller de Castle Rock à Windham, mais le dîner vaut le moindre kilomètre parcouru. Gwendy et Mrs. Peterson commandent les crevettes farcies à la Guiseppi, une salade et un bol de bisque de fruits de mer. Mr. Peterson choisit le poulet *cacciatore* et dévore une miche de pain italien avant même que ne soit servie son entrée. « Continue comme ça, lui dit sa femme, et c'est toi qu'on ira voir à l'hôpital. »

Quand ils ont fini de manger, Mr. et Mrs. Peterson gagnent la piste et dansent en slow les ritournelles qu'enchaîne un sosie de Frank Sinatra juché sur une petite scène près du bar. À la fin de la toute dernière, Mr. Peterson penche sa cavalière en arrière puis l'attire plus près pour l'embrasser sur la joue. Ils regagnent la table en riant comme un couple de lycéens.

« Tu es sûre que tu ne veux pas t'agiter ? demande son père à Gwendy en tirant la chaise de Mrs. Peterson pour l'aider à s'asseoir. J'ai encore un peu de carburant dans le réservoir.

— J'ai trop mangé. Je crois que je vais rester ici jusqu'à ce que le vent m'emporte.

— Quelqu'un veut un dessert ? demande la serveuse par-dessus l'épaule de Mrs. Peterson.

— Pas pour moi », gémit Gwendy.

Son père tapote un estomac bien rempli. « Pour moi non plus.

— Non, merci beaucoup », dit à son tour sa mère. Comme Mr. Peterson demande l'addition, elle se tourne vers elle. « Je crois que je grignoterai

plutôt un de tes délicieux chocolats quand on arrivera à la maison. »

63

Gwendy négocie à petites foulées la dernière côte de Pleasant Road, restant aussi près que possible du bas-côté. Deux alertes chaudes, ce matin, l'ont conduite à se méfier de la circulation, même à une heure aussi matinale. Il y a trois longs jours que Deborah Parker, quatorze ans, a disparu de l'étang Fortier, mais le quartier grouille toujours de véhicules des services du shérif mêlés à ceux de la police d'État, des volontaires pour les recherches, et des simples curieux, la plupart étrangers à la ville, au nez collé contre le pare-brise.

Le programme de Gwendy en ce frisquet dernier jour du vingtième siècle est d'une clarté remarquable (ce qu'elle attribue sans enthousiasme à son absence de vie sociale saine). Quand elle aura fini de courir et se sera douchée, elle compte rattraper son courrier électronique en retard puis aller vérifier que tout va bien du côté de ses parents – Mr. et Mrs. Peterson dînent ce soir chez les Goff –, et rentrer passer une soirée enthousiasmante à lire du John Grisham jusqu'à ce qu'il soit enfin l'heure de partir pour la fête du Nouvel an de l'association de parents d'élèves, organisée par Brigette Desjardin. Elle a préparé pour l'occasion un discours de cinq minutes, et elle espère ne pas être obligée de rester très longtemps après l'avoir prononcé.

Elle franchit l'angle de la rue. Quand son immeuble arrive en vue, ses pensées se tournent vers la boîte à boutons et les petits animaux en chocolat.

Pour l'instant, elle en a donné à sa mère sept en tout : le premier était la minuscule tortue qu'elle a apportée à l'hôpital en même temps que des

briques de jus de fruit, le plus récent un adorable petit cochon – lorsqu'ils sont rentrés du restaurant la nuit dernière.

Avant de tirer la manette de gauche de la boîte et de glisser la petite tortue en chocolat au fond d'un sac en plastique puis dans la poche de son sac à dos pour l'emporter à l'hôpital, Gwendy a longuement et douloureusement pesé sa décision. Elle savait, et pour cause, que la boîte à boutons délivrait des doses de magie non négligeables avec ses friandises animalières – mais aussi que ces cadeaux étaient rarement sans conséquences. *Alors que se passerait-il exactement la première fois qu'elle donnerait un chocolat à quelqu'un d'autre ? Plusieurs ?* Gwendy ignorait les réponses à ces questions mais, dans l'ensemble, elle voulait bien tenter le coup de dés.

Il a fallu attendre l'autre matin à l'hôpital, quand le docteur Celano leur a annoncé la nouvelle miraculeuse, pour qu'elle se sente enfin en paix avec sa décision. Comment ne pas se réjouir après cela ? Mais, si Gwendy conservait des doutes – oui, peut-être un ou deux –, la gracieuse révérence à la fin du dernier slow et l'expression rêveuse de sa mère alors que son père lui plantait un baiser sur la joue les avaient chassés une bonne fois pour toutes. Elle sait qu'elle se rappellera ce moment et le rire de ses parents toute sa vie (aussi longue qu'elle doive être).

Gwendy lance un bonjour jovial à son voisin de palier qui sort de l'immeuble, puis elle avale les marches jusqu'au premier étage, se sentant le pied léger. Dans sa poche à fermeture, elle pêche sa clef et son téléphone. Alors qu'elle tend la main vers le bouton de porte, elle remarque le voyant MESSAGE qui clignote sur le portable.

« Non, non, non », scande-t-elle en réalisant qu'elle a oublié d'activer la sonnerie. Elle appuie sur le bouton qui lui permet d'écouter ses messages et porte le téléphone à son oreille.

« Salut, chérie, incroyable que mon appel soit passé ! Ça fait des jours que j'essaie ! Tu me manques tellement… »

Le message s'interrompt au milieu de la phrase.

Gwendy fixe son téléphone sans y croire.

« Allez… » Elle presse maladroitement les boutons, cherchant un autre message. Il n'y en a pas. Elle appuie alors sur BIS et, debout devant sa porte, réécoute ces quatre secondes de la voix de Ryan. Encore et encore.

64

Assise en tailleur sur le lit, ses cheveux mouillés enveloppés dans une serviette, Gwendy appuie sur le bouton ENVOYER de l'e-mail qu'elle vient de rédiger. Elle ferme son ordinateur portable une fois le modem déconnecté et, l'air inquiet, sort les jambes du lit, commence à s'habiller. Quand le téléphone sonne, elle est en train de lacer ses chaussures.

« Allô ? » Elle s'efforce de ne pas se faire de faux espoirs.

« Gwendy ? Ici Patsy Follett. Je te dérange ?

— Patsy ! s'écrie-t-elle, ravie d'entendre la représentante. Je viens de répondre à ton e-mail.

— J'ai reçu la réponse, je l'ai lue, et je me suis dit qu'il serait plus facile d'appeler.

— Comment vas-tu ? demande Gwendy. Bonne année !

— Bonne année à toi aussi. J'allais très bien jusqu'à ce que je discute avec mon copain sénateur ce matin. Depuis, c'est plus mitigé.

— Tu crois vraiment qu'on risque d'être rappelés en avance ?

— D'après lui, oui. Une séance d'urgence à cause de la grande gueule du président et de la Corée. C'est la première fois que ça arrive depuis ce connard d'Harry Truman.

— Ça veut dire qu'il se passe plus de choses en coulisses qu'on n'en voit aux infos.

— C'est évident, confirme Patsy sur un ton dégoûté. Je dois admettre que, pour la première fois, j'ai vraiment peur que cet imbécile ne nous implique dans une nouvelle guerre. »

Gwendy cherche des yeux la boîte à boutons, sur la coiffeuse, à l’autre bout de la pièce. Elle s’en approche.

« On a été coupées, Gwen ?

— Non, non, je suis là. Je réfléchis, c’est tout. »

65

Gwendy ne reste pas très longtemps chez ses parents cet après-midi-là, juste assez pour parler football et Patriots avec son père (selon lui, Pete Carroll, l'entraîneur, doit partir après que son équipe s'est encore une fois classée quatrième ; selon elle, il mérite un an de plus pour se rattraper) et aider sa mère à choisir une tenue pour le dîner de Nouvel An de ce soir chez les Goff.

Déjà sortie sur la véranda, elle cherche ses clefs de voiture dans sa poche quand Mrs. Peterson pousse la porte d'entrée et l'intercepte. « Attends une seconde. Il faut que je te dise quelque chose. »

Gwendy se retourne. « Rentre avant d'attraper froid, maman. Il gèle, ici.

— J'en ai pour une seconde. »

C'est une mauvaise nouvelle, pense Gwendy en déchiffrant l'expression de sa mère. *Je savais que c'était trop beau pour être vrai.*

« Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle.

— Oh, maman, soupire-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'aurais dû te le dire avant, mais le courage m'a manqué. »

Gwendy s'approche d'elle. « Dis-moi juste ce qui ne va pas.

— J'ai fouillé dans mon sac, j'ai regardé partout, j'ai même appelé l'hôpital… mais je n'arrive pas à retrouver ta plume magique. »

La jeune femme la regarde fixement – puis éclate de rire.

« Quoi ? interroge sa mère. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— J’ai cru… j’ai cru que tu allais me dire que tu étais malade, finalement, que l’hôpital avait encore fait une erreur. »

Mrs. Peterson se pose la main sur le cœur. « Oh, seigneur, non !

— Si on doit retrouver la plume, elle réapparaîtra, assure Gwendy en ouvrant la porte. Elle l’a déjà fait une fois. Et maintenant, rentre, espèce d’imprudente. »

66

En revenant de Carbine Street, Gwendy reconnaît le véhicule de patrouille du shérif Ridgewick garé au bord de la Route 117, feux de détresse allumés. Elle met son clignotant et s'arrête derrière lui.

Alors qu'elle descend de voiture, elle voit le shérif sortir d'un ravin enneigé qui borde la grand-route. Enfoncé dans la neige poudreuse jusqu'à la ceinture, il lâche un chapelet de jurons grossiers.

« Que diraient vos électeurs s'ils vous entendaient ? »

Ridgewick la toise avec de la neige dans les cheveux et des poignards dans les yeux. « Ils se diraient que j'ai eu une journée de merde, et ils auraient raison. »

Gwendy lui tend une main secourable. « Qu'est-ce que vous faisiez là-dedans ?

— J'ai cru voir quelque chose », dit-il en acceptant son aide. Une fois sorti du fossé, il tape des pieds sur le bas-côté gravillonné puis lève les yeux vers elle. « Je m'apprêtais à vous appeler quand je me suis arrêté.

— Qu'est-ce qui se passe ? »

Il se frotte le menton d'une main. « Il y a une heure, on a reçu une enveloppe matelassée au bureau. Pas d'adresse d'expéditeur. Postée hier à Augusta. »

Gwendy se sent rougir. Elle sait ce qui va suivre.

« Dans l'enveloppe, il y avait le bonnet de ski orange que portait Deborah Parker l'après-midi où elle est allée patiner. Et, fourrées à l'intérieur du bonnet… trois dents de plus, sans doute les siennes. »

La jeune femme contemple Ridgewick bouche bée, incapable de trouver des mots.

« Pour tout arranger, je viens d'avoir le journaliste du *Portland Herald* au téléphone. Quelqu'un a bavé. Il sait qu'on a trouvé des dents dans le sweat-shirt. Et aussi qu'on a reçu un paquet.

— Vous ne disiez pas que c'était il y a une heure ? »

Le shérif hoche la tête. « C'est exact.

— Alors comment… ? »

Ridgewick hausse les épaules. « Quelqu'un a besoin d'argent, j'imagine. Quoi qu'il en soit, il prépare un article pour l'édition de demain matin et il appelle déjà notre assassin "la Petite Souris".

— Oh, nom de Dieu.

— Ouais, dit-il, sombre. Ça va pas tarder à être un vrai bordel. »

67

Le bref discours de Gwendy à la fête du Nouvel An de l'Association de parents d'élèves se déroule très bien et lui vaut des applaudissements enthousiastes du public, avec les habituels sifflets épars. Castle Rock est certes très fière de sa grande fille qui a réussi, mais il y a encore par ici un tas de gens qui ne croient pas une femme capable de les représenter dans la capitale de la nation, surtout une femme de trente-sept ans – et en prime une Démocrate. C'est ce que beaucoup de vieux, à l'épicerie du coin, appellent « la triple peine ».

Quand Brigette lui a expliqué qu'on allait demander à toutes les personnes présentes à la salle des fêtes de sortir en file indienne pour gagner le parc à 23 heures, afin que le grand compte à rebours de minuit puisse avoir lieu en plein centre-ville, près de la tour de l'horloge, Gwendy a cru à une très mauvaise idée. Il ferait noir et on se gèlerait. Les gens seraient fatigués, ronchons. Selon elle, après le discours, la plupart se contenteraient de regagner leur voiture et la chaleur de leur salon pour fêter le changement de millénaire avec Dick Clark et un assortiment d'invités célèbres à la télé.

Mais elle se trompait du tout au tout, elle l'admet à présent.

Les bénévoles de l'association ont créé un vrai pays des merveilles hivernal, ornant de guirlandes électriques clignotantes par dizaines les arbres et les arbustes, la rambarde et le toit du kiosque à musique, et jusqu'à la barrière blanche qui borde les bois du côté nord du parc. Des serpentins rouges et verts pendent aux lampadaires et aux poteaux indicateurs. Une baraque vendant café et chocolat chaud a été installée près de l'entrée, et on a même décoré le monument aux morts, drapant un ruban rouge vif autour

du cou du soldat de la Première Guerre mondiale et chassant les crottes d'oiseaux qui maculaient son casque en forme de tourtière.

Brillent par leur absence les nombreuses affiches AVEZ-VOUS VU CETTE JEUNE FILLE ? retirées de poteaux téléphoniques et lampadaires ainsi que de derrière les fenêtres de la poignée de bâtiments qui bordent le parc. Durant quelques heures, pour un soir, les débats sur les disparues ont été poussés à l'arrière-plan, et les gens se concentrent sur le positif, sur ce qui leur donne de l'espoir. Dès demain matin, affiches et discussions feront sans aucun doute leur retour.

À 23 h 45, Gwendy fait la queue pour acheter un chocolat chaud au milieu de l'agitation générale. Des gamins la dépassent en meutes pressées, criant, riant, se jetant des boules de neige et faisant des glissades sur les plaques de glace éparses, tandis que leurs parents et voisins vont de-ci de-là, passent d'un petit groupe au suivant, bavardent, colportent des ragots, s'envoient des gorgées de whisky tirées de flasques dissimulées, et font de grandioses projets pour que 2000 soit la meilleure année de tous les temps. Gwendy voit Grace Featherstone, du Coin des Livres, discuter avec Nanette, de la cafétéria, non loin du kiosque à musique. Brigette tient sa cour près des tables à pique-nique avec plusieurs de ses séides de l'association de parents d'élèves, s'assurant sûrement que tout est prêt pour minuit et le grand compte à rebours. Gwendy a vu Mr. et Mrs. Hoffman un peu plus tôt, à la salle des fêtes, mais elle a fait de son mieux pour les éviter – allant jusqu'à se cacher dans les toilettes plus longtemps qu'il n'était sans doute nécessaire. Jusqu'ici elle a réussi puisqu'elle n'a plus revu ni l'un ni l'autre.

Tandis que la queue avance lentement, elle remarque un homme de haute taille à la moustache en broussaille, coiffé d'une casquette des Patriots, appuyé contre un lampadaire près de la fontaine. Il donne l'impression de l'observer, mais Gwendy n'exclut pas la possibilité de se faire des idées. Elle croit se rappeler l'avoir vu un peu plus tôt, dans le public, pendant son discours.

« C'est vous, madame Gwendy Peterson ? »

Elle se retourne. L'espace d'une seconde, elle ne reconnaît pas l'homme d'âge mûr debout derrière elle, puis le souvenir lui revient en un éclair. « Oh, rebonjour, monsieur Charlie Browne.

— Appelez-moi Charlie, s'il vous plaît.

— Les festivités du Nouvel An vous plaisent ?

— Elles me plaisaient beaucoup plus quand on était à l'intérieur et que je ne me gelais pas les rognons. »

Gwendy éclate de rire, la tête renvoyée en arrière. « Encore heureux qu'il n'y ait pas de vent, sinon on ferait tous de belles sculptures de glace, ici. »

Il approuve d'un grognement, tout en regardant autour de lui. « Vous avez vu mon fils par ici ? Dès que l'horloge sonne minuit, je me tire. »

Gwendy secoue la tête. « Désolée, je ne l'ai pas vu.

— Ah, te voilà ! s'exclame Brigette, arrivant en une trombe parfumée. Je te cherchais. Pourquoi est-ce que tu te fatigues à faire la queue. » Elle agite furieusement la main à l'adresse des femmes qui tiennent la baraque. « Je peux avoir un chocolat chaud pour madame la représentante, SVP ?

— Brigette, non ! » s'exclame Gwendy, horrifiée. Des gens les fixent, certains les montrent du doigt.

« Et voilà », annonce une femme brune en s'approchant d'un pas rapide, un gobelet fumant à la main.

Gwendy ne voudrait pas l'accepter mais elle n'a pas le choix. « Merci. Tu n'étais vraiment pas obligée de faire ça.

— Mais si, dit Brigette en la prenant par le bras pour l'entraîner à l'écart. Je te veux auprès de moi à minuit.

— Bonne année, monsieur Browne, lance Gwendy par-dessus son épaule. Contente de vous avoir revu.

— Bonne année, madame la représentante », répond-il avec un sourire narquois. Gwendy se laisse peut-être emporter par son imagination, mais elle est presque sûre que le ton de Browne a cessé d'être amical.

« Encore trois minutes », dit Brigette en consultant sa montre. Elle aperçoit son mari, à l'autre bout de la place, qui discute avec deux hommes. « Travis ! Travis. » Elle désigne la tour de l'horloge. « Là-bas ! »

Hochant dûment la tête, il se met en marche dans la direction indiquée.

La tour de l'horloge miniature se situe au centre même du parc. Haute de sept mètres, avec un cadran de cent centimètres de diamètre, elle date de la reconstruction de la ville, après le Grand Incendie. Une plaque métallique

gravée orne son socle de pierre : *À l'esprit indomptable des habitants de Castle Rock – 1992.*

Une femme trapue, vêtue de ce qui évoque plusieurs couches de chemises en flanelle, se pare d'un air soulagé à leur approche. « Dieu merci ! je commençais à m'inquiéter. » Elle tend à Brigette un micro d'où part un long fil noir sinuant jusqu'à un grand haut-parleur posé derrière elles, sur une table de pique-nique.

« Bonne année, lui dit Gwendy, souriante.

— Bonne année », répond-elle timide, avant de détourner le regard.

Travis arrive près d'elles, exhalant un parfum d'after-shave et de whisky, un large sourire aux lèvres. « Vous êtes prêtes, mesdames ?

— Presque », répond Brigette. Quand elle branche le micro, un sifflement de larsen jaillit de l'enceinte. Comme les gens gémissent et se bouchent les oreilles, la femme aux chemises de flanelle court tourner quelques boutons au sommet du haut-parleur : le son perçant s'atténue et finit par disparaître.

« Une minute avant minuit ! annonce Brigette, nerveuse. Une minute avant minuit ! »

Une foule commence à s'assembler au pied de la tour, les plus jeunes enfants aux premiers rangs, la plupart parés de colliers fluorescents, portant trompettes en plastique et crécelles. Beaucoup d'adultes sont coiffés de chapeaux en carton chatoyants au bord desquels est inscrit en lettres obliques 2000 !, Y2K ! ou BONNE ANNÉE !

« Trente secondes ! » crie encore Brigette, dont le ton frôle l'hystérie. Pour la première fois de la soirée, Gwendy se demande combien de verres a bus son amie.

Explorant la foule des yeux, elle remarque Grace, Nanette et Milly Harris, l'organiste de l'église, côte à côte. Toutes les trois, les yeux levés vers l'horloge, scandent le compte à rebours. Charlie Browne se tient au dernier rang, tout seul, le pied posé sur un banc, avec ses santiags éraflées et son chapeau melon en plastique vert surmonté d'une fleur jaune artificielle. Souriant, il adresse un grand signe à Gwendy. Elle lui rend la pareille, soulagée, estimant s'être trompée à son sujet un peu plus tôt.

Une dizaine de mètres derrière Browne, l'inconnu moustachu à la casquette Patriots balaie la foule des yeux, mais le bord de son chapeau,

incliné trop bas, empêche de bien voir son visage.

« DIX, NEUF, HUIT, SEPT, SIX… » Brigette baisse son micro : le rugissement collectif couvre désormais sa voix amplifiée. « CINQ… QUATRE… TROIS… DEUX… UN… »

Et la foule entre en éruption ! « BONNE ANNÉÉÉE ! »

Une cacophonie d'acclamations, de cris avinés, de trompettes et de crécelles emplit l'air. Des confetti sont jetés par poignées. Quelqu'un, à l'autre bout du parc, allume des fusées plantées dans des bouteilles. De brillantes explosions d'étincelles rouge, blanc et bleu illuminent le ciel nocturne et retombent en pluie sur le sol enneigé. Tout autour de Gwendy, on s'enlace, on s'embrasse. La jeune femme pense à Ryan, aux moustaches qui lui chatouillent le menton quand il l'embrasse, et une profonde douleur s'épanouit dans sa poitrine.

Brigette s'arrache aux bras de son mari pour se jeter dans ceux de Gwendy. « Bonne année ! » crie-t-elle à travers le vacarme, en la serrant très fort. « Je suis vraiment contente que tu sois là !

— Bonne année ! répond son amie, le visage éclaboussé par les feux d'artifice.

— À mon tour, maintenant. » Travis se tient derrière sa femme, les bras grands ouverts. « Bonne année ! »

Lorsque Gwendy se penche pour le serrer contre elle, elle effleure de la sienne sa joue froide. « Bonne… » commence-t-elle, puis quelque chose change.

Tout change.

Soudain, Travis lui apparaît très clair, très vif, très net, comme éclairé de l'intérieur, et tout ce qui l'entoure devient flou. Remarquant la petite cicatrice sur son menton, elle *sait* immédiatement que le chien du voisin, Barney, l'a mordu quand il avait huit ans parce qu'il lui jetait des cailloux de l'autre côté du grillage mitoyen. Cela se passait à Boston, là où il a grandi. Elle fixe ses cheveux épais et ondulés et *sait* soudain qu'il a une liaison avec sa coiffeuse, Katy, une célibataire qui occupe un mobile-home à la sortie de la ville avec son fils de trois ans. Sa vieille amie Brigette ne se doute de rien…

… puis la vue de Gwendy se trouble, Travis disparaît soudain en tourbillonnant, comme avalé par les noires mâchoires d'un vortex, et, peu à peu, tout ce qui l'entoure redevient net…

« … va bien ? » demande Travis. Debout non loin d'elle, il la considère avec inquiétude.

Elle cligne des paupières, regarde autour d'elle. « Ça va, dit-elle. J'ai eu un vertige pendant une seconde.

— La vache, j'ai cru que vous faisiez une crise d'épilepsie ou quelque chose comme ça.

— Viens, dit Brigette en la prenant par le bras. On va s'asseoir.

— Sérieux, ça va très bien. » Elle a envie de s'en aller, et tout de suite. « Il est temps que je rentre. La journée a été longue.

— Tu es sûre que tu es en état de conduire ? Travis pourrait te…

— Je me sens bien, assure-t-elle en se forçant à sourire. Promis. »

Brigette la dévisage encore longuement. « Bon, d'accord, mais sois prudente, je t'en prie.

— Pas de souci, conclut Gwendy en lui faisant au revoir de la main. Je t'appelle demain. »

Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se demande-t-elle en traversant le parc pour rejoindre sa voiture. Elle ne saurait même pas décrire ce qui vient d'arriver, mais elle sait en revanche n'avoir jamais rien connu qui s'en approche. On aurait dit qu'une porte s'ouvrait et qu'elle la franchissait. Mais ouverte sur quoi ? L'âme de Travis ? Cela lui paraît un peu tiré par les cheveux, tout droit sorti d'un roman de science-fiction, mais aussi plutôt sensé, de même que la boîte à boutons lui paraît à présent plutôt sensée.

Ce qui s'est produit est-il une sorte d'effet secondaire bizarre des chocolats donnés à sa mère ? Et pourquoi Travis ? Elle le connaît à peine, et ce n'est certes pas la seule personne avec laquelle elle est entrée en contact ce soir : elle a serré plusieurs dizaines de mains.

Une silhouette jaillit soudain de l'ombre pour se dresser devant elle. « Vous vous sentez bien, Mrs. Peterson ? »

Surprise, Gwendy s'arrête brusquement. C'est l'inconnu à la casquette Patriots, assez près d'elle pour la toucher s'il tend le bras. Or elle est à

présent coincée entre deux bâtiments où, en l'absence de lampadaires, il fait plus sombre.

« Ça va très bien, répond-elle, tentant de ne pas montrer sa peur. Vous devriez éviter de tendre des embuscades aux gens comme ça. Surtout avec ce qui se passe dans les environs.

— Je vous présente mes excuses, dit l'homme sur un ton plaisant. J'ai vu ce qui est arrivé et j'étais inquiet.

— Vous avez vu ce qui est arrivé, répète Gwendy d'une voix plus dure. Et pour quelle raison me regardiez-vous donc, monsieur… ?

— Nolan, dit l'homme en ouvrant son manteau pour révéler le badge fixé à sa ceinture. Inspecteur Nolan. »

La jeune femme écarquille les yeux et sent la chaleur lui monter aux joues. « Et voilà, maintenant, je me sens très bête.

— Je vous en prie, madame, s'exclame le policier, les mains levées. J'aurais dû me présenter directement.

— C'est le shérif Ridgewick qui vous a demandé de garder l'œil sur moi ?

— Non, madame. À l'entendre parler de vous, je crois qu'il vous estime capable de vous débrouiller toute seule. »

Gwendy éclate de rire. Elle imagine bien Norris en train de prononcer ces mots-là, oui. « Eh bien, bonne nuit, inspecteur. Merci de vous inquiéter de moi. »

Il acquiesce sans répondre et s'éloigne en direction du parc.

Gwendy reprend sa route et, le temps de reconnaître l'homme qui marche à présent vers elle, elle décide de se livrer à une expérience. « Tiens, bonjour, monsieur Gallagher, dit-elle. Bonne année. » Elle dégante sa main droite et la lui tend.

« Bonne année à vous, ma jeune amie. » Le prof d'algèbre qu'elle a eu en classe de troisième lui donne une poignée de main ferme. Elle sent les cals durcis sur sa paume. « Faites donc un saut au lycée, un de ces jours. Les jeunes seraient ravis de vous voir.

— Je n'y manquerai pas », répond-elle, attendant que se produise quelque chose, *n'importe quoi,* qui sorte de l'ordinaire.

Mais il ne se produit rien.

Elle continue donc de marcher jusqu'à arriver sur Main Street où elle s'est garée. Alors qu'elle songe à la boîte à boutons et à ses chocolats sans regarder où elle va, ses pieds se dérobent soudain sous elle. Un instant elle passe avec assurance devant la Cafétéria de Castle Rock, apercevant du coin de l'œil son reflet fuyant dans la vitrine sombre, l'instant d'après elle glisse sur un trottoir gelé en battant de ses bras levés.

Quelqu'un la saisit par la taille.

« Oh, mon Dieu, s'exclame-t-elle en retrouvant son équilibre.

— C'est pas passé loin, Mrs. Peterson. » Lucas Browne la lâche, se penche jusqu'au trottoir et se relève, son gant à la main. « Vous avez laissé tomber ça. » Souriant, il le lui tend, leurs doigts nus se touchent…

… et Main Street s'évanouit, les voitures, les boutiques, les lampadaires disparaissent, elle ne voit plus que le jeune homme, étincelant, quasi lumineux. Et soudain elle sait : Lucas Browne est la Petite Souris. Quand elle regarde sa main, elle voit ses doigts gantés se refermer sur un instrument en inox, plonger dans une bouche de mannequin pleine de fausses dents installée sur une table brillamment éclairée ; l'inscription *Université de Buffalo, École dentaire* est brodée sur la poitrine de sa longue blouse blanche de labo… puis ces mêmes doigts, sales à présent, serrent une pince universelle rouillée alors qu'il se dresse au-dessus d'une Deborah Parker recroquevillée, aux longs cheveux collés par la sueur et aux yeux écarquillés, terrifiés ; la pointe des santiags de Lucas est maculée de grosses taches de sang…

Puis l'obscurité avale la scène et la rue redevient nette. Lucas Browne se tient juste devant Gwendy sur le trottoir.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? interroge-t-il, les yeux étrécis. Est-ce que ça va ?

— Je… oui, ça va bien, dit-elle. Merci. Vous m'avez évité une mauvaise chute. » Sa voix lui semble terne et lointaine.

Un jeune couple passe près d'eux, bras dessus bras dessous. L'adolescent, un émule de James Dean avec son blouson de cuir et la cigarette qui pend entre ses lèvres, leur adresse un signe de tête. « Ça va, Lucas ? »

L’interpellé ne répond pas, ne le regarde même pas : avec la même expression méfiante sur le visage, il se contente de suivre des yeux Gwendy qui traverse la rue.

La jeune femme ouvre sa voiture, monte au volant, et se hâte de verrouiller la portière derrière elle, les mains tremblantes. Elle a l’impression que son cœur va exploser dans sa poitrine. Mettant le contact, elle démarre sans laisser chauffer le moteur. Quand elle jette un coup d’œil vers le trottoir, Lucas Browne est encore debout là, à la fixer.



68

Le shérif Ridgewick décroche à la première sonnerie. « Allô ?

— C'est Lucas Browne ! » Gwendy hurle presque. « La Petite Souris, c'est Lucas Browne !

— Gwendy ? Vous savez l'heure qu'il est ?

— Écoutez-moi, Norris, je vous en supplie. Je crois que Deborah Parker est encore en vie mais je ne sais pas pour combien de temps.

— D'accord, commencez par le commencement et dites-moi comment vous savez ça.

— Je viens de croiser Lucas Browne sur Main Street et…

— Qu'est-ce que vous faisiez sur Main Street à une heure pareille ?

— Je regagnais ma voiture après la fête du Nouvel an, répond-elle, sentant monter en elle la frustration, mais ça n'a pas d'importance. Lucas Browne a fait l'école dentaire à Buffalo.

— Comment savez-vous ça au juste ? D'ailleurs, comment se fait-il que vous connaissiez Lucas Browne ?

— Je les ai rencontrés, son père et lui, quand on a ratissé le pré, l'autre jour. Le père m'a dit que Lucas avait fait des études à Buffalo, mais qu'il était rentré plus tôt que prévu après avoir eu des ennuis.

— Et Lucas vous a précisé que c'était l'école dentaire quand vous l'avez vu ce soir ? »

Gwendy hésite un instant. « Quelque chose comme ça. » Elle prend une profonde inspiration. « Norris, il portait des santiags. Je crois qu'elles sont

tachées de sang. »

Des bruissements en fond sonore à présent. « Où êtes-vous ?

— Je viens de m’engager sur la 117. Je rentre chez moi.

— Faites demi-tour », dit-il. Elle entend une porte s’ouvrir puis se refermer. « Retrouvez-moi au poste. N’appelez personne d’autre.

— Faites vite, Norris. »

69

Gwendy prend une chaise pour s'installer à côté de Sheila Brigham dans la cabine du standard et écouter les appels entrants. Elle reconnaît aussitôt le shérif Ridgewick, quoique sa voix semble bien plus profonde à la radio, ainsi que l'agent Tom Noel, de la police d'État, qui était une classe en dessous d'elle au lycée de Castle Rock et a grandi à deux rues de Carbine Street. Les autres lui sont inconnus. Leurs interventions sont rares et sèches, mais elle entend la nervosité qui couve dans leurs voix.

Le shérif et son adjoint Footman occupent la voiture de tête, suivis par un convoi de véhicules appartenant à leur propre service, à la police municipale de Castle Rock et à celle de l'État du Maine. Venant de franchir le vieux pont de chemin de fer de Jessup Road, ils se sépareront d'ici quelques minutes pour encercler la propriété des Browne.

Malgré plusieurs requêtes et une pitoyable tentative de corruption (mettant en jeu une des cannes à pêche à la mouche qui font la fierté de Mr. Peterson), le shérif a refusé de laisser Gwendy les accompagner – la presse s'en donnerait à cœur joie, a-t-il argumenté, surtout si quelque chose tournait mal et qu'elle était blessée –, donc elle n'approchera pas l'action de plus près que cela.

Elle fixe la radio avec une impatience nerveuse, en tapant du pied sur la vilaine moquette verte et en se rongeant les ongles. Sheila lui a déjà reproché deux fois de ne pas rester tranquille, mais Gwendy n'y peut rien. Elle tient sur la colère et grâce à une demi-douzaine de tasses de café. Alors qu'il est presque 10 heures du matin, elle n'a pas fermé l'œil. Elle n'est à dire vrai même pas rentrée chez elle hier soir.

Un peu avant 1 heure du matin, après l'avoir retrouvée au poste, le shérif a contacté un certain inspecteur Tipton de la police de Buffalo. Des dossiers ont été ouverts, des coups de téléphone passés, des coups frappés à des portes. Vers 6 heures, un administrateur haut placé de l'Université de Buffalo révélait que Lucas Tillman Browne de Castle Rock, Maine, avait été expulsé de l'école dentaire – juste avant la fin de son troisième semestre – quand de nombreuses étudiantes avaient porté plainte contre lui pour harcèlement sexuel. Peu après 8 heures, les inspecteurs de la police d'État apprenaient des Tomlinson et des Parker que les deux familles avaient engagé l'artisan Charles Browne au printemps précédent pour passer au Karcher les revêtements en aluminium de leurs maisons. Dans les deux cas, il était assisté par son fils. Ce trésor de nouvelles informations a provoqué l'émission d'un mandat de perquisition au domicile des Browne et dans les terrains alentour.

« J'aperçois un sujet mâle isolé, braille la radio. Gwendy visualise Norris Ridgewick assis au volant de son véhicule de patrouille, plissant les yeux pour voir à travers le pare-brise sale. *Notez, deux sujets mâles dans le garage. Le deuxième travaille sous le camion.*

— *Bien reçu. On est en position à l'arrière.*

— *Tout va bien du côté de la clôture. S'ils viennent par là, on les tient.*

— *On s'approche des sujets. L'inspecteur Thome est à douze heures par rapport à moi, et il bloque l'allée. Restez à l'écoute. »*

Trois minutes et demie plus tard. *« Le mandat a été présenté. Les deux sujets coopèrent. Les inspecteurs entrent à l'intérieur de la résidence. Restez à l'écoute. »*

Mais la radio demeure ensuite quasi silencieuse. Un agent requiert dans la maison la paire de gants neufs qu'il a apportée. Un autre demande si ses hommes et lui doivent continuer de détourner la circulation au carrefour. L'adjoint Portman répond que oui.

Gwendy prend une profonde inspiration, la relâche. Sheila mastique son donut, les yeux fixés sur l'écran de la radio, sans que son expression change en rien.

« Comment faites-vous pour être aussi calme, demande sa compagne, brisant le silence. Je suis presque morte, moi. »

La standardiste lui jette un regard blasé, des taches de poudre blanche au coin des lèvres. « Vingt-cinq ans de boulot, ma petite. J'ai tout vu et tout entendu. Si je vous disais tout ce que j'ai vu, vous ne le croiriez pas ! » Elle prend une autre bouchée de donut et continue, la bouche pleine : « Mais je vais quand même vous dire un truc : si vous continuez à vous ronger les ongles comme ça, d'ici cinq minutes, vous allez courir acheter des pansements au drugstore d'en face. »

Gwendy écarte le petit doigt de la bouche et croise les bras à l'image d'une adolescente boudeuse.

« Allô, Sheila », beugle la radio.

La standardiste essuie ses doigts sales sur son chemisier et branche le micro. « Je suis là, shérif. »

Il y a un crépitement de parasites, puis : *« J'ai un message pour notre visiteuse.*

— Bien reçu. Elle est à côté de moi, en train de se grignoter les doigts.

— *Dites-lui… qu'on a eu notre homme. »*

70

« Monte le son, Gwen », dit Mr. Peterson. Assis sur l'accoudoir de son fauteuil relax, il fixe l'écran de télévision avec une fascination absolue.

« Je vais faire quelques brefs commentaires, déclare le shérif Ridgewick à l'entrelacs de micros installés devant le poste de police, puis je passerai la parole à l'inspecteur Frank Thome, de la police d'État, qui répondra à toutes les questions. »

Ouvrant un bloc-notes, il commence à lire. « Ce matin, les services du shérif du comté de Castle et la police de l'État du Maine ont effectué une perquisition dans une résidence située au 113 Ford Road, à Castle Rock. Plusieurs objets personnels appartenant à Rhonda Tomlinson ont été découverts sous le plancher d'une des chambres. Après l'interrogatoire de plusieurs occupants de la maison, un suspect, Lucas Browne, vingt ans, a été arrêté. Après avoir reçu la permission du propriétaire, Charles Browne, cinquante-neuf ans, de fouiller un chalet situé près du lac Dark Score, les policiers ont découvert dans le sous-sol en terre battue Deborah Parker, quatorze ans, menottée et inconsciente. Elle a été rendue à sa famille et reçoit à l'heure actuelle des soins dans un hôpital local. »

Le shérif lève les yeux de son bloc, et les cernes noirs sous ses yeux disent clairement le reste de l'histoire. « Des recherches approfondies autour du chalet ont permis aux policiers de localiser les corps de Rhonda Tomlinson et de Carla Hoffman, enterrés à proximité. Les familles ont été averties, et les dépouilles des victimes seront transportées à la morgue du comté de Castle en attendant un supplément d'enquête. Lucas Browne est accusé d'avoir enlevé et assassiné mesdemoiselles Tomlinson et Hoffman, enlevé et torturé mademoiselle Parker. D'autres charges s'ajouteront peut-

être par la suite. Il est pour l’heure en cellule, au bureau du shérif du comté de Castle. L’inspecteur Thome va maintenant répondre à vos questions. »

Ridgewick descend de son estrade de fortune, les yeux baissés.

« Eh bien, soupire Mr. Peterson, c’est loin de bien se terminer, mais c’est sans doute ce qu’on pouvait espérer de mieux.

— Les pauvres parents, dit Mrs. Peterson en faisant le signe de croix. Je n’imagine même pas ce qu’ils sont en train de traverser. »

Gwendy reste muette. Elle a vécu les dix-huit dernières heures dans un tourbillon, et son cerveau comme son corps s’efforcent encore de se remettre.

Cet après-midi, le shérif lui a confié en détail les horreurs découvertes dans la maison et le chalet des Browne : deux sacs en plastique cachés sous une deuxième latte de plancher détachée, dans la chambre de Lucas, renfermaient pour l’un des bijoux assortis appartenant à Dieu sait combien de femmes, pour l’autre cinquante-sept dents de formes et de tailles variées. Dans le sous-sol du chalet, on a trouvé une macabre boîte à outils : un assortiment de pinces tachées de sang, une perceuse et plusieurs scies électriques. Gwendy s’est demandé combien de temps il faudrait à la presse pour s’emparer de l’information.

Illustration

« C’est bien pour Norris Ridgewick, affirme Mr. Peterson, qui regarde encore la télévision. Il est temps que les habitants de cette ville reconnaissent ses qualités. »

Le téléphone portable de Gwendy sonne. « Je ferais mieux de répondre, dit-elle en quittant le canapé pour passer dans la cuisine. Allô ?

— Vous avez une minute ?

— Vous avez les oreilles qui sifflent, shérif ?

— Tous les jours depuis deux semaines, répond Ridgewick sur un ton las.

— On vient de voir la rediffusion de votre conférence de presse. Vous vous en êtes bien tiré.

— Merci. » Il marque une pause. « Ça me fait encore tout drôle de n’avoir pas mentionné la part que vous avez prise à l’enquête. J’ai scrupule

à récolter tous les lauriers.

— Je crois que vous avez pas mal de lauriers en retard.

— Je ne dirais pas ça.

— Moi si.

— J'ai une question à vous poser. »

Nous y voilà. « Laquelle ? demande Gwendy.

— Je sais que c'est cette histoire d'école dentaire qui vous a mis la puce à l'oreille. Et les santiags. Mais comment avez-vous su, *vraiment* ? »

Gwendy ne répond pas immédiatement. Quand elle le fait enfin, ses mots sont pesés avec soin et aussi francs que possible. « C'était juste une… impression forte. Il dégageait des vibrations très troublantes, une espèce de *faim* qu'on sentait émaner de lui.

— Donc, en gros, pour vous… c'était purement une intuition. »

Elle le voit bien en train de lever les yeux au ciel. « Quelque chose comme ça.

— Eh bien, en tout cas, je vous remercie. Vous avez sauvé la vie de cette fille.

— *Nous* l'avons sauvée, Norris.

— Vous êtes chez vous, là ? Je voudrais vous déposer le rapport que je viens de rédiger. M'assurer qu'on est sur la même longueur d'ondes.

— Je suis chez mes parents mais je peux passer au poste après dîner.

— Ce sera trop tard. Ça vous ennuie si je vous l'apporte ?

— Ce sera parfait. Je ne bouge pas. » *S'il essaie de me serrer la main,* se dit-elle, *je lui dirai que je couve quelque chose et qu'il vaut mieux ne pas me toucher. Exactement ce que j'ai dit à mes parents tout à l'heure.*

« Parfait, donnez-moi un quart d'heure. »

Il ne lui faut que dix minutes.

Gwendy, penchée au-dessus de la table de la salle à manger, cherche une pièce d'angle d'un des derniers puzzles – les gratte-ciel de New York, la nuit – quand on sonne à la porte d'entrée.

« C'est Norris, suppose-t-elle en se redressant.

— Invite-le à entrer, surtout », recommande Mrs. Peterson.

Gwendy s'engage dans l'entrée. « Vous avez dû faire des excès de vitesse… » commence-t-elle en ouvrant la porte. Puis les mots meurent dans sa gorge. « Ryan ? »

Son mari se tient sur la véranda, un bouquet de fleurs dans une main, son sac de matériel photo dans l'autre. Il est bien rasé, bronzé, et ses yeux étincellent d'une impatience nerveuse. On dirait un petit garçon qui se balance sur ses talons en souriant.

« Je sais que tu adores les surprises », dit-il.

Gwendy pousse un cri aigu et se jette dans ses bras. Lâchant son sac, il la soulève de son bras libéré, la fait tourner. Leurs lèvres se trouvent et, tandis qu'elle valse ainsi contre lui, sur la véranda de la maison où elle a grandi, elle pense : *Il n'y a rien de mauvais en cet homme, et le voilà revenu* chez nous.

71

Pour la première fois de sa vie, Gwendy a envie de parler à quelqu'un de la boîte à boutons.

Elle jette un coup d'œil à Ryan qui conduit. Elle déteste avoir pour lui un secret aussi énorme – et même n'importe quel secret – mais elle craint que connaître l'existence du coffret d'acajou ne le mette en danger. Elle n'aime pas non plus l'idée de ne pas lui laisser le choix. Si elle décide de parler, il détiendra cette connaissance – cette responsabilité – qu'il le veuille ou non. En quoi est-ce plus défendable que ce que Richard Farris lui a fait à elle ? Deux fois, maintenant !

« À quoi penses-tu ? demande-t-il, tout en regardant dans son rétroviseur avant de mettre son clignotant pour déboîter. Tu es vraiment très silencieuse. La réunion d'urgence t'inquiète. »

Elle hoche la tête. « Oui. » Et c'est la vérité.

« Tu t'en sortiras très bien, chérie.

— Franchement, je ne sais même pas ce que je suis censée faire, ce que sera mon rôle dans tout ça.

— Tu vas écouter, assimiler, et ensuite tu prendras la direction des opérations. C'est ce que tu fais toujours. »

Elle pousse un soupir et regarde par la fenêtre. Mares gelées et corps de fermes défilent, flous, au milieu les champs, métamorphosés en spectres gris par la neige tourbillonnante. « Avec de la chance, on réussira à faire entendre raison à notre homme. Mais ça va demander du temps.

— Si je te connais bien, tu ne prendras pas de repos avant d'avoir réussi. »

L'appel est arrivé la veille au soir. C'était le porte-parole de la chambre en personne, Dennis Hastert, avec un message bref et direct : la Chambre des représentants et le Sénat se réuniraient le lundi 3 janvier à 9 heures, cinq jours avant la date prévue. Après l'avoir remercié de son appel, Gwendy a raccroché puis informé Ryan. Tous les deux n'étant partis de chez ses parents que deux heures plus tôt, il n'avait pas même eu le temps de défaire ses bagages.

La jeune femme craint de laisser la boîte à boutons dans le coffre de l'appartement – supposons que Ryan rentre à la maison sans elle à un moment ou un autre et qu'il l'ouvre –, et la caisse d'épargne de Castle Rock est fermée le dimanche : elle n'a donc d'autre choix que d'emporter avec elle le coffret d'acajou.

Dès ce problème-là résolu, un autre s'est dressé : Gwendy, prévenue au dernier moment, n'a pu louer un avion dans le comté de Castle et s'est vue contrainte d'appeler un autre aérodrome, plus important, au sud de Portland. Le trajet allongé et les inévitables questions de Ryan (« Depuis quand on prend des vols privés ? ») étaient toutefois justifiés, ne serait-ce que pour éviter les détecteurs à rayons X d'un aéroport.

« Je te dépose devant avec les bagages ? propose Ryan, en quittant l'autoroute pour la voie d'accès à l'aérodrome de Portland Sud. Je me gare et je te retrouve à l'intérieur.

— Parfait. On devrait être largement en avance. »

Ryan s'arrête au bord de la section de trottoir marquée DÉPOSE PASSAGERS devant le bâtiment principal – contrairement à celui du comté de Castle, cet aérodrome-là en compte plusieurs, ainsi que de multiples pistes et un parking de trois étages – et sort les valises du coffre, dont le bagage à main de Gwendy qui contient la boîte à boutons. Laissant son épouse sur le trottoir, il traverse la route pour gagner le parking.

Deux familles nombreuses font la queue avec leurs valises à l'enregistrement des bagages (en l'occurrence une guérite en fibre de verre flanquée de deux chariots de supermarché géants). Plusieurs jeunes enfants s'efforcent d'échapper en se tortillant à la main de leurs parents ; une petite fille aux joues couvertes de larmes, rouge comme une betterave, paraît au

bord d’une très grosse colère. Un unique employé de l’aérodrome, à l’air épuisé, étiquette la montagne de bagages de luxe avec l’efficacité et la vivacité d’un paresseux. S’il attend de l’aide en ce deuxième jour de janvier, elle n’est pour l’instant pas en vue.

Tout en soupirant de compassion pour lui, Gwendy s’assied sur un banc voisin. Elle dispose les trois grandes valises devant elle, mais, par mesure de sécurité, garde son bagage à main sur le banc, s’en servant d’accoudoir.

« Excusez-moi, madame, est-ce que vous gardez cette place pour quelqu’un ?

— Pas du tout, répond-elle en relevant les yeux. Asseyez-vous… »

Richard Farris se tient devant elle, tel le reflet dans un miroir de l’homme rencontré pour la première fois il y a vingt-cinq ans sur un banc du parc de Castle View. Son visage n’a pas pris une ride, il porte un jean noir avec une chemise habillée (gris pâle, cette fois-ci, pas blanche), une veste de complet sombre et, bien sûr, son joli petit chapeau noir est perché sur sa tête.

« Comment… d’où sortez-vous ? » demande-t-elle à voix basse, impressionnée.

Il s’assied à l’autre bout du banc avec un sourire chaleureux. Le bagage à main repose entre eux.

Gwendy envisage de se pincer le bras pour s’assurer qu’elle ne rêve pas, mais elle a soudain peur de bouger. « Est-ce que c’était vous, au centre commercial, avec ma mère ? Est-ce que… pourquoi m’avez-vous rendu la boîte ? » Elle parle vite, à présent, des semaines de frustration et d’anxiété surgissent dans sa voix. « Je croyais que vous disiez… »

Farris lève la main pour la faire taire. « Je comprends que tu aies des questions, mais mon séjour ici est limité, alors discutons un moment avant d’être interrompus. » Il se rapproche un peu du milieu du banc. « En ce qui concerne le retour de notre vieille amie, la boîte à boutons… disons juste que je me suis retrouvé dans une situation délicate et qu’il m’a fallu la mettre un petit moment en lieu sûr. » Il la considère avec une affection visible dans ses yeux bleu clair. « Toi, Gwendy Peterson, tu es le lieu le plus sûr qui me soit venu à l’idée.

— Je suppose que je dois prendre ça pour un compliment.

— C’en est un, ma chère. Je te l’ai dit il y a longtemps : tu as gardé la boîte de manière exceptionnelle la première fois que je te l’ai confiée. Et je ne doute pas que ç’ait encore été le cas.

— N’en soyez pas si sûr, dit-elle. J’ai été en vrac tout du long. Je ne savais pas quoi faire. Appuyer sur le bouton, ne pas appuyer. » Elle lâche une longue expiration. « Finalement, j’ai fait de mon mieux.

— Et c’est tout ce qu’on peut demander dans une entreprise pareille. Te connaissant, je crois que tu t’es fort bien débrouillée cette fois-ci aussi. » Il pose la main sur le bagage, tapote de ses longs doigts minces la fermeture éclair. « Ignorer la tentation des boutons est toujours une épreuve. Peu de gens sont capables de résister. Mais, comme tu le sais fort bien à présent, quand on la laisse tranquille, la boîte représente une force puissante pour le bien.

— Mais je ne l’ai pas laissée tranquille, proteste Gwendy avec une intonation plaintive qu’elle se rappelle avoir entendue pendant son adolescence. Pas complètement. J’ai tiré sur la manette… souvent. »

Farris hoche légèrement la tête.

« Est-ce que ma mère va aller bien ? Ce sont les chocolats qui l’ont guérie, n’est-ce pas ? » Puis elle ajoute, comme en guise d’excuses. « J’étais obligée d’essayer.

— Il arrive qu’un hôpital fasse une erreur, notamment en ce qui concerne ces fichues analyses de sang. Des échantillons se retrouvent contaminés, des tubes à essais mélangés. Ça n’est pas rare du tout. J’imagine que tu lui as laissé une réserve suffisante.

— Oui », avoue-t-elle, pareille à une adolescente prise en faute.

Un minivan s’arrête devant eux au bord du trottoir, et sa portière latérale coulisse. Une femme et une fillette portant des valises en descendent. Toutes les deux lancent un chaleureux au revoir au conducteur, la porte se referme et le véhicule s’éloigne. Les arrivantes gagnent le bout de la file pour l’enregistrement des bagages sans regarder une seule fois vers le banc.

« Qu’est-ce qui s’est passé avec Lucas Browne et le mari de mon amie ? Les choses affreuses que j’ai vues dans ma tête ? C’est la boîte qui a fait ça, hein ? Est-ce que c’est à cause des chocolats ? Est-ce que ça se produira encore ?

— Ce n'est pas de mon ressort. À propos de la boîte à boutons, il y a des choses – beaucoup – qui demeurent hors de ma portée. »

Elle le regarde bouche bée. « Mais si, vous, vous ne connaissez pas les réponses, qui les connaît ? »

Farris ne répond pas, se contentant de la dévisager de ses yeux plissés qui paraissent à présent presque gris. Son chapeau dépose une fine bande d'ombre sur son front. Enfin, il reprend la parole : « J'ai cependant pour toi la résolution d'un problème qui, je crois, te vaut pas mal d'anxiété depuis un petit moment.

— Quoi ? » interroge Gwendy, de nouveau plaintive. Que Richard Farris ne soit pas la force omnipotente derrière la boîte à boutons mais plutôt une sorte de *messager* amélioré la met en colère – et la terrifie.

Il se penche plus près et, durant un instant tendu, Gwendy craint qu'il ne veuille lui prendre la main. « Ta vie t'appartient bel et bien. Les histoires que tu as choisi de raconter, les gens pour lesquels tu as choisi de te battre, les vies que tu as influencées… » Il agite la main devant son visage. « De tout cela, tu es responsable, toi, et pas la boîte à boutons. Tu es depuis *toujours* quelqu'un d'exceptionnel, Gwendy Peterson, depuis ta naissance. »

Gwendy en oublie de respirer. Elle sent un poids énorme choir de ses épaules, cesser d'envelopper son cœur. « Merci », parvient-elle à dire d'une voix tremblante.

Farris incline la tête de côté, comme s'il écoutait un appel lointain. « Hélas ! Mon heure est venue. Ton mari arrive. Un homme charmant, lui aussi – un conteur à part entière.

— Et la boîte ? lâche la jeune femme.

— C'est déjà réglé. »

Elle le regarde, désorientée, puis elle soulève son bagage à main et le secoue.

Il lui paraît vide. Il *est* vide.

« Comment avez-vous… ? »

Farris éclate de rire. « Depuis le temps, tu ne devrais plus poser de questions aussi idiotes, ma jeune amie. »

Elle juge étrange d’être appelée « ma jeune amie » par un homme qui paraît peu ou prou le même âge qu’elle. Mais chaque minute de cette expérience lui semble étrange, de toute façon, presque onirique.

« Je dois partir », dit Farris en se levant. Gwendy s’attend à ce qu’il sorte sa montre démodée de la poche intérieure de sa veste et regarde l’heure, mais il s’abstient. « Quoique j’aie considérablement ralenti sa progression, ton mari est un homme décidé et il ne tardera plus. » Il baisse les yeux sur Gwendy avec la même lueur affectueuse. « Vous n’aurez plus qu’à enregistrer vos bagages et à vous envoler vers une vie commune longue et prospère.

— Si on arrive jamais au bout de la file, plaisante Gwendy.

— Quelle file ? » demande-t-il.

Elle tend le bras. « Celle-ci. » Mais plus personne n’attend devant la guérite d’enregistrement des bagages. Pas un voyageur.

« Qu’est-ce que… »

Quand elle tourne à nouveau la tête, Richard Farris a disparu.

Elle se met sur ses pieds pour regarder autour d’elle, mais il n’est pas en vue. Le trottoir et la route sont déserts. Il a purement et simplement disparu. Quoique pas avant de lui laisser un cadeau d’adieu.

Une petite plume blanche très familière repose sur le bagage à main de Gwendy.

72

« Tout est réglé », annonce Ryan en traversant la rue à petites foulées. Leurs valises à la main, ils s'avancent en direction de l'enregistrement des bagages.

« Pourquoi as-tu tardé ? demande Gwendy.

— L'ascenseur était en panne. Il a fallu que je redescende les trois étages à pied. Ensuite, j'ai réalisé que j'avais oublié de fermer les portières de la bagnole, alors il a fallu que je remonte. Toujours à pied. »

Elle éclate de rire. « Mon éternel inquiet.

— Je tiens ça de toi », réplique Ryan en lui tirant la langue.

Elle lui pose la main sur le bras, l'arrêtant, soudain sérieuse. « J'ai réfléchi à ce que tu disais. Dans la voiture. »

Il lui lance un regard interrogateur.

« Tu avais raison, continue-t-elle. Quand j'arriverai là-bas, demain, j'écouterai, j'assimilerai et, ensuite, je ferai le boulot. Quoi qu'il en coûte. Aussi longtemps que ça doive prendre. »

Il se penche vers elle ; leurs fronts se touchent. « Voilà ! Ça, c'est la Gwendy Peterson que je connais.

— Que puis-je pour vous, madame, monsieur ? demande l'homme souriant assis dans la guérite.

— Nous prenons le vol 117, déclare Ryan en examinant la paperasse. Il doit décoller à 15 h 10. Nous voudrions enregistrer trois bagages, s'il vous plaît. »

L’employé ramasse une planchette porte-papier et griffonne quelque chose. « Puis-je voir vos pièces d’identité, je vous prie ? »

Ryan sort son portefeuille et montre son permis de conduire. Gwendy pêche le sien dans la poche latérale de son sac à main et le pose sur le comptoir. L’homme le prend, vérifie le nom inscrit, puis le rend à sa propriétaire. « C’est bon », dit-il. Sorti de sa guérite par derrière, il dépose les valises dans un des grands chariots, puis prend un talkie-walkie à sa ceinture, appuie sur un bouton et lance : « Ramassage des bagages pour le vol 117. Viens chercher ça, Johnny.

— Bien reçu, patron, j’arrive », répond une voix étouffée.

Gwendy et Ryan commencent à remonter l’allée qui mène au bâtiment principal, mais la jeune femme tourne les talons après deux pas pour retourner auprès du chariot. Elle jette son bagage à main vide avec les autres, puis plonge la main dans la poche de son manteau. « Tenez, monsieur. Bonne année », dit-elle en lançant quelque chose à l’occupant de la guérite – qui lève la main pour l’attraper.

Quand il découvre la pièce d’argent étincelante au creux de sa paume, côté face, son visage s’éclaire. « Hé, merci infiniment, madame. »

Gwendy éclate de rire, fait volte-face, prend la main de Ryan, et tous les deux entrent dans le terminal.



REMERCIEMENTS

Bev Vincent a lu la première version de ce court roman et, bien qu'il soit très occupé, m'a fait des remarques précieuses en un temps record. Bev a en outre gardé le secret et m'a calmé les nerfs presque quotidiennement. Billy Chizmar a aussi lu cette première version et m'a envoyé un e-mail depuis sa chambre de cité-U, dans le Maine, pour me donner des conseils simples ayant permis au fond du récit de tourner bien plus rond. Comme toujours, Robert Mingee a repéré mes erreurs de dernière minute et m'a débarbouillé avant de m'exposer devant tout le monde. Brian Freeman et les braves gens de CD ont fait ce qu'ils font toujours quand je disparais dans ma caverne d'écrivain pendant plusieurs semaines d'affilée : ils s'occupent des chiffres et me laissent me concentrer sur les lettres. Ed Schlesinger de Simon & Schuster est monté à bord au dernier moment, et ses remarques avisées ont sans aucun doute fait de *La Plume magique de Gwendy* un meilleur livre.

Je leur dois beaucoup à tous pour leur sagesse et leurs encouragements. N'oubliez cependant pas que je suis vieux et têtu : toutes les erreurs sur lesquelles vous pourriez tomber sont donc miennes et miennes seulement.

Je tiens aussi à remercier les artistes extraordinaires que sont Ben Baldwin et Keith Minnion d'être revenus faire un tour de piste et donner si belle vie à l'histoire de Gwendy. J'ai fait subir avec ce projet une authentique épreuve à Gail Cross, de Desert Isle Design, et, comme toujours, elle s'en est sortie avec les honneurs.

Grand merci à mon agente Kristin Nelson pour tout le travail effectué sur ce livre et pour ne jamais manquer de demander : « Et ensuite ? »

Enfin, je suis immensément reconnaissant à mon ami Steve King, non seulement pour sa relecture généreuse et précise de *La Plume magique de Gwendy*, mais aussi pour m'avoir permis de retourner à Castle Rock explorer la vie de Gwendy Peterson.



L'AUTEUR

Richard Chizmar est le co-auteur (avec Stephen King) du best-seller *Gwendy et la boîte à boutons.* Parmi ses livres récents, citons *The Long Way Home,* son quatrième recueil de nouvelles, et *Widow's Point,* une réfrigérante histoire de phare hanté écrite avec son fils, Billy Chizmar, et récemment adaptée au cinéma. Ses nouvelles sont parues dans des dizaines de supports, notamment *Ellery Queen's Mystery Magazine* et *The Year's 25 Finest Crime and Mystery Stories.* Il a remporté deux World Fantasy Awards, quatre International Horror Guild Awards et le prix du Conseil d'Administration de la HWA.

Les œuvres de Chizmar ont été traduites en plus de quinze langues dans le monde entier, et il est apparu dans nombre de congrès en tant que professeur d'écriture, conférencier, débateur ou invité d'honneur.

Suivez-le sur Twitter @RichardChizmar ou visitez son site : Richardchizmar.com

L'ILLUSTRATEUR

Keith Minnion a vendu sa première nouvelle à *Asimov's SF Adventure Magazine* en 1979. Il en a depuis publié plus de vingt autres, dont deux très longues, ainsi qu'un livre d'art reprenant ses plus belles illustrations, deux recueils de nouvelles et un roman. Keith, maquettiste et illustrateur du début des années 1990 jusqu'aux années 2010, a également effectué beaucoup de travail graphique pour le Ministère de la Défense. Ancien professeur des écoles, chef de projet

pour le même ministère, et officier de l'U.S. Navy, il habite désormais dans la Shenandoah Valley, en Virginie, où il peint des huiles et des aquarelles – et même, parfois, écrit de la fiction.

Richard Chizmar a publié au sein de sa maison d'édition Cemetery Dance Publications une trentaine d'anthologies et des éditions collectors des plus grands auteurs du genre comme Stephen King, Dean Koontz, Clive Barker et Max Brooks. Il a reçu à deux reprises le World Fantasy Award et quatre fois l'International Horror Critics Guild Award. L'ensemble de son œuvre est traduit dans le monde entier.

Titre original :
GWENDY'S MAGIC FEATHER
Publié par Cemetery Dance Publications en 2019.

Couverture : Studio LGF. © amtitus / blankaboskov / carduus / Quarta_ / ulimi / iStock.

ISBN : 978-2-253-10220-5

Table

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54